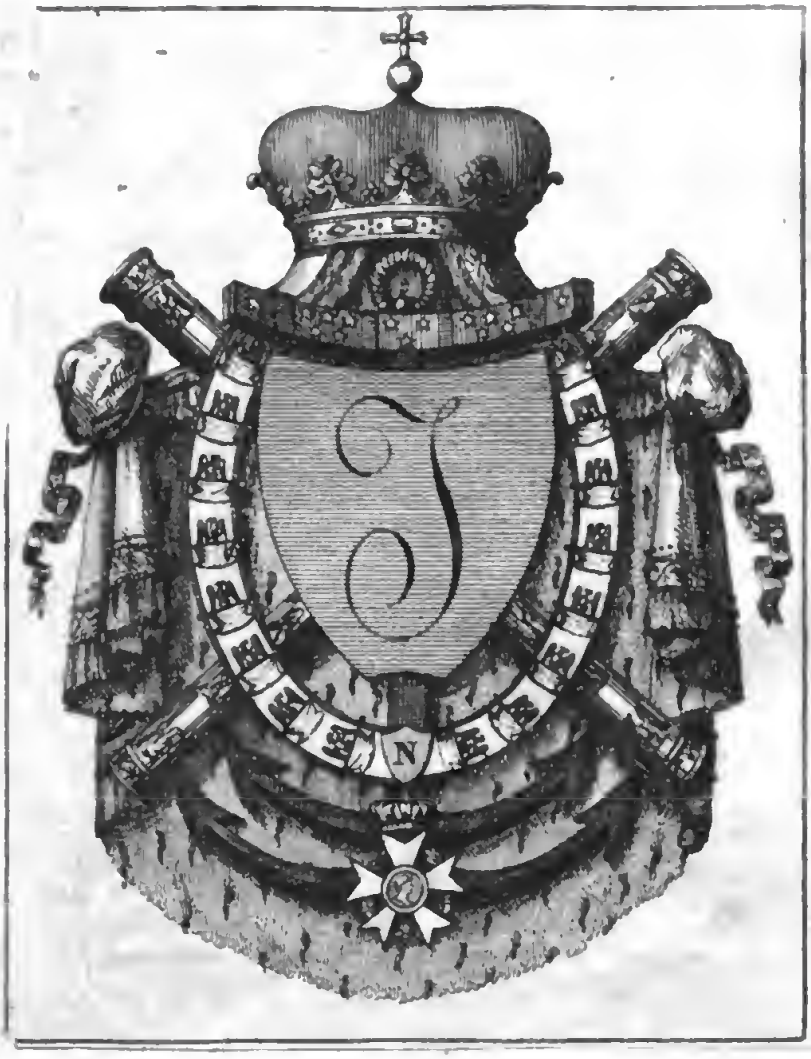
7349



Part VII 4

AGATHE
D'ENTRAGUES.

I V.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN ET Cgnie.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO

Le cri plaintif d'un enfant se fait entendre et elle tombe évanouie.

583633

AGATHE D'ENTRAGUES,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR l'Auteur d'*Irma*.

TOME IV.

PARIS,

Chez LEROUGE, libraire, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain;

BRUNOT-LABBE, libraire, rue de Grenelle Saint-Honoré.

1807.

Bibliotheca Regia FONDO PALATINO

AGATHE D'ENTRAGUES.

QUATRIÈME PARTIE.

SUITE DES MÉMOIRES D'AGATHE D'ENTRAGUES, ÉCRITS PAR SAINT-FAL.

CHAPITRE PREMIER.

Fatal départ.

Mademoiselle Delcroix ayant ignoré dans les premiers temps plusieurs des événemens qui suivirent et précédèrent le départ de Jerville, je crois devoir cesser de transcrire littéralement ses fragmens, qui ne donneroient plus de détails assez exacts des faits dont je me plais à conserver le souvenir et qui furent

long-temps pour moi des secrets impénétrables. Qu'on n'oublie donc pas, en lisant ces mémoires, que je n'ai commencé à les écrire que depuis que le temps et le malheur ont soulevé le voile épais dont Agathe se couvrit long-temps à mes yeux. Ce qui nécessairement doit faire trouver une grande opposition entre le jugement que je formois sur elle à l'époque dont je vais parler, et celui que je porte actuellement sur les suites cruelles de ses faux systèmes philosophiques. Il étoit très-vrai qu'au moment dont parle Julie dans le dernier fragment que j'ai transcrit, le Baron me montroit une bonté infinie. La correspondance très-exacte que j'entretenois avec le marquis de Mercour et la véritable amitié qu'il me témoignoit dans ses lettres, faisoit craindre, je crois, au Baron que je n'eusse la pensée de m'attacher au cousin de madame de Launoi. Pour m'en détourner il s'efforçoit de me prouver que personne ne pouvoit faire plus que lui pour mon bonheur. Il ignoroit que j'eusse

préféré les plus affreux supplices à l'idée de me séparer d'Agathe, et que vivre près d'elle étoit désormais mon unique vœu ; Jerville, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, avoit eu l'art de m'identifier avec son amour, je n'aimois pas moins Agathe, mais j'étois parvenu à me convaincre que je ne pouvois espérer de droit que sur son ame ; et il me sembloit que pour les conserver il falloit que son époux fût mon meilleur ami, aussi aurois-je donné tout au monde pour qu'elle fût unie à Jerville. Quoique j'ignorasse à quel point cela eût été nécessaire pour son repos et son bonheur, je n'étois occupé que de ce projet. Toutes mes conversations avec le Baron tendoient à l'amener à faire la félicité des deux amans sans qu'il pût s'apercevoir que je voulois le conduire à ce but.

Depuis quelque temps je me flattois de réussir, quand un jour, c'étoit celui où la Présidente étoit venue demander à déjeuner à M. d'Entragues, ce dernier m'envoya

chercher dans mon appartement où j'étois remonté au moment où sa vieille voisine étoit arrivée dans son cabinet. Je trouvai le Baron seul dans sa chambre où il marchoit en long et en large se frottant le front et se mordant les lèvres ; dès que je fus entré il ferma soigneusement sa porte, prit un fauteuil, m'en indiqua un tout près de lui, et me parlant aussi bas que possible comme s'il eût craint qu'on ne l'écoutât, il me dit : vous ne sauriez deviner le sujet de la visite de cette vieille folle de Présidente qui n'a jamais su diriger ni sa famille ni sa conduite, et dont la manie est de se mêler de celle des autres ; elle est venue tout exprès ce matin pour me rapporter des propos très-inconsidérés que deux ou trois officiers du régiment de Jerville ont tenus avant hier en dînant chez elle, sur l'intimité où je laissois vivre ma fille avec ce jeune homme. Ces propos, dans le vrai, n'ont d'autre raison que la jalousie que leur inspire la préférence que je lui accorde. Mais la

Présidente qui a une sorte de considération dans ce pays, et on en ignore la cause, ayant ajouté que ce n'étoit pas la première fois qu'on parloit de l'amour de Jerville ; et qu'elle me conseilloit, si je n'avois pas le projet de les marier, de séparer ces jeunes gens, j'ai cru devoir couper court à toute cette cabale de province, en l'assurant qu'il y avoit si peu de fondement à ce qu'on disoit de cette prétendue passion, que le neveu de M. Delmord m'avoit prié de lui obtenir de passer en Corse. S'il avoit des projets, ai-je ajouté, vous pensez bien, madame, qu'il ne seroit pas empressé de quitter ce pays où son régiment doit rester encore au moins six mois.

Elle ne put disconvenir que j'avois raison, se récria sur la méchanceté des hommes, mais cependant m'engagea à ne pas négliger ses avis. Elle vient de me quitter, et vous me voyez désolé de tout ceci. Cependant il n'y a pas à balancer, il faut

que Jerville parte, son éloignement suffira pour faire taire des gens trop au-dessous de moi, pour pouvoir concevoir mon système sur la conduite à tenir avec une fille de qualité, et cette absence servira à son avancement. Choiseul vient, comme vous savez, d'acheter des Génois la petite île de Corse. On envoie des troupes pour en prendre possession. Le marquis de Chauvelin les commande, nous sommes amis de tout temps et mon attachement pour lui me fait désirer la réussite de cette entreprise. Je veux donc lui faire un vrai présent en lui donnant Alfred. Ecrivez sur-le-champ au marquis et demandez lui, de ma part, d'obtenir le brevet de Colonel pour Jerville, avec le commandement de la cavalerie de la légion royale qu'on embarque pour cette expédition. Mais, dis-je au Baron, il me semble qu'avant de disposer de M. de Jerville, il faudroit savoir si ce parti lui convient. — Il a compromis ma fille, il faut qu'il parte ou que j'envoie Agathe en Berry passer chez la

duchesse de M**, cousine germaine de sa mère, tout le temps que le régiment d'Alfred restera en garnison à Valenciennes. Je sais combien il l'aime, je connois la générosité de son caractère ; il ne voudra donc point me forcer à me séparer de ma fille. Au surplus quand j'aurai obtenu son brevet, je lui donnerai le choix. S'il refuse, il perdra mon amitié et mon estime ; s'il accepte, il me sera plus cher que jamais, et ma fille une fois mariée il remplacera pour moi le fils que j'ai perdu. Je vis qu'il n'y avoit aucune objection à faire dans ce moment au Baron, car il tenoit trop fortement à son projet, qui, très-réellement, devoit faire faire un chemin très-rapide à mon ami, et j'écrivis. Le Baron exigea de moi ma parole que je ne dirois pas un seul mot à qui que ce soit de ce qu'il venoit de m'apprendre ; car, ajouta-t-il, je ne veux point que ma chère belle-sœur, son Abbé et la Ricard se doutent de la raison qui fera partir Jerville, ce seroit leur causer un trop grand plaisir. Je lui promis

que tout le monde l'ignoreroit, et je fus obligé de cacher à Jerville le malheur dont il étoit menacé ; mais d'après la manière dont le Baron m'avoit parlé de la tendresse mutuelle d'Alfred et d'Agathe, je crus pouvoir supplier le Baron de faire leur bonheur. Je sais, me répondit-il, qu'ils s'adorent, je conviens que Jerville rendra très-heureuse celle qui lui sera unie ; mais il ne peut être à la Cour. Je n'y suis point, et il faut que le mariage *de ma fille me conduise au ministère* : qu'il se contente donc du titre de son ami. C'étoit la même réponse qu'il avoit faite un an avant à l'oncle de Jerville, j'en étois désolé, car qui ne varie point dans sa façon de voir est presqu'impossible à vaincre. Cependant tant que le courrier adressé à M. de Chauvelin ne fut point de retour, je fus aussi inébranlable que le Baron, et s'il ne cessoit de rejeter mes prières je ne discontinuois pas de lui en adresser, pour qu'il ne sacrifiât point sa fille à son ambition ; mais ce fut en vain, et s'il

m'écouta toujours sans colère je n'obtins rien de plus et n'eus d'autre satisfaction que celle d'avoir fait pour Alfred ce que je devois à mon amitié pour lui.

Le peu d'espérance qui me restoit de le toucher fut entièrement détruite lorsque Legris, qu'il avoit envoyé à Paris, rapporta le brevet d'Alfred. M. d'Entragues écrivit sur-le-champ à M. Delmord qu'il l'attendoit lui et son neveu le lendemain à dîner. En les voyant arriver, tout mon sang se bouleversa à l'idée de la douleur dont ils alloient être frappés, et je me sentis prêt à défaillir lorsque le Baron les engagea à passer avec lui et moi dans son cabinet.

A l'instant où le Baron rapporta à Alfred, sans en nommer les auteurs, les propos qu'on avoit tenus sur lui et sur Agathe, je vis la douleur se peindre dans les yeux de mon vieil ami, et la fureur briller dans tous les traits de Jerville. Il jura qu'il se baigneroit dans le sang de celui qui

avoit osé ternir la vertu la plus pure. Ce seroit, reprit le baron, un moyen de plus de compromettre ma fille. Je suis bien loin de former le moindre soupçon ni sur vous ni sur elle, et si j'ai quelqu'un à accuser, c'est moi seul, car j'eusse dû prévoir la sottise des gens de province qui ne peuvent jamais s'élever à la hauteur des êtres supérieurs; mais enfin le mal est fait et il dépend de vous de le réparer, de me prouver la tendresse que vous m'avez tant de fois témoignée, et d'obtenir toute ma reconnoissance. Alors, sans lui donner le temps de répondre, il lui montra le brevet qu'il avoit obtenu pour lui, et lui demanda pour ne pas démentir ce qu'il avoit dit à la Présidente, de se rendre sur-le-champ à Toulon où étoient déjà réunies les troupes qui devoient s'embarquer pour la Corse. Jerville, qui dans toute autre position eût été au comble de la joie, étoit muet de douleur et de surprise. M. Delmord qui, ainsi que moi, ignoroit à quel point Jerville devoit craindre de quitter la Flandre, n'en

étoit pas moins pénétré du chagrin d'être séparé d'un neveu qu'il chérissoit à l'égal d'un fils, et les mains jointes, les yeux élevés au ciel, il paroissoit prier le Dieu de toute bonté de lui tenir compte du sacrifice qu'il falloit qu'il fît à la réputation de la fille de son ami en engageant son cher Jerville à s'éloigner.

Le Baron, voyant l'état où ils étoient tous deux ; les supplia de réfléchir qu'il falloit, si Jerville ne consentoit pas à ce qu'il demandoit, qu'il envoyât sa fille dans la terre de sa cousine, et qu'il se condamnât à ne la revoir que lorsqu'Alfred ne seroit plus à Valenciennes. Jerville, dont ce peu de mots parut changer toutes les pensées, s'écria, quoi, Monsieur, si je ne partois pas vous éloigneriez Agathe ? — Oui, Jerville, j'y serois forcé. — Hé bien, recevez donc ma parole de quitter ces lieux, les seuls où j'aie gouté quelque bonheur ; plutôt mourir que de causer sa perte. A cette promesse solennelle M. Delmord qui

n'avoit point encore articulé un seul mot, se leva précipitamment et serrant tendrement son neveu contre son cœur lui dit : je ne devois pas moins attendre de toi, mon cher Alfred, et malgré la douleur que je ressens de notre séparation, je t'eusse bien moins aimé si tu eus pu consentir à affliger celui qui fut toujours notre bienfaiteur.

Cette scène attendrissante faisoit couler mes pleurs avec abondance, et je ne pouvois que presser la main de Jerville tant je me sentois incapable de lui exprimer ce que j'éprouvois, et cependant je ne savois point que mon malheureux ami, frappé de la pensée que son Agathe seroit perdue si elle quittoit Vermur, n'avoit rien calculé que ce malheur et sacrifioit à la crainte de causer son infortune tout le charme de sa vie. M. d'Entragues qui s'étoit peut-être attendu à plus d'opposition, comblé de la promesse d'Alfred, l'assuroit qu'il pouvoit compter sur le plus prompt avancement. Ah ! dit

douloureusement Jerville, si le chemin de la gloire devoit conduire à l'unique bonheur que je prise, on me verroit tout affronter pour y parvenir, mais jamais . . . . . ! Gardez-vous, reprit le Baron, mon jeune ami, de dédaigner les lauriers. Je ne puis ni ne dois rien promettre, mais si Agathe n'étoit point mariée et que vous eussiez fait un très-grand chemin peut-être . . . . . : — De grâce, M. le Baron, ne m'en dites pas davantage, ces mots suffisent pour me faire exécuter des miracles, et si la mort ne m'arrête pas dans ma course, je saurai me rendre digne de tant de bontés. Je n'ai jamais pu savoir si le Baron avoit été de bonne foi dans ce moment, mais ce que je sais bien, c'est que par cette légère espérance il trouva le secret de faire souhaiter à Jerville ce qu'un instant avant il redoutoit si vivement ; tandis que mon pauvre ami Delmord qui n'étoit point ainsi que lui emporté par l'amour, ne pouvoit se défendre d'une crainte mortelle en voyant son neveu prêt

à être exposé de nouveau aux dangers de la guerre ; mais il se garda bien de la lui laisser entrevoir. Ce fut dans mon sein qu'il versa les larmes que ce départ lui coûtoit. Reprenant enfin la force de parler, je témoignai à Jerville toute la douleur que j'en ressentois. Mais il me répondit en me serrant la main : ne me plaignez point, S.-Fal, puisque l'on me permet d'espérer . . . . et il demanda au Baron quand il faudroit qu'il partît. Dans deux jours, répondit M. d'Entragues, et ce temps suffira pour que vous ayez celui de faire vos adieux à Agathe à qui je veux, pour vous prouver toute la confiance que vous m'inspirez, que vous apprenniez vous même ce que vous faites pour elle ; et comme j'ai prévu que vous seriez peut-être bien aise de ne point nous quitter avant votre départ, je vais engager votre Colonel et ceux de vos camarades pour lesquels je vous connois le plus d'amitié, à venir passer avec nous la journée de demain. Legris ira prévenir votre valet d'amener ici

vos chevaux et vos équipages ; c'est moi qui me charge de faire accepter votre démission par le marquis de * * ; l'amitié qu'il a pour vous me fait prévoir qu'il en éprouvera beaucoup de regret, mais le chemin rapide que vous faites le consolera. Alfred, infiniment sensible à ce que le Baron lui permettoit de passer auprès d'Agathe le peu de temps qu'il resteroit dans le pays qu'elle habitoit, lui témoigna la plus grande reconnoissance de ces arrangemens. Le Baron l'assura que c'étoit lui qui se regardoit comme son obligé et lui présenta un superbe nécessaire dont il s'étoit servi dans toutes ses campagnes ; gardez-le, lui dit-il, par amitié pour moi, il contient le prix de votre compagnie que je vous achète, je la donne à Robert ; je sais qu'il est votre ami, son père m'est très-dévoué, j'aime beaucoup sa sœur qui a l'ame de sa mère. Madame d'Entragues étoit sa marraine, tout ce qui l'intéressoit avoit des droits sacrés, et ces motifs réunis, malgré que le ton et les ma-

nières de ce jeune homme me plaisent peu, m'engagent à lui faire ce présent.

Alfred, après avoir remercié le Baron pour son compte, l'assura qu'il ne pouvoit rien faire qui lui fît plus de plaisir que de s'occuper de la fortune de Robert; et ainsi cet être généreux jouissoit du bonheur de celui qui avoit voulu le rendre le plus infortuné des hommes; car les propos tenus par les camarades de Jerville ne l'avoient été qu'à l'instigation de Robert, et eut l'audace, après son départ, de s'en vanter à sa sœur et à la Vicomtesse, en leur disant qu'il avait bien compté que le Baron ne les prendroit pas si doucement. M. d'Entragues engagea Alfred à aller joindre Agathe et Julie qui, en sortant de table, étoient rentrées dans l'appartement de mademoiselle d'Entragues. Il faudroit avoir conservé toute l'énergie de la jeunesse pour bien rendre la scène qui se passa entre les amans. L'inquiétude qu'avoit causé aux amies

la conversation du Baron, d'Alfred et de son oncle, se changea dans le plus cruel désespoir quand elles en apprirent le sujet : Julie surtout, en paroissant pleurer sur le sort d'Agathe, séparée de son bien-aimé au moment où elle alloit être mère, se livra à toute la violence de sa propre douleur : elle étoit persuadée que la Vicomtesse les avoit trahis en ayant eu l'art de faire accuser Agathe par la Présidente. Jerville convint que cela étoit possible ; mais que rien ne le prouvant, l'on ne pouvoit faire aucunes démarches contre elle, d'autant que le Baron n'avoit montré nul soupçon sur la vertu de sa fille. Agathe fut de son avis.

Mademoiselle d'Entragues, pénétrée de reconnoissance du sacrifice que son amant faisoit à sa réputation, et partageant l'espoir que le Baron lui avoit laissé, crut devoir soutenir son courage par le sien, et parut au souper, où, malgré la douleur qui la déchiroit, elle s'efforça

de montrer un visage tranquille. La Vicomtesse avoit au contraire l'air le plus troublé. Elle souffroit et de la peine qu'elle ressentoit du départ d'Alfred, et de la crainte qu'il ne l'accusât. Aussi fit-elle tout pour le convaincre qu'elle voyoit avec un profond chagrin son éloignement; et dans ce moment, elle étoit de bonne foi, car elle n'étoit pour rien dans le complot de Robert. Elle eût pu desirer de séparer Agathe de son ami; mais non en se privant du bonheur de le voir. Cependant, malgré les expressions tendres qu'elle adressa à Jerville, elle ne put le persuader de son innocence; et insensible aux pleurs qui bordoient sa paupière, il lui renouvela les menaces qu'il lui avoit faites il y avoit plusieurs mois, en y ajoutant qu'il laissoit ses lettres à un ami sûr, qui en feroit usage si Agathe avoit à se plaindre d'elle. Cet ami, comme on l'a vu, n'étoit autre que Julie. Elle ne lui répondit que par des assurances de dévouement, et eut infiniment de peine à pardonner à Ro-

bert d'avoir, sans son consentement, employé cette ruse pour se débarrasser d'un rival qui lui étoit odieux. Jerville satisfait des promesses de la Vicomtesse, au lieu de se rendre dans son appartement, entra chez mademoiselle Ricard pour lui recommander de nouveau son Agathe. Cette fille, qui n'estimoit rien au-dessus de l'or, si ce n'est le plaisir d'être regardé comme un être important, fut très-touchée de cette démarche, et surtout de cinquante louis que lui apportoit Alfred : elle lui jura qu'elle donneroit sa vie pour lui et pour sauver Agathe de toute espèce de danger ; il la chargea de ses dons pour l'Abbé, en lui recommandant de lui dire qu'il devoit compter sur les preuves de sa reconnoissance s'il continuoit à se conduire comme il avoit fait depuis la scène du cabinet. On assure que mademoiselle Ricard fut si pénétrée des procédés d'Alfred, qu'elle lui permit de descendre chez Agathe par l'escalier dérobé dont on a parlé. Mais il faut jeter, je le répète, un voile sur des scènes

de délices qui contrasteroient d'une manière trop cruelle avec celles qui vont suivre. La journée du lendemain parut encore plus courte à nos amans que ne leur avoit semblé la nuit, puisqu'en finissant, elle alloit les plonger dans une douleur insupportable. Jerville saisit un instant pour demander à mademoiselle Delcroix de lui jurer qu'elle suivroit en tout ses plans pour son enfant ; elle lui promit : il lui remit 10,000 liv. sur ce qui lui restoit de la succession de son oncle, et le prix de sa compagnie, pour pourvoir aux dépenses nécessaires et continuer à payer les soins et la discrétion de la Ricard et celle de l'Abbé. En quelles mains plus sûres pouvoit-il remettre ses précieux intérêts ! et qui fut jamais amie aussi tendre que Julie !

Alfred avoit voulu aller faire ses adieux à la bonne Fanchette, Agathe et Julie y furent avec lui. En voyant le bonheur de cette famille, ils ne purent retenir leurs larmes.

La femme de Thomas, qui s'étoit toujours persuadée qu'Agathe épouseroit Jerville, ne pouvoit concevoir pourquoi ils se quittoient ; et sans en deviner la cause, elle les plaignoit sincèrement ; car elle n'avoit pas oublié que le départ de son cher Thomas avoit pensé lui coûter la vie. Quand Jerville rentra, il trouva son colonel et ses camarades qui lui témoignèrent le plus vif regret de le perdre. Un grand repas étoit préparé, et mademoiselle d'Entragues et son ami furent obligés de dévorer leur douleur, dont Robert, tout en accablant Jerville de preuves d'amitié, jouissoit avec une joie barbare. Tous les hommes allèrent conduire Jerville à plus d'une lieue de Vermur. Son oncle et moi, plus heureux qu'Agathe et Julie, nous pûmes laisser éclater toute la vivacité de nos regrets en le voyant s'éloigner : le Baron fut très-touché de l'affliction où étoit son vieil ami, et se repentit, je crois, un instant d'en être cause ; mais il n'en étoit plus tems, Jerville étoit déjà loin de tout ce qu'il aimoit.

A la peine cuisante que Julie ressentit en étant séparée de Jerville, succédèrent bientôt des alarmes plus cruelles encore. La santé d'Agathe s'altéra tout-à-coup. L'effort qu'elle avoit fait pour ne point montrer à Jerville le désespoir que lui causoit son départ, afin de ne pas ébranler sa résolution, dont elle sentoit trop bien la nécessité, lui avoit fait éprouver une telle révolution, que deux jours après celui où il l'eut quittée, elle fut atteinte d'une maladie qui nous fit trembler pendant près d'un mois pour sa vie. Je m'accordai avec Julie pour cacher à Alfred qui, arrivé à Toulon, n'avoit rien trouvé de préparé pour l'embarquement, l'état de son amie; car il n'étoit pas douteux qu'il n'eût pu résister à son inquiétude. La bonne constitution de mademoiselle d'Entragues, sa jeunesse, les lettres pleines de tendresse que lui écrivoit Jerville, auquel elle répondoit exactement, malgré son état de souffrance, et peut-être l'espérance qu'il ne partiroit point, la rendirent en-

fin à la santé ; et elle parvint sans autre accident à l'époque que la nature a marquée pour la délivrance de toutes les femmes.

CHAPITRE II.

Rosine.

La lettre que Julie écrivit à Alfred qui, à la grande satisfaction des deux amies, n'avoit point encore quitté la France au moment où Agathe devint mère, peut seule peindre cet instant si doux et si cruel ; et cette lettre étant dans mes mains comme toutes celles que ce recueil contient, je vais la placer ici.

Lettre de Julie Delcroix à Jerville.

Vêrmur, ce 4 juillet 1768.

« Oh, mon ami ! que n'êtes-vous près de nous pour jouir de la joie que j'éprouve et du calme délicieux qui a succédé à l'inquiétude qui me

dévoré depuis plus de six mois ! J'aurois besoin que vous partagiez mon bonheur, comme j'aurois eu bien besoin de vous pour soutenir mon courage pendant la terrible crise que nous venons de passer. Mais au moins, je pense avec grand plaisir que les mers ne nous séparent point encore ; et je bénis le ciel des retards dont s'indigne votre bouillant courage, puisque je puis vous apprendre sur-le-champ, que votre Agathe vous a rendu père de la plus charmante petite fille qu'on puisse voir, qui sera, dit mademoiselle Ricard, tout le portrait de sa mère. Je sais qu'un moraliste sévère me blâmeroit du plaisir avec lequel je parle d'un évènement qui blesse tous les principes reçus ; mais Dieu lit dans mon cœur et voit sa pureté. J'eusse donné ma vie pour qu'Agathe eût toujours respecté des lois que je crois qu'on ne peut enfreindre sans s'exposer à de cuisans chagrins ; mais puisqu'elle a cru qu'elle étoit maîtresse de vous choisir pour son époux sans le consentement de

son père et sans la sanction des lois, je vous regarde comme uni à elle, et je me sens déjà la tendresse la plus vive pour l'enfant qui vous doit le jour. Malheur à celle qui n'a jamais rien donné à la tendre sensibilité ; elle ignore les seuls, les uniques plaisirs dignes de l'ame. Mais voyez quelle folie ; me voilà parlant de moi, quand assurément vous attendez avec une grande impatience les détails d'un évènement si intéressant pour vous.

» Il y a quatre jours, car je n'ai point voulu vous écrire que tous les dangers ne fussent passés pour mon amie et sa fille, qu'Agathe éprouva les premières douleurs.

» Mademoiselle Ricard, qui avoit veillé toute la nuit près d'elle, alla en avertir la Vicomtesse, dont, comme je vous l'ai dit, nous n'avons eu qu'à nous louer depuis votre départ ; madame de Launoi entra sur-le-champ chez le Baron. Je viens, dit-elle, de recevoir une lettre du

frère de Saïde qui me mande qu'il lui est arrivé de Londres les marchandises les plus rares. Le Vicomte ne veut pas venir à Dunkerque, parce qu'il a une grande partie de chasse : il faut absolument, mon cher Baron, que vous me meniez dans cette ville pour voir ces nouveautés. Le Baron, qui est dans ce moment occupé d'intérêts politiques infiniment plus importans que de choisir des chaînes et des breloques d'acier, eut beaucoup de peine à se décider à partir. Mais la Vicomtesse ne céda point; elle pria, elle gronda, pleura même; et une heure après, M. d'Entragues vint en habit de voyage chez sa fille pour lui faire ses adieux.

» Vous imaginez avec quelle joie nous les reçûmes. Mais comme nous allions nous mettre en route pour l'Elysée, car mademoiselle Ricard assuroit qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, la Comtesse et le Vicomte vinrent successivement s'établir dans l'appartement d'Agathe;

et vous jugez comme je souffrois en voyant leur obstination à ne pas nous laisser libres. Cependant Agathe en profita pour prévenir sa tante que son père étant absent, elle comptoit passer toute la journée à l'Elysée. La grosse femme en éprouva beaucoup d'humeur, dit que l'on n'avoit guères d'attention pour elle; et cette querelle finit par nous en délivrer. Je voulois qu'Agathe fît mettre les chevaux à la calêche : jamais elle ne voulut y consentir; et malgré les douleurs les plus aiguës, elle se rendit à cheval à l'Elysée. Mademoiselle Ricard nous attendoit dans l'appartement souterrain, où, grace à vous, Jerville, votre amie trouva tout ce qui étoit nécessaire pour ce moment; et l'idée qu'elle vous devoit toutes ces choses, adoucit ses souffrances, qui, cependant, ont été extrêmement vives. Je la soutenois dans mes bras, et chacun de ses cris venoit retentir dans mon cœur. La Ricard la secouroit de tout son pouvoir; et la pauvre Madelaine, qui vous demande toujours

par ses gestes, les yeux fixés sur ceux de sa maîtresse, devinoit dans ses regards ce dont elle pouvoit avoir besoin. Enfin, un dernier cri, que je crois toujours entendre, précéda celui de votre enfant. Rien ne peindra le saisissement de joie que ressentit Madelaine en l'apercevant. Elle se jeta à genoux devant lui, pressa de ses lèvres ses petits pieds, puis s'en emparant comme d'un trésor qu'on lui auroit promis depuis long-temps, elle ne s'occupa plus que de lui.

» Aussitôt qu'Agathe n'eut plus besoin des soins de mademoiselle Ricard, elle demanda son enfant, que j'eus toutes les peines du monde à reprendre à Madelaine. Ce fut moi qui présentai la première à Agathe sa fille. Ce fut à moi qu'elle jura d'oublier, pour cette charmante créature, tout autre intérêt. Ah, Jerville! jamais Agathe ne trahira ce serment. On peut imaginer, tant qu'on n'est pas mère, qu'il est d'autre bien que celui-là; mais dès l'ins-

tant que ces innocentes créatures respirent, on éprouve, je crois, pour elles un sentiment auquel rien n'est comparable. Aussi, n'en soyez pas jaloux, j'imagine déjà que Rosine, car, ainsi que vous l'avez desiré, nous lui avons donné le nom de votre mère, est le plus cher objet des affections d'Agathe. Elle ne pouvoit se lasser de la regarder : elle la couvroit de ses baisers; ses yeux se remplissoient de larmes à l'idée qu'elle ne lui donneroit point son lait; et je vous jure qu'à cet instant, elle eût voulu être libre de n'exister que pour sa fille. Mademoiselle Ricard craignant que la vivacité des émotions qu'elle éprouvoit ne lui fît mal, l'engagea à lui rendre sa petite. On amena aussitôt votre belle Blanchette, et ma Rosine, (car elle est à moi aussi, cet enfant) se mit à la tetter avec une avidité incroyable. L'abbé Leroux, introduit par la gouvernante d'Agathe dans le souterrain, a baptisé, ainsi qu'il en étoit convenu avec vous, votre fille; je lui ai compté dix louis, et ne lui remettrai les vingt autres

que lorsqu'il me donnera l'acte qui assure l'existence de Rosine, que je n'ai point encore. Agathe, tranquille sur le sort de sa fille, n'osa point prolonger son séjour à l'Elysée. Il étoit près de huit heures du soir, et elle craignoit, en restant plus tard, d'éveiller les soupçons. Ainsi une heure après la naissance de Rosine, elle reprit le chemin de Vermur. Nous reviendrons doucement et à pied, lui dis-je; car je ne pourrois supporter l'idée, dans l'état où tu es, que tu fisses ce trajet à cheval. — Quel prétexte, je te prie, donner à ce caprice. Je reviendrai fort bien de la même manière dont j'ai été. Et malgré mes prières, elle remonta sur l'hirondelle. La douceur de cette bonne bête que vous avez dressée pour votre amie me tranquillisoit. D'abord Agathe alla, ainsi que je l'en avois priée, au petit pas; mais lorsque nous approchâmes du parterre, elle mit son cheval au grand galop. Je la suivois en tremblant; je pressois ma monture pour arrêter la sienne; je croyois qu'elle

l'emportoit, mais elle me devançoit toujours : enfin, elle arrive dans la cour, l'hirondelle fait un écart, et je vois Agathe étendue sur le sable. St-Fal qui rentroit positivement à cet instant, l'aperçoit aussitôt que moi ; il vole à elle plus pâle que la mort, et avant que je fusse descendue de cheval, il l'avoit relevée et la soutenoit dans ses bras. Lorsque je m'approchai, elle vit l'effroi peint dans tous mes traits, et elle s'empressa de me rassurer. — Je ne suis point blessée, seulement je souffre, et je crois qu'une saignée pourra m'être nécessaire. — Une saignée ! dis-je ! — Oui, une saignée après une chute comme celle que j'ai faite, il n'y a pas d'autre remède ; et en gardant ma chambre quelques jours, il n'y paroîtra plus. A ces mots, je crus deviner la vérité.

» St-Fal, qui n'avoit voulu remettre à personne sa chère élève, la porta dans son appartement. Beaumont y arriva aussitôt, la saigna sans qu'il me fût possible de m'y oppo-

ser, ordonna qu'elle ne quittât pas son lit de sept à huit jours. La grosse femme qui avoit pris de l'humeur étoit allée à Valenciennes, dont elle ne devoit revenir que le lendemain. Ainsi nous n'avions pas la crainte qu'elle vînt nous accabler de sa présence. St-Fal et le chirurgien étant sortis, nous nous trouvâmes seuls. A peine furent-ils dehors de l'appartement d'Agathe, qu'elle me dit en souriant : tu conviendras que j'ai trouvé le vrai moyen de me faire donner l'ordonnance la plus convenable à ma position. — Quoi, cruelle! seroit-il vrai que tu te sois laissé tomber de cheval exprès? — Rien de plus vrai. — Quelle imprudence! — Je ne me suis point fait de mal; et assurément quelques légères contusions ne sont rien auprès du danger qu'on soupçonnât . . . — Mais cette malheureuse saignée? — N'aura aucun danger; et j'ai vu dans plusieurs ouvrages de médecine qu'elle pouvoit être bonne dans mon état. — Je le souhaite. — J'en suis certaine. Heureusement Agathe

ne s'est pas trompée, et elle se porte à ravir. Avant huit jours, elle sera en état de voir sa Rosine, dont on ne peut comparer à rien la force et la santé; et il ne manque à mon bonheur que de vous revoir ici. Croiriez-vous que je m'en flatte quelquefois.

» Vous savez sûrement déjà que la reine est morte le 25 du mois dernier, ne laissant ni amis ni ennemis, mais beaucoup de gens occupés de donner promptement à Louis XV une autre compagne. La faction du duc de N*** veut le marier à la princesse de***. Le Baron qui est revenu dès le troisième jour de Dunkerque, parce que le philosophe lui a écrit l'accident de sa fille, dont il est très-inquiet, est de ce parti. Ce projet réussissant, il seroit enfin ministre, et Saint-Fal me jure que si cela arrivoit avant votre départ, que vous ne partiriez point . . . . . Ah! Jerville, priez, avec moi, le ciel de seconder leurs vœux et de retenir les vents . . . . . .

Agathe seroit si heureuse si elle vous étoit unie ! il seroit encore si facile que Rosine fût censée d'un an plus jeune . . . . ! Mais il ne faut pas que je me livre à la joie que me cause cette pensée, ma lettre ne finiroit pas, et je dois vous quitter pour donner mes soins à mon Agathe et à Rosine, car je suis bien sûre que c'est la preuve la plus certaine que je puisse vous offrir de ma sincère amitié. »

CHAPITRE III.

Jerville vient à l'Elysée avant de s'embarquer.

L'INQUIÉTUDE que m'avoit causée la chute d'Agathe, ne fut entièrement dissipée que lorsque je la vis reparoître, au bout de huit jours, dans le salon, plus belle et plus fraîche que jamais. La grosse Comtesse, qui ne faisoit jamais rien que de gauche, fut à sa rencontre, et la prenant par la main, la conduisit auprès du Baron : voyez donc, cher frère, dit-elle, comme voilà notre Agathe jolie ; depuis je ne sais combien de mois, elle avoit le teint mêlé, mais la saignée lui a rendu tout son éclat ; c'est, en vérité, une fort bonne recette : cependant, j'en

connois une meilleure, ajouta-t-elle en riant aux éclats, et sa beauté sera bien autre après son premier enfant. A ce propos tenu sans aucune méchanceté, car la Comtesse n'avoit nulle idée de la vérité, Agathe rougit jusqu'au blanc des yeux, et j'attribuai cet embarras à son excessive pudeur. La Vicomtesse, qui s'aperçut de son trouble, parla sur le champ des nouvelles de Versailles, et toute l'attention du Baron se tournant vers ce sujet si important pour lui, il n'en fit aucune à la rougeur de sa fille.

Dès le lendemain, Agathe, qui étoit alors la mère la plus tendre, voulut aller à l'élysée, et depuis, toutes ses matinées furent consacrées à sa Rosine. Lorsqu'elle se rendoit près d'elle, l'amour maternel pressoit tellement ses pas, que Julie la suivoit avec peine. Ces bosquets fleuris, où mademoiselle d'Entragues avoit pris, autrefois, tant de plaisir à s'égarer avec Alfred, n'arrêtoient plus ses regards; elles les

traversoit à la hâte. Cette grotte, où elle s'étoit si souvent assise auprès de lui, n'étoit plus pour elle que le lieu le plus rapproché de celui où existoit sa Rosine. C'étoit la douzième fois qu'elle renouveloit ses visites à sa fille ; elle n'avoit jamais ressenti plus d'empressement d'arriver qu'elle n'en éprouvoit. Elle couroit au lieu marcher : elle est enfin dans la grotte, ouvre la porte mystérieuse, entre dans la galerie souterraine ; Julie, qui la suit, l'entend pousser un cri ; elle se hâte pour en apprendre la cause, et elle aperçoit Jerville sur un banc de mousse, qu'ombrageoient deux orangers en fleurs, pressant contre son sein Agathe et Rosine. Pauvre Julie, quel effort il te fallut faire sur toi-même pour ne pas succomber à l'excès de ton émotion en revoyant celui qui t'étoit si cher et que tu croyois à l'autre extrémité de la France. Toute ton ame vole vers lui, et tu crains, en levant les yeux de rencontrer les siens. Tu trembles, tu hésites, et à force te sentir, tu parois presqu'insensible. Agathe,

en voyant son amie s'arrêter à l'entrée du souterrain, l'appelle : viens, viens, Julie, lui dit-elle, admirer avec moi le prodige que l'amour a fait exécuter à mon cher Jerville, pour venir, avant de quitter la France, bénir notre Rosine et me serrer encore une fois contre son cœur. Il n'y a pas huit jours qu'il a reçu ta lettre; sitôt qu'il en eut fait la lecture, il demande et obtient de M. de Chauvelin, une permission pour aller passer deux fois vingt-quatre heures chez un de ses vieux parens, qui habite près de Toulon. Il prend aussitôt la poste, et à peine le soleil a terminé huit fois sa course, qu'il arrive ici, sans avoir, depuis ce temps, accordé une minute au sommeil. — Est-il, reprend Jerville, aucune peine, aucune fatigue, mon Agathe, qui ne soit trop payée par le bonheur dont je jouis dans ce moment; et cet amant si tendre et si infortuné, qui très-réellement étoit parti de Toulon le dimanche d'avant et qui étoit depuis plusieurs heures dans l'asile qu'il avoit pré-

paré pour sa fille, continua à exprimer à mademoiselle d'Entragues, dans les termes les plus passionnés, tous les sentimens de son ame pour elle et pour Rosine, dont il n'avoit pas voulu se séparer d'une minute depuis qu'il jouissoit du bonheur d'être près d'elle. Tout ce qu'il dit à sa fille et à celle qu'il regardoit comme sa femme, portoit un caractère de vérité si touchant, qu'Agathe se sentit pour la première et la dernière fois de sa vie, entraînée hors des bornes dont, depuis qu'elle avoit la faculté de penser, elle s'étoit juré de ne jamais sortir. Cédant alors à la sensibité qui lui eût été naturelle, si elle ne s'étoit persuadée que l'on ne pouvoit acquérir l'estime et la considération générale, qu'en résistant aux élans du cœur, qui, disoit-elle, sont presque toujours opposés aux règles de la raison, elle offrit à Jerville de ne point retourner à Vermur, et de fuir avec lui et sa fille, pour aller jouir, dans une profonde solitude,

du bonheur de ne vivre que pour l'amour.

Jerville, qui avoit demandé si souvent à Agathe de prendre ce parti, malgré la joie dont il fut enivré, et lui trouvant enfin tout l'abandon de l'amour, ne crut point cependant devoir, à cet instant, accepter son offre, parce que mademoiselle d'Entragues, n'ayant plus à redouter les dangers dont elle étoit menacée avant la naissance de Rosine, il n'eût pu, sans manquer à la délicatesse, consentir à ce qu'elle abandonnât pour lui tout ce qui devoit l'attacher à son pays : il refusa donc ce parti, qui cependant eût été le seul qui eût assuré leur bonheur, car il n'y a plus qu'infortune à attendre dans la société, lorsqu'on a violé les lois qui y sont reçues ; Jerville lui donna pour cause de son refus, les devoirs de l'honneur qui, au moment de la guerre, le forcoient à rejoindre son corps, puis, ajouta-t-il, ayant tant fait que de supporter la contrainte, les douloureuses inquiétudes qui

nous ont accablés tout le temps de votre grossesse, il ne faut point abandonner votre père à l'instant où il m'a permis d'espérer ; ce seroit se montrer indigne de tant de bontés. Agathe insista encore pour ne point se séparer de lui, mais enfin elle se rendit à la force de ses argumens, se trouvant, je crois, heureuse d'avoir pu prouver à Jerville son amour, sans qu'il eût accepté un sacrifice, dont, certainement elle n'eût pas tardé à se repentir ; malgré qu'elle aimât réellement beaucoup Alfred. Étant obligée de rentrer au château, pour dîner, elle promit, à son ami qu'elle trouveroit le moyen de venir passer la nuit à l'élysée. Julie, qui ne pouvoit ni ne devoit l'y accompagner, fit ses adieux à Jerville, et son cœur se brisa de nouveau en le quittant. Agathe, sous le prétexte qu'elle ne pouvoit supporter l'excessive chaleur de la nuit, sortit, avec mademoiselle Ricard, de son appartement comme pour prendre l'air, et après avoir laissé sa gouvernante dans un

kiosque qui est au bout des bosquets, profitant de l'ombre qui enveloppoit la terre, elle se rendit auprès de son ami.

Les heures qu'Alfred et Agathe passèrent ensemble, furent les dernières de leur bonheur. Le temps eût dû suspendre son cours pour les prolonger, mais ce veillard impitoyable n'écoute ni les soupirs, ni les plaintes; et malgré celles du passionné Alfred, qui étoit retombé vingt fois sur le sein de son amante qui toujours le retenoit dans ses bras, le moment de quitter Agathe arriva, et il fut obligé de s'arracher d'auprès d'elle; mais avant de sortir du souterrain, il fut au berceau de Rosine, la pauvre petite dormoit; son père la prit doucement dans ses bras, et la portant à sa mère, il demanda à mademoiselle d'Entragues de lui jurer, sur ce précieux enfant, de ne point oublier les nœuds qui les unissoient, et de n'en jamais former d'autres, lors même que la mort viendroit le surprendre

au milieu de la carrière où il alloit s'engager pour se rendre digne de l'obtenir : Agathe le lui promit, et ajouta à ce serment de ne jamais vivre que pour lui et Rosine. Calmé par cette assurance, après avoir confondu, dans les mêmes embrassemens, et sa fille et sa femme, il se trouva enfin le courage de s'éloigner de tout ce qui l'attachoit à la vie. Agathe, portant Rosine, et suivie de Madelaine, qui pleuroit en voyant son maître quitter encore l'élysée, accompagna Alfred jusqu'à la sortie du souterrain ; lorsqu'il eut franchi la porte qui donnoit dans le bois, et qu'elle le vit, à la foible clarté des étoiles, s'enfoncer dans ces sombres allées, qui pouvoient donner quelqu'idée de celles qu'habitent les justes, et que l'éloignement, en effaçant ses traits, lui sembla leur donner quelque chose d'aérien, elle poussa un profond gémissement, et son ame fut saisie des plus noirs pressentimens . . . . . Ceux d'Alfred ne l'étoient pas moins : il souffroit mille fois davantage que

la première fois qu'il avoit quitté la Flandre. Il pensoit au vertueux Delmord, à la douleur qu'il éprouveroit s'il apprenoit qu'il étoit venu si près de lui sans le voir; il pensoit à moi, à Julie. Il aperçut, à la lueur du crépuscule, la maison de Fanchette; combien il envia la félicité de Thomas, et que la route lui parut pénible! La crainte seule du déshonneur, si l'escadre eût été partie avant son arrivée à Toulon, pouvoit lui faire presser ses postillons, car chaque pas qu'il faisoit sembloit lui enlever une portion de son existence. Cependant il fit assez de diligence pour arriver dans le port, deux jours avant celui où l'on mit à la voile, et grace à l'extrême amitié qu'il avoit inspirée au marquis de Chauvelin, son absence ne lui fit aucun tort.

CHAPITRE IV.

Il n'est plus de bonheur pour elle.

Agathe n'avoit jamais senti aussi vivement à quel point elle aimoit Jerville, que depuis la dernière preuve qu'il lui avoit donnée de son amour. Être aimée exclusivement, étoit pour mademoiselle d'Entragues, la plus forte raison d'attachement, et qui jamais avoit aimé avec un plus entier dévouement qu'Alfred! Aussi on a vu que lorsqu'elle se trouva seule dans ce souterrain, où tout retraçoit la présence d'Alfred, elle ressentit la plus cuisante douleur. Ses larmes coulèrent avec tant d'abondance, que sa fille, avec laquelle elle s'étoit assise, en

étoit inondée. Elle répétoit à cet enfant, alors insensible, toutes les expressions de tendresse qu'elle eût voulu adresser à son père; et il vint un temps où la pauvre Rosine eût payé de sa vie, une seule des paroles d'amour que sa mère lui prodiguoit à cet instant. La bonne Madelaine qui s'étoit livrée à la joie la plus vive en revoyant son jeune maître, partageoit, comme je l'ai dit, l'affliction qu'elle lisoit dans les traits d'Agathe, et assise à ses pieds, elle joignoit ses pleurs aux siens. Que cette scène étoit différente de celle dont depuis j'ai été témoin, et combien Agathe étoit alors supérieure à ce qu'elle devint en croyant atteindre à la perfection.

Mademoiselle d'Entragues, forcée de quitter l'élysée pour aller rejoindre la Ricard qui l'attendoit et la ramena dans son appartement avant que l'on fût éveillé au château, se trouva bien plus malheureuse encore, lorsqu'elle se fut séparée de Rosine. Hélas! des douleurs bien

plus déchirantes alloient l'assaillir : elle apprit bientôt que la flotte sur laquelle étoit son ami avoit mis à la voile, et cette nouvelle, à laquelle elle devoit s'attendre, la surprit, comme si elle n'en eût eu aucune idée. Il est vrai que nous nous étions flattés que son départ seroit assez retardé, pour que le projet du duc de N*** fût exécuté avant qu'il eût quitté la France. Je l'avois cru, je l'avois dit à Agathe, qui, sans me laisser pénétrer jusqu'à quel point elle devoit regretter Jerville, pleuroit avec moi sur le malheur d'en être séparée, malheur que je partageois sincèrement, car, je me plais à le répéter, Alfred étoit l'être le plus intéressant que j'eusse connu. J'éprouvois un vide affreux depuis qu'il s'étoit éloigné, et cependant c'étoit moi qui étois obligé de consoler tout ce qui l'aimoit, et véritablement il n'y avoit, à Vermur, que les Delcroix, M. de Launoi et la grosse Comtesse qui ne l'aimassent pas ; encore ces derniers ignoroient-ils pour quelle raison ils éprouvoient de l'antipathie

pour lui. Il étoit facile de voir que la Vicomtesse eût eu beaucoup de chagrin de son absence, si elle n'eût espéré que l'éloignement affoibliroit le sentiment qu'il avoit pour Agathe, qu'elle accabloit de marques de tendresse, comptant bien profiter du temps où Alfred seroit en Corse, pour engager le marquis de Mercour à venir à Launoi. Cette espérance put seule lui faire pardonner à Robert d'avoir été cause du départ de Jerville. Le Baron qui l'avoit voulu, ce départ, en paroissoit presqu'affligé, et si l'ambition lui eût permis d'écouter son cœur, il eût desiré que quelques événemens ramenassent Alfred; surtout lorsqu'il apercevoit sur le visage de sa fille, les traces d'une si profonde douleur, qu'elle lui faisoit craindre pour sa vie. Il est vrai qu'Agathe, depuis qu'Alfred avoit quitté la France, étoit d'un changement effrayant, et son amour, que les peines qu'il lui causoient, avoient encore accru, étoit alors si vif, qu'il lui faisoit presqu'oublier sa dissimulation ha-

bituelle. Une inquiétude, qu'elle ne pouvoit vaincre, la poursuivoit en tous lieux. Elle avoit sans cesse présente à la pensée, la lettre qu'Alfred lui avoit écrite en s'embarquant, où il lui disoit : « ton image me conduira au milieu des combats, c'est pour toi que j'ai pu me résoudre à aller attaquer une nation que j'estime et que j'aurois voulu servir, et pour toi je la vaincrai ou je trouverai la mort sur ses parages ; car c'est en vain que tu espères que je supporterai pendant des années encore de ne point te nommer ma femme ; impossible, et je ferai assez d'actions héroïques pour que ton père s'honore de me donner le nom de fils. » Il avoit écrit presque la même chose à son oncle, et le vénérable Delmord n'étoit pas plus tranquille qu'Agathe ; il pleuroit avec moi le moment où Jerville étoit venu en Flandre, persuadé que sa passion pour mademoiselle d'Entragues, lui feroit trouver la mort en cherchant les hasards. Julie ne parloit point de ce qu'elle éprouvoit, mais je connoissois

trop bien les effets de l'amour, pour douter des souffrances qu'elle ressentoit; et ainsi chaque courrier de Provence, qui apportoit des nouvelles de Corse, où l'armée française étoit débarquée fort heureusement, étoit attendu avec une douloureuse impatience, par la plus grande partie de la société de Vermur.

Une lettre de Jerville, en date du 6 septembre, n'étoit pas faite pour rassurer ses amis, car elle prouvoit à quel point il s'exposoit. Il y disoit : « Nous sommes arrivés » ici bien peu en forces; on s'est » persuadé à Versailles que ces » paysans, habillés de brun, armés » de fusils de chasse, sans baïonnettes, ne devoient faire aucune » résistance. Moi qui les connois, » je sais qu'ils seront très-difficiles » à vaincre : leur manière de faire » la guerre embarrassera long-temps » nos généraux; mais ce qui les » rendra presqu'impossible à dompter, c'est qu'ils ne se battent point,

» comme nos soldats, pour une
» cause qui leur importe peu. Chacun
» de ces hommes défend sa propre
» liberté, son champ et sa com-
» pagne ; et l'on se bat avec tant de
» courage quand c'est pour ce qu'on
» aime.....! Nos jeunes
» gens de la Cour prétendent s'em-
» parer bien vite de la Corse pour
» être à Paris à temps d'aller au
» bal de l'Opéra. Je les laisse dire ;
» mais je sais que la partie de chasse
» sera beaucoup plus longue, beau-
» coup plus pénible qu'on ne l'ima-
» gine, et j'avoue que j'en suis fort
» aise, car

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ;

» La gloire m'est nécessaire pour ar-
» river au bonheur. Il y a eu hier une
» attaque des trois redoutes de la
» Crocé, de Maillabois et St-Anto-
» nio, qui étoient gardées par quinze
» mille Corses. J'ai obtenu de M. de
» Chauvelin, qui m'honore de beau-
» coup de bontés, d'être placé à la
» colonne du centre et à la tête de
» douze grenadiers du régiment de

» Rouergue. J'ai escaladé l'escar-
» pement de la montagne ; une mu-
» raille de pierres sèches la défen-
» doit ; nous l'avons renversée, et
» nous nous sommes emparés de la
» redoute. Les Corses ont pris la
» fuite. La colonne qui s'est aperçue
» de notre action, a donné avec
» une impétuosité infinie, et M. de
» Chauvelin veut bien attribuer à
» mon succès celui de la journée.
» Nous n'avons perdu que vingt
» hommes, et les Corses en ont eu
» trois cents de tués. Cet avantage
» est fait pour encourager. Cepen-
» dant si mes plus chers intérêts
» n'étoient pas en opposition avec
» tous les moyens de prudence, je
» serois d'avis qu'on ne fît que tenir
» la défensive tant que nous n'au-
» rons pas reçu les renforts qu'on
» demande ; mais je suis loin de
» donner ce conseil, et je jure à
» tout ce que j'aime qu'il ne sera
» pas tiré un coup de fusil que je
» n'y sois. »

M. de Chauvelin qui se trouvoit

absolument en opposition avec M. de Marbœuf, et qui par conséquent étoit entravé dans toutes ses opérations, écrivoit très-souvent au Baron pour lui parler de ses chagrins; et dans toutes ses lettres il faisoit les plus grands éloges d'Alfred. Ce jeune homme est un héros, disoit-il; je ne lui connois qu'un tort, c'est celui de se trop exposer. Rien ne peut modérer son ardeur; ce tort étoit, aux yeux de tout ce qui l'aimoit, le plus grave de tous. Le Baron lui-même me disoit souvent, je ne pourrois me consoler s'il alloit se faire tuer, sa mort..... et il s'arrêtoit; mais je devinois facilement sa pensée, et ne formois plus aucun doute, que si le Roi épousoit la princesse de **, et que le Baron fût ministre, Alfred seroit l'époux d'Agathe. Le vénérable Delmord, pénétré de l'admiration la plus tendre pour mademoiselle d'Entragues, partageoit nos désirs et nos espérances à cet égard, et il passoit des heures entières au pied des autels pour obtenir de Dieu qu'il lui con-

servât son cher Alfred et fît son bonheur. Je m'entretenois sans cesse, avec les deux amies, de cette idée flatteuse, et jamais nous n'en avions été plus occupés qu'un jour que M. d'Entragues avoit été dîner avec sa belle-sœur, le Vicomte et la Vicomtesse, chez l'Intendant. Nous avions passé tout le temps de leur absence à former mille projets sur l'avenir, et mon cœur étoit sensiblement touché en voyant qu'Agathe ne faisoit nul plan de bonheur où je ne fusse compté. Le Baron arriva au milieu de cette conversation. Je fus effrayé de son air triste, et j'allois lui en demander la cause quand il nous dit qu'il avoit reçu en rentrant une lettre du duc de N**, qui lui apprenoit que la belle Lange, qu'il croyoit ne devoir être qu'une fantaisie d'un moment, venoit d'être mariée au comte du Barry, et qu'elle étoit à Versailles. Ainsi, dit douloureusement le Baron, on ne peut peut plus se flatter de voir rentrer Louis XV dans l'ordre, et il faut renoncer à le conduire à rien de

bien ; car assurément je ne ployerai point devant cette nouvelle idole. Il étoit furieux contre le duc de Richelieu, qui s'étoit mêlé de cette intrigue. Moi, j'en étois vivement affligé pour mon pauvre Alfred et pour Agathe. Je concevois le tort que cette foiblesse feroit à Louis XV; mais je ne pouvois partager l'indignation du Baron, en voyant une courtisane parvenir au singulier honheur d'être maîtresse déclarée ; car, en vérité, si l'on devoit s'étonner de quelque chose, ce seroit de trouver, dans une classe différente, des femmes qui pussent supporter l'idée que leur déshonneur fût, non-seulement connu par leur siècle, mais par la postérité la plus reculée.

A la douleur dont mes élèves furent accablées par cette nouvelle qui renversoit encore une fois leurs plus chères espérances, on n'eût pas dû croire que dans peu elles regretteroient ce temps où elles se croyoient profondément malheu-

reuse. Alfred m'écrivoit très-exactement. Dans mes réponses, je n'étois occupé qu'à réprimer son ardeur ; mais c'étoit en vain, toutes ses lettres respiroient la soif de la gloire : il n'y en avoit point où il ne rendît compte de quelques entreprises périlleuses, tentées dans l'espoir qu'en obtenant un régiment, le Baron lui donneroit sa fille ; et ces nouvelles faites pour ajouter à la tendresse d'Agathe, car elle eût désiré de voir son amant s'élever par son propre mérite, au plus haut degré des honneurs militaires, causoient toute sa joie et toute sa douleur.

Jamais aucun courrier n'avoit manqué d'apporter des lettres de Jerville. Un se passe sans en recevoir, puis deux, trois, quatre. Qu'on juge de l'inquiétude des amis d'Alfred ! M. Delmord ne peut soutenir celle qu'il ressent ; Julie la dérobe à peine : je veux me cacher à moi-même tout ce que je crains. Agathe n'existe que lorsqu'elle est dans le souterrain : elle y passe des jours presque

entiers. Son père, vivement affecté de sa douleur, n'ose lui parler; il croit lire dans ses regards qu'elle l'accuse de son infortune; et loin de se plaindre de ce qu'elle le fuit, il en éprouve une sorte de satisfaction. La Vicomtesse, que désespère la joie barbare que lui montre Robert, veut se rapprocher d'Agathe, dont la douleur s'accorde à celle qu'elle ressent; mais mon amie qu'offensent ses larmes, se dérobe à ses empressemens; il lui semble qu'elle a seule droit de pleurer sur un malheur dont rien ne lui donne encore la certitude, mais dont elle a tout le pressentiment : hélas! il n'étoit que trop fondé. Jerville, l'intéressant Jerville, avoit cessé d'être. Cet infortuné jeune homme, emporté par son amour, avoit cru qu'il devoit le rendre invincible; et ainsi M. d'Entragues, en lui présentant l'espoir d'obtenir Agathe, l'avoit conduit à la mort; après l'avoir bravée mille fois, il l'a rencontra à Borgos, dont on avoit inutilement tenté de faire lever le siége aux

troupes ennemies, et où les Français, qui perdirent beaucoup de monde, eurent un désavantage marqué.

Alfred marcha avec la division que commandoit le marquis de Chauvelin. Long-temps il soutint presque seul tous les efforts des Corses. Déjà il avoit fait mordre la poussière à plusieurs d'entr'eux, lorsque son cheval est tué sous lui. Il combat à pied, un coup de feu lui fracasse l'épaule. Son général lui envoie un de ses aides-de-camp pour lui dire de quitter le champ de bataille : il ne veut pas y consentir ; et, tout blessé qu'il est, il fait encore trembler les ennemis. Un officier Corse l'attaque, ils se battent corps à corps. Alfred a long-temps l'avantage, lorsqu'enfin son adversaire lui enfonce son épée dans la poitrine ; mais le fer se brise, et Alfred, quoiqu'il soit blessé mortellement, conserve encore la force de saisir son ennemi qu'il contraint à se rendre. Les soldats de Jerville, qui l'aiment comme on aime un frère, s'aper-

çoivent qu'à cet instant il chancelle, et son sang qui sort à flots, les fait trembler pour sa vie; ils s'empressent autour de lui; il les rassure, les console, et demande qu'on le transporte au quartier-général. Dès qu'il y est arrivé, on veut sonder sa plaie; mais bien sûr qu'elle est incurable, il s'y oppose pour avoir encore le temps d'écrire à tout ce qu'il aime. Sa dernière heure est employée à peindre à Agathe l'excès de son amour. « Je meurs, lui dit-il, pour » n'avoir pas su vivre sans toi; mais » cette mort est plus douce qu'une » vie qui ne te seroit pas consacrée. » Bientôt mon ame dégagée des en- » traves qui la tiennent séparée de » toi, volera dans les lieux que tu » habites; elle te suivra dans tous » les instans; elle veillera sur toi, » sur ma fille; elle sera témoin de » tout ce que tu feras pour cet en- » fant de notre amour, que je ne » crois point devoir recommander » à ta tendresse. Qu'aimerois-tu » désormais sur la terre, si ce n'étoit » Rosine! »

Après avoir tracé ces lignes, il les joint, avec le portrait et les lettres d'Agathe, à celle qu'il a écrite à Julie; dans sa lettre à cette précieuse amie, il lui demandoit de consoler Agathe. Il faut, disoit-il, qu'elle me survive pour veiller sur ma Rosine : mon ame seroit en proie à la douleur la plus vive, si je pensois que ma fille resteroit sans appui sur la terre. Surtout, ajoutoit-il, qu'Agathe se défende des séductions de la Vicomtesse; que rien dans la nature ne l'engage à lui confier Rosine, qui seroit perdue si elle se trouvoit dans les mains de cette femme. Il met ce paquet avec une lettre pour son oncle et une pour la Vicomtesse, dans un coffre qu'il m'adresse, et qui contient tout ce qui lui reste d'or et de bijoux qu'il me prie de remettre à Julie, parce que, dit-il, elle seule connoît l'usage qu'il faut en faire, et on imagine bien que cet usage étoit de les employer pour l'éducation de Rosine. Ces dispositions finies, il place sur son cœur une tresse de cheveux de

mademoiselle d'Entragues, et prie qu'on retire le fer qui lui traverse le sein, parce qu'il lui causeroit dorénavant des douleurs inutiles. Les chirurgiens lui obéissent en tremblant; ils ne doutent pas que sa vie va s'échapper avec le reste de son sang. Il n'est aucun d'eux qui ne voulût donner une partie de ses jours pour prolonger les siens; mais le cruel destin les a comptés. L'heure fatale est sonnée, et Jerville expire en nommant Agathe.

Le marquis de Chauvelin regretta vivement Alfred, qu'il n'avoit point quitté jusqu'à sa mort; il se chargea d'exécuter ses dernières volontés. Jerville, depuis qu'il étoit en Corse, avoit passé toutes les heures qui n'étoient point employées par son service, dans une vallée délicieuse, qui se trouve auprès de Bastia; et il avoit écrit sur un quartier de rocher qui en défend l'entrée: « C'est ici que j'eusse voulu vivre » près d'elle; mais si la mort m'en » sépare pour toujours, c'est ici que

» je veux que mes cendres repo-
» sent. » Avant de mourir, il pria le Marquis de faire transporter ses restes dans ce lieu. Son général le lui promit ; et fidèle à sa parole, M. de Chauvelin fit élever à cette victime de l'amour un tombeau simple, mais touchant.

Le mauvais succès de l'affaire de Borgos faisant craindre au Marquis une disgrace complette, il se hâta de se rendre à Versailles ; mais ses ennemis y furent en même temps que lui. L'amitié du Roi, qu'ils ne purent lui enlever, le consola seul de la perte du commandement de l'armée de Corse, que la faction de M. de Marbœuf lui fit ôter. M. de Chauvelin envoya, aussitôt son arrivée à Paris, un de ses gens à Vermur, pour y apporter la douloureuse nouvelle de la mort de Jerville.

Agathe étoit depuis le matin à l'élysée, et le Baron étoit seul lorsque le courrier du Marquis lui remit les dépêches dont son maître l'avoit

chargé. La lettre touchante que Jerville lui avoit écrite au moment de sa mort, le pénétra de douleur; elle ne renfermoit aucune plainte; il y disoit à M. d'Entragues, que la vie lui eût paru trop douce s'il eût pu le nommer son père; mais qu'il lui devoit encore beaucoup, puisque, grace à ses bontés, il avoit pu penser, en mourant, qu'il eût été possible qu'un jour il ne le trouvât pas indigne d'Agathe, qu'il osoit recommander à sa tendresse. Le Baron, cessant en ce moment de se faire illusion, vit qu'il avoit été l'unique cause de la perte d'Alfred, et son ame en fut déchirée. Il pressentoit le désespoir de sa fille, et ne se trouvoit pas la force de le supporter. Il me fit appeler et me remit la cassette que m'adressoit Jerville. Mes pleurs, en la recevant, furent pour lui un nouveau reproche; que seroient celles du vénérable Delmord! Comment lui apprendre que son neveu avoit cessé d'être! Cela m'est impossible, me dit-il, et il faut que je quitte, pendant

quelques temps, de ces lieux qui me paroissent tout couverts de son sang; et malgré tout ce que je lui dis pour le retenir, il fit venir des chevaux de poste, et se mit en route pour Liége, à l'instant même, sans dire un mot à personne, me recommandant de peindre ses regrets et sa douleur à l'infortuné Delmord. Il est un autre être, ajouta-t-il, à qui l'on ne doit pas apprendre à quel point je me repens d'avoir éloigné Alfred : ce seroit lui montrer trop de foiblesse; mais je m'en rapporte à vous pour ménager son cœur, et je compte que vous me donnerez promptement de ses nouvelles; je ne reviendrai ici que lorsque vous m'écrirez qu'elle est assez calme pour me revoir sans que je lise le reproche dans ses yeux; et il partit, me laissant dans l'état le plus cruel.

Dès que sa voiture se fut éloignée, j'allai m'enfermer dans mon appartement emportant avec moi tout ce qui me restoit dorénavant d'un ami dont, en le perdant, j'ap-

prenois à mieux connoître le prix. Rien de comparable à la lettre qu'il m'adressoit. Son ame, prête à s'élever dans l'éthérée, s'y peignoit toute entière; et elle paroissoit tenir déjà de la perfection céleste. Tous les sentimens d'Alfred mourant étoient ceux d'un sage, et du sage le plus sensible. Aussi, moins résigné que lui, je ne pouvois me défendre de me plaindre amèrement du sort qui avoit tranché, à la fleur de l'âge, les jours de cet être que la nature avoit destiné à faire le bonheur de tous ceux qui l'eussent entouré. Je regrettois de lui survivre, pour me trouver sans cesse réservé au supplice de voir couler les larmes que son souvenir devoit arracher à celle que j'idolâtrois. Je ne pouvois non plus soutenir l'idée du coup qu'il falloit que je portasse à l'oncle de Jerville et à la sensible Julie : cependant, comment me dispenser de parler. M. Delcroix étoit malade : depuis quelques jours Julie n'avoit pu donner ses soins à son amie, qui étoit seule avec ses douleurs dans la

retraite de sa fille; je craignois qu'elle ne rentrât au château, et que le bruit de la mort de Jerville, que déjà le courrier de M. de Chauvelin avoit répandue, ne vînt la frapper sans qu'elle y fût préparée. Julie étoit seule capable d'adoucir l'horreur de ce coup. Je me résolus donc à l'aller trouver et à lui apprendre notre malheur commun, ainsi que l'avoit desiré Jerville, qui me prioit de remettre à mademoiselle Delcroix le paquet qu'il lui adressoit avant qu'Agathe sût qu'il avoit cessé d'exister.

Au moment où je m'apprêtois à sortir de chez moi pour me rendre à Valenciennes, j'y vis entrer la Vicomtesse qui, en arrivant à Vermur, avoit appris la mort d'Alfred. Sa vue me fit un mal affreux, malgré les pleurs qu'elle versoit sur ce malheureux jeune homme; car je ne pouvois douter qu'elle n'eût été cause de sa perte en détournant le Baron de faire le bonheur d'Agathe. Aussi j'eus beaucoup de peine, lors-

que je l'entendis déplorer le sort de mon ami à vaincre l'indignation que j'éprouvois. Elle venoit, disoit-elle, s'entendre avec moi pour préparer Agathe à cette triste nouvelle. Il est certain, ajouta-t-elle, que le Baron, en ne m'engageant pas à partir avec lui, a sûrement eu l'intention que ce fût moi qui apprisse à Agathe la mort de Jerville. — Je ne le crois pas, madame; et j'imagine surtout que cela n'a pas été celle de mon ami dont, au surplus, j'ai une lettre pour vous, et je la lui remis. Elle l'ouvrit et la lut avec une émotion visible. J'imagine qu'Alfred lui renouveloit les menaces qu'il lui avoit faites au moment où elle avoit voulu perdre Agathe, et qu'il lui disoit que sa vengeance lui survivroit, si mademoiselle d'Entragues avoit jamais à se plaindre d'elle; car elle s'écria : quelle injustice ! cruel ! comment as-tu pu croire que ma tendresse ne dût pas répondre de mon intérêt pour tout ce qui te fut cher ! et elle se laissa tomber sur un sopha, où elle feignit de s'éva-

nouir ; ce qui, depuis que j'ai été instruit de ce qui alors étoit un mystère pour moi, m'a fait imaginer qu'elle pensoit que ses lettres étoient dans mes mains, et qu'elle vouloit par ces démonstrations forcées de douleur m'attendrir et me prouver que je devois être sans défiance. Mais elle prenoit une peine inutile ; je ne pouvois être touché de ce drame, malgré qu'il fût fort habilement joué. Aussi j'appelai Fanni qui passoit près de mes croisées, et laissai madame de Launoi à ses soins pour aller m'occuper de douleurs bien plus intéressantes que la sienne.

Je fis mettre les chevaux, et pressai tellement le postillon, que je fus en quelques minutes à Valenciennes, où il me sembloit que je n'arriverois jamais assez tôt, parce que je craignois qu'un plus long retard ne devînt funeste à ma chère Agathe.

Qu'on n'attende pas de moi un récit exact de ce qui s'y passa. Tant de douleurs ont froissé mon ame,

que je suis incapable maintenant de distinguer les différens degrés de souffrances que j'ai éprouvées depuis plus de vingt ans. Tout ce que je sais, c'est que le désespoir de mon vénérable ami et de la pauvre Julie, en apprenant qu'Alfred n'existoit plus, a été une des plus cruelles de toutes, et je conserverai seulement les principaux traits de cette scène de désolation. J'arrivai droit chez mon respectable ami ; et avant de monter dans son appartement, je dis à son valet d'aller de la part de son maître chez mademoiselle Delcroix pour la prier de venir sur-le-champ au presbytère. Je trouvai M. Delmord dans son oratoire. Lorsque j'entrai, il prioit pour Jerville. Connoissant sa piété, je crus que je ne pourrois jamais avoir une occasion plus favorable de lui apprendre la perte qu'il venoit de faire ; et m'approchant doucement, je lui dis : ah, mon ami ! cessez de demander des graces au ciel pour celui qui jouit du bonheur le plus parfait. C'est à nous à invoquer sa belle ame. Julie, qui en-

troit au même moment, n'eut pas besoin de m'entendre pour connoître toute l'étendue de notre malheur; car aux premiers mots que j'avois prononcés, la pâleur de la mort avoit couvert le front du vénérable Delmord, qui paroissoit prêt à quitter une vie où il n'avoit plus de bonheur à espérer. Mes larmes et l'état où elle voyoit l'oncle de Jerville, avoient tout dit à l'infortunée Julie. Dans cet instant cruel, elle n'eut plus la force de dissimuler sa tendresse pour Alfred, et invoqua la mort à grands cris. Il me faut cesser d'être, disoit-elle, puisqu'il n'existe plus. Que me serviroit la vie, n'espérant pas même le bonheur de le voir, et elle faisoit retentir l'appartement de ses gémissemens : tout avoit disparu pour elle; elle ne sentoit que la perte du seul être pour qui elle eût jamais connu l'amour. Je mettois tous mes soins à la calmer; et, je dois l'avouer à ma honte, ce qui m'affligeoit le plus, c'étoit la crainte que l'excès de sa douleur ne la mît hors d'état de s'occuper

d'Agathe. C'est ainsi que la passion nous rend cruels pour tout ce qui n'est point l'objet de notre tendresse; et ne pouvant me faire entendre de Julie, j'étois prêt à abandonner elle et l'oncle de mon ami pour voler auprès de mademoiselle d'Entragues, et me charger seul du triste devoir que ma tendresse m'imposoit, lorsqu'enfin la religion et l'amitié firent sentir leur empire à ces deux êtres si sensibles et si vertueux. Mon pauvre ami Delmord fut le premier à retrouver quelque calme, et il parvint à en rendre assez à Julie pour qu'elle s'occupât des devoirs qu'elle avoit à remplir. Pénétrée de l'idée que désormais son amie n'avoit qu'elle au monde, elle prit la courageuse résolution, non de se consoler, car il est des plaies qui ne peuvent jamais se refermer, mais de vivre pour Agathe et Rosine, que Jerville, dans sa lettre, recommandoit à son amitié; et craignant, si elle tardoit à exécuter le parti qu'elle venoit de prendre, de n'en avoir plus la force, elle dit qu'elle alloit

se rendre à Vermur. Je souhaitois de l'y accompagner ; mais comment abandonner mon ami dans l'état où il étoit. J'éprouvois le plus cruel combat lorsque M. Delmord le fit cesser en exigeant que je suivisse mademoiselle Delcroix. Agathe, dit-il, aura besoin de tout ce qui l'aime dans cet affreux moment : sa vie est bien autrement importante que la mienne ; allez donc, mes amis, employez tout pour adoucir sa douleur, je vous en supplie. Si nous la perdions, je croirois perdre encore une fois mon cher Alfred. Je consentis à ce qu'il desiroit. Julie monta avec moi en voiture, et nous prîmes la route du parc.

J'étois si inquiet de l'effet terrible que la cruelle nouvelle qu'elle alloit porter à Agathe produiroit sur cet unique objet de mon amour, que je voulois accompagner Julie à l'Elysée ; mais elle s'y opposa : on en concevra facilement la raison ; je restai auprès de l'enceinte qui les renfermoit. Je croyois toujours en

entendre sortir de lugubres gémissemens. Vingt fois mon imagination m'avoit trompé, lorsque les cris de Julie frappèrent mes oreilles. Je franchis la palissade avec le jardinier qui, par bonheur, étoit près de cet endroit. Nous parcourûmes une partie de l'Elysée, nous n'apercevions personne; enfin, je vis Agathe étendue sans mouvement sur les bords du grand canal qui est auprès de la grotte, et Julie penchée sur son sein qui cherchoit inutilement à la rappeler à la vie. Je n'ai pas besoin de dire quelle fut ma douleur à ce spectacle, on connoît mon cœur; mais ce qu'il faut apprendre, c'est la raison qui m'avoit fait trouver mademoiselle d'Entragues sans aucun sentiment auprès de la pièce d'eau.

On doit se rappeler que depuis le matin Agathe n'étoit point sortie de l'Elysée. Constamment dans l'appartement de sa fille, qu'elle ne vouloit point quitter, elle la tenoit pressée sur son sein, persuadée que cette

charmante enfant la préserveroit du malheur qu'elle redoutoit : depuis une heure, les regards attachés sur un portrait en pied de Jerville qui étoit placé dans la chambre de Rosine, il sembloit à Agathe que la toile alloit s'animer; les beaux yeux de son ami, qui si souvent avoient fait palpiter son sein d'amour et de plaisir, lui paroissoient briller d'un feu surnaturel : elle croyoit voir sa bouche prête à s'entr'ouvrir ; enfin, elle étoit dans un état qui ressembloit à l'illusion d'un songe, quand des pas se font entendre. — Dieu, si c'étoit lui . . . . . ! Elle se retourne précipitamment et voit Julie pâle, les traits en désordre, les yeux gonflés de pleurs. A cette vue, tout son sang se glace, et elle s'écrie: Alfred est mort! Julie ne répond point ; certaine à ce silence qu'elle a tout perdu, elle se lève emportant sa fille ; elle traverse avec la rapidité d'un trait le souterrain, la grotte, les bosquets, et en quelques minutes, elle est près de la pièce d'eau : encore un instant, elle va y

trouver, ainsi que Rosine, avec la fin de son existence celle des peines de ce monde. Mais Madelaine qui a deviné le danger dont est menacé son enfant chéri, a précédé sa mère sans qu'elle s'en soit aperçue : elle est avant elle sur le bord du canal, et au moment où Agathe s'y élance avec sa fille, Madelaine la repousse vivement, la renverse ; et lui arrachant Rosine, dont le salut est dans ce moment la seule chose qui l'occupe, elle court se renfermer avec elle dans l'appartement le plus reculé du souterrain, sans s'embarrasser des signes de désespoir que donnoit Julie, qui arrivoit à l'instant où Agathe venoit de tomber sans mouvement sur la terre. Mademoiselle Delcroix appelle Agathe, elle ne lui répond pas. Elle la couvre de baisers et de larmes, presse ses mains dans les siennes, cherche à les réchauffer, mais inutilement: A peine un léger battement de cœur prouve qu'Agathe n'est pas enveloppée des ombres de la mort, et son amie tremble, si elle reste encore

quelques minutes sans secours, que le fil qui la tient à la vie ne se rompe pour jamais. Quel parti prendre ! Madelaine ayant emporté Rosine, Julie croit n'avoir rien à craindre en attirant des témoins. Elle peut donc appeler, et ses cris font aussitôt retentir l'air. On a vu que je les avois promptement entendus; je faisois vingt questions à la fois à Julie sans attendre ses réponses ; enfin, quand je fus auprès d'elle, elle me dit très-bas : Agathe, la cruelle Agathe a voulu s'ensevelir dans les ondes. Heureusement que Madelaine a arrêté ses pas au moment où elle alloit se précipiter dans le canal : un évanouissement a suivi ce mouvement de désespoir, et il nous reste encore quelqu'espérance de la sauver. Je voulois le croire ; car si j'avois craint alors de la perdre, je serois mort sur-le-champ de ma douleur. Je lui fis respirer des sels, lui frotai les tempes avec de l'eau de Cologne, rien ne réussit, et nous prîmes le parti de la rapporter au château. Pierre vouloit m'aider, je

n'y consentis pas ; et au milieu des angoisses que j'éprouvois, je ressentis la volupté la plus pure en la tenant pressée contre mon sein, en effleurant de mes lèvres brûlantes la mousseline qui la couvroit ; et j'eusse desiré que la route eût été plus longue, si je ne me fusse flatté que M. Baumont lui donneroit des secours plus salutaires que ceux que nous lui avions inutilement prodigués jusqu'alors.

CHAPITRE V.

Elle nous est rendue.

Au moment où nous arrivâmes dans la cour, nous fûmes entourés par tous les habitans du château. Les gens du Baron et de mademoiselle d'Entragues versoient des larmes amères en voyant leur jeune maîtresse sans mouvement et presque sans vie, et leur douleur me toucha bien plus que celle qu'affectoit la Vicomtesse qui jetoit les hauts cris. Assurément la seule crainte de ne pouvoir se servir d'Agathe pour arriver à son but, faisoit couler ses pleurs ; celles de Mme. d'Entragues, pour être plus sincères, n'en étoient pas plus attendrissantes. Tous les mouvemens de cette

femme étoient tellement gauches, qu'il n'y en avoit pas un qui ne choquât; et j'eusse desiré de pouvoir lui manifester mon mécontentement lorsque je l'entendis dire devant tout ce qui étoit là : c'est une chose cruelle, il faut en convenir, quand les filles se mettent l'amour en tête : je parie que ce Jerville qui, soit dit sans reproche, pendant sa vie a fait faire bien des sottises à ma pauvre nièce, va la tuer par sa mort.

On transporta Agathe dans sa chambre ; ses femmes la mirent au lit. M. Baumont et l'abbé Leroux, que mademoiselle Ricard avoit fait avertir en même-temps du danger de mademoiselle d'Entragues, arrivèrent au même moment. A peine le dernier vouloit-il laisser au chirurgien celui de donner à Agathe les secours de son art, tant il étoit pressé de lui administrer ceux de la religion, parce que, disoit-il, il seroit perdu dans le diocèse si mademoiselle d'Entragues mouroit avant d'avoir reçu les saintes onctions.

Mais quelque chose qu'il pût dire, je ne voulus le laisser approcher que lorsque M. Baumont eut déclaré qu'il ne devoit pas s'opposer à ce que la fille du Baron reçût l'extrême-onction, dans la crainte qu'il n'arrivât quelqu'accident dont il seroit lui-même responsable. Qu'on juge de ma douleur et de celle de Julie. Mais sans en avoir aucune pitié, l'Abbé s'empressa de faire cette lugubre cérémonie. Ne pouvant supporter tout ce qui me donnoit l'idée de son danger, je m'enfuis à cet instant, qui me paroissoit d'autant plus cruel qu'il me sembloit que l'abbé Leroux étoit plutôt le ministre de la mort que celui d'un Dieu plein de miséricorde. J'aurois eu bien besoin, à ce moment, de mon vénérable ami, mais accablé de douleur, il étoit retenu dans son lit par une fièvre ardente, et l'inquiétude que me causoit son état ajoutoit encore à toutes mes peines.

La Ricard, dès que sa maîtresse eut reçu l'huile sainte, demanda à

la Vicomtesse ce qu'il falloit faire de Rosine, et si elle n'étoit pas d'avis que l'on profitât de ce moment pour la conduire aux Enfans-Trouvés. Mademoiselle mourant, dit-elle, il ne faut pas se trouver embarrassé de cette petite ; et puis, quand même elle en reviendroit, l'avis de l'Abbé est qu'elle ne peut maintenant garder auprès d'elle ce fruit du désordre, qui ne doit jamais être rendu à la société, puisque son père est mort. Ce sera donc éviter à mademoiselle Agathe la douleur de se décider à ce parti que de le prendre sans elle ; et je suis sûr qu'elle finira par nous en savoir gré. La Vicomtesse rejeta cette idée avec horreur ; et c'est de la Ricard même, qui osa se vanter de l'avis qu'elle avoit donné, qu'on apprit la réponse de madame de Launoi. Quelqu'évènement qui arrive, dit-elle, j'aurai soin de Rosine, parce que je l'aime comme mon enfant ; et de ce moment, je me charge de veiller sur elle jusqu'à celui où sa mère et Julie pourront s'en occuper ; et ce

sera à moi qu'on répondra des accidens qui pourroient lui arriver. La Vicomtesse remplit sa parole, et pendant un mois, elle ne manqua pas un seul jour d'aller passer quelques instans près de Rosine, pour qui elle prit un véritable attachement.

Agathe fut plus de deux jours sans donner aucun signe de connoissance, et je ne pus pendant ce temps jouir même de la triste consolation de pleurer en liberté, car sa tante, mademoiselle Ricard, l'Abbé et la Vicomtesse ne sortoient point de son appartement. Julie, plus heureuse que moi, paroissoit ne pas les apercevoir, et elle passa tout ce temps assise près de son amie, tenant ses mains dans les siennes, et ne voulant prendre ni repos ni nourriture.

Fanchette étoit accourue dès qu'elle avoit appris l'état où étoit sa bienfaitrice; elle étoit le seul être, après mademoiselle Delcroix,

dont l'ame fût à l'unisson de la mienne, et elle seule m'eût parue digne de m'entendre, car elle partageoit la douleur que je ressentois de la perte de Jerville et du danger d'Agathe ; mais obligé de dissimuler à quel excès j'adorois mademoiselle d'Entragues, j'étois forcé d'écouter tout ce qui étoit là, et de leur répondre. On concevra que, dans cette disposition, je ne vis pas, sans la plus grande douleur, arriver Robert. Son régiment ayant quitté Valenciennes, depuis peu, pour aller à Douai, je me flattois qu'il ne viendroit pas à Vermur ; mais il avoit appris, avant la fin de la journée, et la mort d'Alfred et le danger d'Agathe ; et, se servant du prétexte de la maladie de son père, il accouroit, soit pour jouir de son ouvrage, car dans son ame la haine se confondoit avec l'amour, soit pour recueillir le fruit de ses artifices, si Agathe, étant rendue à la vie, se laissoit enfin toucher par ses soupirs, car il avoit déclaré son amour à mademoiselle d'Entragues.

aussitôt que Jerville avoit quitté la France, et les dédains d'Agathe n'avoient pu lui ôter l'espoir de réussir. La grosse comtesse fut la seule qui lui fit quelqu'accueil ; mais incapable de sentir les bons procédés, il s'embarrassoit peu qu'on le traitât bien ou mal, et il resta à Valenciennes, d'où il vint chaque jour à Vermur tant qu'Agathe fut en danger.

Enfin, la maladie de ma belle amie avoit pris un caractère moins alarmant. Les médecins qu'on avoit fait demander à Valenciennes et à Paris, répondoient de sa vie. L'espèce de léthargie qu'elle avoit éprouvée fut suivie d'un délire effrayant, pendant lequel elle repoussoit avec horreur la Vicomtesse toutes les fois qu'elle vouloit lui donner ses soins, et jetoit des cris affreux aussitôt qu'elle apercevoit Robert. A cet état violent succéda un affaissement général ; son ame sembloit entièrement engourdie, elle ne proféroit que quelques mo-

nosyllabes sans suite. Les médecins assuroient qu'elle devroit son rétablissement à cette insensibilité, et nous nous applaudissions, Julie et moi, d'un calme qui, suivant notre opinion, seroit remplacé par le désespoir, dès qu'elle reprendroit l'usage de sa raison. Les médecins ayant ordonné que l'on ne fît aucun bruit dans sa chambre, Julie obtint, ainsi que moi, d'être seuls à veiller près d'elle. Je devois l'extrême faveur de ne la point quitter au Baron, à qui j'avois envoyé un courrier aussitôt que sa fille étoit tombée malade, et dont voici la réponse.

Du Baron à Saint-Fal.

Liége, ce 10 novembre 1768.

« La douleur que je ressens en apprenant l'état de ma fille, ne peut être dépeinte, mon cher Saint-Fal ; je meurs d'inquiétude loin d'elle, et cependant je ne m'en rapprocherai que lorsqu'elle sera hors de danger. Il me semble que, dans ce moment,

ma présence lui feroit mal. Cette pensée est bien douloureuse.....! Mais vous, qui n'avez aucun tort à vous reprocher envers elle, et qui l'aimez presqu'à l'égal d'un père, vous me remplacerez : veillez sur elle, ne la quittez pas d'une minute; envoyez-moi chaque jour deux courriers; ne me cachez rien : si elle meurt, je ne lui survivrai point; c'est pour elle et par elle que j'ai voulu arriver au faîte des honneurs; elle seule peut m'y conduire, et elle seule peut m'en faire sentir le prix; ainsi vous concevez que sa mort seroit mon arrêt, d'autant que ce seroit moi qui l'aurois tuée, et cela pour avoir cru que je pouvois seul bien juger des moyens d'assurer notre bonheur à tous deux. »

Cette lettre me confirma dans l'opinion que les hommes, en voulant se créer un bonheur factice, se rendent infiniment à plaindre, tandis que s'ils s'en rapportoient à la nature pour assurer leurs félicités, ils seroient presque toujours heu-

reux. Aussi malgré les torts du Baron, je le plaignois, et étois touché de son malheur, autant qu'il m'étoit possible, dans un temps où le sort d'Agathe m'occupoit avant tout. Le calme qu'elle éprouvoit ne me tranquillisoit point ; sa pensée étoit comme enchaînée ; mais que le réveil seroit cruel, et combien je le redoutois : Julie partageoit mes craintes. N'imaginant point qu'Agathe fût en état de nous entendre, nous nous entretenions sans cesse des alarmes que nous causoit le moment où elle reprendroit le sentiment, et des regrets amers que nous inspiroit la perte du malheureux Jerville.

CHAPITRE VI.

On chercheroit en vain à reconnoître Agathe.

Un jour que je m'étois retiré chez moi pour écrire au Baron, et que Julie se trouvoit absolument seule auprès de son amie, elle la vit se lever sur son séant, et elle l'entendit l'appeler d'une voix ferme et distincte; elle crut qu'un redoublement de fièvre lui rendoit le délire : elle s'approcha en tremblant; Agathe la fixa avec l'air de la douleur, mais de la douleur la plus calme, et lui tendit les bras; Julie s'y précipita; son amie la tint, pendant quelques minutes, étroitement embrassée, et ensuite la pria de l'écouter. Qu'alloit-elle lui dire! quelle réponse lui faire

si elle lui adressoit des questions sur ce qu'elle eût voulu lui cacher à jamais plutôt que de la voir retomber dans l'état dont elle sortoit ! Mais bientôt elle s'aperçut, par le discours qu'Agathe lui tint, que ce seroit inutilement qu'elle voudroit lui déguiser la vérité, car mademoiselle d'Entragues étoit parfaitement instruite de son malheur. Depuis plus de quinze jours que nous la croyions dans une espèce d'engourdissement moral, qui la rendoit incapable de penser et de comprendre, elle jouissoit de toute sa raison, et avoit entendu toutes les conversations que nous avions eues, Julie et moi, sur la mort de l'infortuné Jerville. Se renfermant en elle-même, elle avoit employé ce temps pour se fortifier contre les traits dont le sort l'avoit accablée.

Je l'ai perdu, dit-elle à Julie, celui qui seul avoit pu me faire connoître tout le prix de la vie, celui à qui j'avois voulu me lier irrévocablement, et pour qui j'avois

consenti à paroître foible, afin de m'engager par ma propre faute, tant je mettois d'orgueil à le captiver. Je l'ai perdu et avec lui le bonheur qu'on peut espérer d'un amour mutuel. Au moment où j'eus la certitude qu'il avoit cessé d'être, la conviction de l'affreux malheur qui m'attendoit, et surtout ma Rosine m'égara. Je n'écoutai plus aucune crainte, aucun sentiment du crime que j'allois commettre. Je voulus trancher la vie de ma fille et la mienne ; mais le sort en a décidé autrement, et m'a forcée à vivre. Des réflexions profondes ont changé ma façon de penser, et je me suis promis, si je puis conserver une réputation intacte, seul bien qui me reste, de ne jamais attenter à mon existence. Julie, transportée de cette promesse, en témoigna sa reconnoissance à mademoiselle d'Entragues. Ta joie me prouve ta tendresse, reprit Agathe, et cependant la mort eût été bien préférable pour moi à la carrière que je vais commencer. Je marcherai dorénavant au milieu

des écueils, qui peut-être finiront par m'engloutir ; et tous ces soins même, quand ils seroient couronnés par le succès, ne me donneroient que les jouissances de l'amour-propre. En vérité, cela ne vaut pas la peine d'exister ; mais puisqu'il ne m'est pas permis, je le sens, d'entraîner Rosine dans ma tombe, il faut tout faire pour rendre sa destinée la plus heureuse qu'il me sera possible ; et Agathe demanda à son amie qui avoit soigné sa fille depuis qu'elle étoit malade? Julie avoua qu'elle ne l'avoit pas vue, mais qu'elle avoit eu chaque jour de ses nouvelles par la Vicomtesse, qui avoit prodigué tous ses soins à Rosine. Me voilà donc liée plus que jamais, dit Agathe, avec cette femme, et cela de la manière la plus fâcheuse, puisque c'est par la reconnoissance. Je ne conçois pas de malheur aussi affreux que celui d'être l'obligée d'un être qu'on ne peut estimer ; mais il faut me résigner à n'éprouver désormais qu'infortunes et douleurs ; et sans permettre à

Julie de lui répondre, elle voulut apprendre les détails de la mort de son malheureux ami. Je rentrois à ce moment. Mademoiselle Delcroix, qui ne se sentoit pas la force de donner à Agathe la triste satisfaction qu'elle désiroit, me pria de lui faire le récit qu'elle demandoit. Malgré que Julie m'eût instruit du changement qui s'étoit opéré dans l'état d'Agathe, je craignois de parler; mais mon amie m'en supplia. Voulez-vous que je l'aie perdu tout entier, me dit-elle, et qu'il ne me reste plus même la consolation d'entendre prononcer son nom. Je lui obéis; il sembla que la gloire dont Alfred s'étoit couvert en mourant, allégeoit le poids de ses regrets. Il a, disoit-elle, justifié mon choix, et son souvenir suffira pour satisfaire toutes les facultés aimantes de mon ame. Elle nous demanda la lettre de Jerville, la lut avec le plus grand attendrissement, la pressa de ses lèvres; et parut ensuite si tranquille et si résignée à son sort, que Julie, tout en s'applaudissant de ce changement

qui nous assuroit de sa vie, ne pouvoit le comprendre. Agathe s'informa des nouvelles de M. Delmord; je lui appris qu'il étoit encore fort malade; elle en fut affligée. Sa présence, dit-elle, eût été pour moi un grand bonheur et eût compensé le chagrin que me causera celle de beaucoup de personnes dont le moindre tort seroit de m'être indifférentes. Elle ne parloit point de son père. Je crus devoir lui dire ce qui s'étoit passé entre lui et moi au moment de la nouvelle de la mort de Jerville, et lui montrer ses lettres. Je pensois, dit-elle, qu'il m'avoit abandonnée par indifférence; et loin de m'en affliger, j'en étois bien aise pour son propre repos, car il doit être affreux d'avoir condamné à un malheur éternel quelqu'un qui vous est cher; mais puisqu'il m'aime, malgré tout le mal qu'il m'a fait, vous pouvez, Saint Fal, lui écrire qu'il peut revenir sans crainte d'entendre de moi aucunes plaintes, pas même tacites. Mon amour pour Jerville, désormais renfermé dans mon

cœur, seul temple digne de sa mémoire, sera caché à tous les yeux, et il n'y aura que vous, mes amis, qui entendrez mes regrets et mes soupirs.

Je voulois qu'on laissât ignorer à tout le monde l'heureuse crise qui venoit de rendre Agathe à la vie, afin, disois-je, qu'elle pût jouir encore de quelques jours de repos. Mais mademoiselle d'Entragues, certaine, d'après ce que lui avoit dit Julie, qu'elle ne s'étoit point trahie pendant son délire, ne voulut point consentir à ce que l'on cachât le mieux qu'elle éprouvoit. Quand on sera forcé, dit-elle, de dissimuler ses sentimens toute sa vie, quelques jours de liberté de plus ou de moins ont peu d'importance ; et elle me pria d'apprendre à toute la maison qu'une révolution heureuse, qui venoit de s'opérer, devoit faire croire qu'elle étoit entièrement hors de danger.

A cette nouvelle, le Vicomte, la

Vicomtesse, madame de Launoi, M. Delcroix qui étoit rétabli, l'Abbé Leroux, mademoiselle Ricard, les médecins et Robert, entrèrent dans l'appartement d'Agathe. Ce dernier fut le seul qu'elle ne parut pas apercevoir ; tous les autres reçurent d'elle l'accueil le plus flatteur. Elle les remercia de leurs soins avec une grace infinie, et je me demandois à à moi-même si c'étoit la même femme qui, un mois avant, avoit été prête à attenter à sa vie en apprenant la mort de ce qu'elle aimoit, et je ne pouvois que difficilement me le persuader. Les médecins assurèrent qu'elle étoit en parfaite convalescence. Je l'écrivis sur-le-champ au Baron, et j'ajoutai que sa fille désiroit de le voir, car une des premières lois de la société est de savoir mentir pour ne dire que des choses obligeantes. Le Baron qui me crut sincère et qui s'ennuyoit d'être séparé de la Vicomtesse, se hâta de revenir. En trouvant à sa fille l'air beaucoup plus calme qu'il n'eût dû l'espérer, il commença à croire qu'il

n'avoit pas eu envers elle autant de torts qu'il l'avoit d'abord imaginé, et finit par se persuader qu'il avoit même eu raison. La profonde affliction de son ami Delmord, qui enfin avoit recouvré un peu de santé, et qui venoit souvent à Vermur pour retrouver auprès d'Agathe une partie de ce qu'il avoit perdu, étoit la seule chose qui l'affligeât; mais il se dit:

Lorsqu'on est vieux, l'on pleure et l'on oublie; et le souvenir du pauvre Jerville fut bientôt effacé de sa mémoire.

Malgré l'apparente tranquillité d'Agathe, qui étoit entièrement rétablie, le calme qu'elle affectoit étoit loin de son ame, et j'éprouvois un sentiment à la fois pénible et doux, lorsque, dans les momens qu'elle donnoit à la confiance et à l'amitié, je voyois couler ses larmes sur mon ami. Si j'eusse été dans son entière confidence, j'eusse encore été plus convaincu qu'elle gardoit l'a-

mour le plus tendre à l'image d'Alfred. Chaque jour dit Julie, dans ses fragmens que j'ai sous les yeux en écrivant ceci, « Agathe va passer » deux heures auprès de Rosine : » là, rendue à la sensibilité et à » la nature, son ame se livre sans » contrainte à la douleur qu'elle » ressent d'avoir perdu Jerville, et » à l'amour que lui inspire sa fille. » Elle se plaît à pleurer dans ces » lieux où tout lui rappelle son in- » comparable ami. Elle cherche » l'empreinte que ses pas y ont » laissée ; elle veut retrouver quel- » que portion de lui-même dans » chacun des objets qu'il s'étoit plu » à rassembler dans cet asile, où il » espéroit jouir du bonheur qu'il » auroit procuré à sa Rosine. Aga- » the, qui ne veut point qu'on » puisse soupçonner jamais qu'elle » est mère, une fois arrivée dans le » souterrain, en retrouve cependant » tous les sentimens. Rosine qui de- » vient aussi intéressante qu'elle est » jolie, l'occupe alors entièrement. » Elle dispute à Madelaine, qui a

» eu beaucoup de peine à perdre
» l'impression de la scène du canal,
» le plaisir de lui donner des soins
» qui paroitroient trop pénibles à
» toutes nos jolies femmes ; et pour
» engager la bonne muette à lui
» laisser ce plaisir, elle lui a fait
» entendre qu'elle profiteroit de la
» liberté que ses heures lui laissoient,
» pour soigner le jardin et la basse-
» cour, dont on tire tout ce qui est
» nécessaire à l'existence de Rosine,
» et Madelaine consent maintenant,
» sans peine, à nous laisser avec la
» petite. Ces instans sont les seuls
» qui me paroissent supportables,
» car lorsqu'une fois Agathe est ren-
» trée chez son père, je crois avoir
» perdu tout ce que j'aimois. Je la
» cherche et ne la trouve plus. De-
» puis son malheur, sa gravité est
» augmentée ; mais elle paroît plu-
» tôt la dignité d'un être qui veut
» être cru par tout le monde
» supérieur au reste de son sexe,
» que l'expression de la douleur. Il
» est impossible que ceux qui ne la
» connoissent point, ou même qui

» ne la connoissent qu'imparfaite-
» ment, aient la moindre idée du
» sentiment qui existe au fond de
» son cœur. Elle n'a jamais été aussi
» aimable qu'elle l'est dans la so-
» ciété, dont elle remplit tous les
» devoirs avec une exactitude scru-
» puleuse. Enfin, c'est aux yeux
» des étrangers qu'elle a forcé à
» oublier qu'on ait jamais parlé de
» son amour pour Jerville, une
» femme accomplie, tandis qu'elle
» est pour moi la plus incompréhen-
» sible de toutes. Mais il faut que
» ma raison se taise auprès de ce
» qu'elle ne peut concevoir. J'ai
» juré à la mémoire de Jerville de
» lui survivre, pour me consacrer
» à sa chère Agathe; et si je ces-
» sois de l'aimer et de l'estimer par-
» dessus tout, je deviendrois la plus
» infortunée des femmes ».

Pauvre Julie, que de douleurs t'attendoient! Agathe engagée désormais dans une route entièrement opposée à celle que la nature lui avoit tracée, ne pouvoit plus que

faire le désespoir de tout ce qui l'aimoit, en marchant péniblement elle-même vers l'infortune. Agathe aimoit trop ou trop peu Rosine pour être heureuse.

Près d'un an s'étoit passé depuis qu'elle étoit rendue à la santé, sans qu'il y eût aucun changement apparent dans son existence. Le Baron, très satifait de n'avoir reçu d'elle aucuns reproches, lui témoignoit plus d'affection et de considération que jamais. Mais cependant, elle ne pouvoit parvenir à diminuer l'empire de la Vicomtesse sur son père. De légers réfroidissemens, quelques querelles entre le Baron et son amie, ne servoient qu'à river les chaînes que cette femme lui faisoit porter. Agathe s'en indignoit, et souffroit doublement de la présence continuelle de madame de Launoi à Vermur, parce que non seulement elle ne pouvoit lui montrer son éloignement, mais qu'elle étoit forcée, par les circonstances, à paroître lui accorder la plus ten-

dre amitié. Aussi eût-elle donné tout au monde pour être libre de s'éloigner de la Vicomtesse ; mais elle n'en connoissoit aucuns moyens, surtout en voulant garder ses sermens à Alfred. Ce n'étoit pas sans un vif chagrin qu'elle se voyoit condamnée à passer sa vie dans une société qui ne pouvoit lui convenir, et où elle ne goûtoit pas même les biens qu'offre le repos ; car elle se trouvoit froissée entre les opinions de tous ceux qui l'entouroient. Julie, la tendre Julie, vouloit qu'elle abandonnât tout pour ne vivre que pour sa fille ; elle lui répétoit sans cesse, que ses premiers devoirs étoient envers cet enfant, et elle ne la persuadoit point. C'est parce que je l'aime, disoit Agathe, que je dois conserver pour elle ma fortune, ma réputation, et plus encore ma liberté, que certainement je perdrois, si mon père se doutoit de l'existence de Rosine ; et les deux amies passoient des heures entières à discuter sur ce sujet, sans se convaincre mutuellement. La Ricard

et M. Leroux qui, comme on la vu depuis la mort de Jerville, craignoient infiniment qu'on ne découvrît qu'ils avoient aidé à cacher la naissance de la fille d'Agathe, n'étoient occupés au contraire qu'à décider mademoiselle d'Entragues à s'en séparer, M Leroux, incapable d'aucun sentiment d'humanité, lui avoit même formellement déclaré, dès qu'elle avoit été en convalescence, qu'il falloit qu'elle fît conduire Rosine aux Enfans-Trouvés; et c'étoit au nom de Dieu qu'il avoit osé proposer cet exécrable parti qui, suivant lui, étoit le seul qui pût ensevelir pour jamais la connoissance de l'existence de Rosine, qui deviendroit, n'ayant plus le moyen de la légitimer par un mariage, un sujet de scandale et de honte éternelle, si on la laissoit dans la société. Agathe montra à cette idée toute l'horreur qu'elle devoit inspirer; mais l'Abbé qui, après la mort de mon ami, avoit refusé décidément de remettre à Julie aucun acte qui pût donner à Rosine

quelque droit à porter même le nom de son père, et qui ne gardoit le silence qu'à force d'or, revenoit sans cesse sur la nécessité de faire disparoître la fille de Jerville ; et ses persécutions à cet égard, faisoient le supplice d'Agathe, d'autant que la Ricard, avec des formes moins acerbes, redoutant ainsi que lui la colère du Baron s'il apprenoit la vérité, tourmentoit également Agathe pour qu'elle permît qu'on arrachât Rosine de la retraite que son malheureux père avoit créée pour elle. Mademoiselle d'Entragues, forcée de ménager des gens que dans toute autre position elle eût fait rentrer dans la poussière par un seul mot, éprouvoit une affreuse contrainte. Celle qu'elle s'imposoit, comme je l'ai dit, pour ne pas laisser éclater son antipathie contre la Vicomtesse, étoit encore plus pénible. On imaginera facilement la douleur d'Agathe en voyant à madame de Launoi l'intention marquée de s'emparer de Rosine, qu'elle aimoit, disoit-elle, à l'idolâtrie ; quelle que

fût la passion qu'on connût à madame de Launoi pour les enfans, Agathe ne pouvoit croire que l'amitié qu'elle témoignoit à sa fille fût désintéressée ; et elle étoit persuadée que le projet de se charger de Rosine, lorsqu'elle ne pourroit plus rester dans le souterrain, n'étoit formé que dans l'intention de se rendre maîtresse de son sort, en se servant de la fille d'Alfred comme d'une arme contre elle, si elle ne répondoit point à ses vues. Jamais on ne s'étoit trouvé dans une position plus embarrassante ; et l'imagination d'Agathe n'étoit occupée que de découvrir des moyens d'en sortir sans qu'il s'en présentât aucuns ; car alors l'idée d'un parjure l'eût fait frémir ; et si elle trouvoit les sermens pénibles à remplir, elle ne supposoit pas la possibilité d'y manquer. Vingt fois, m'a-t-elle dit depuis, elle avoit été tentée de m'ouvrir son cœur ; retenue par la crainte de perdre mon estime, elle garda le silence ; et tandis qu'elle n'avoit jamais eu plus d'amitié pour moi, je

m'affligeois de la pensée qu'elle m'aimoit moins, parce que la contrainte qu'elle s'imposoit lui donnoit l'apparence de la froideur. Si elle eût parlé, elle nous eût épargné à tous deux de cuisantes douleurs : pour moi, ingénieux à me tourmenter, je portois l'injustice au point de lui reprocher intérieurement la foiblesse qu'elle avoit de supporter les continuelles assiduités de Robert, qui trouvoit le moyen d'être presque toujours à Valenciennes. Je voyois bien qu'Agathe le traitoit avec dédain, mais j'eusse voulu qu'elle l'eût accablé de son indignation toutes les fois que ses yeux osoient chercher les siens avec l'expression de l'amour. Je ne savois pas que la malheureuse Agathe s'étoit mise, par une seule faute, à la merci de tout le monde.

Le cruel Robert, désespéré de n'avoir pu vaincre la haine que mademoiselle d'Entragues avoit pour lui par ses empressemens et ses discours passionnés, et qui ne pou-

voit lui pardonner de l'avoir menacé d'instruire le Baron de ses folles prétentions, s'il continuoit à l'en fatiguer, n'espérant plus rien des moyens de douceur, avoit cru qu'il fléchiroit la fierté d'Agathe, en profitant de l'occasion que le hasard lui donna de l'entretenir sans témoins; il apprit à ma malheureuse amie qu'il étoit instruit de tous ses secrets, et qu'il étoit déterminé à les révéler au Baron, si elle ne consentoit pas à couronner ses feux. Qu'on se figure la douleur d'Agathe; la nature avoit placé au fond de son ame une trop haute idée de l'honneur, pour qu'elle pût céder par un motif de crainte; mais si elle préféroit la mort à la honte; elle crut pouvoir employer la dissimulation avec le scélérat qui vouloit l'intimider. Elle parvint à son but, et obtint de Robert la promesse qu'il garderoit le silence en lui faisant celle de le traiter dorénavant avec moins de hauteur, et de souffrir sa présence à Vermur tant qu'il lui plairoit d'y venir. L'amour se flatte fa-

cilement. Robert se figura qu'à force de soins il parviendroit à son but ; il se crut heureux ; et par son air d'assurance, il me devint plus odieux qu'il ne me l'avoit jamais été, sans que cependant il eût rien gagné dans l'esprit d'Agathe, qui le voyoit avec une espèce d'horreur. O vous qui lirez ces mémoires, partagez donc mon indulgence pour les torts de ma malheureuse amie, en pensant à tout ce que son existence à Vermur avoit de pénible depuis la mort d'Alfred. Le seul adoucissement qu'elle trouva dans ses maux, étoit l'attachement du respectable Delmord. Vertueux sans rigidité, sensible sans exaltation, il la plaignoit sans la blâmer, partageoit ses regrets sur Jerville, sans exiger qu'elle sacrifiât ses devoirs à son souvenir, et lui offroit à la fois les consolations de l'amitié et les conseils de la raison. Aussi trouvoit-elle une grande douceur à remplacer, en quelque sorte auprès de ce digne vieillard, son cher Jerville ; et la haute estime dont il jouissoit dans la province, l'assu-

roit que personne n'oseroit blâmer ses soins pour lui. Elle se plaisoit à lui faire oublier, autant qu'il étoit possible, les coups dont le sort l'avoit frappé : elle y étoit parvenue, et mon vieil ami l'aimant comme sa fille, n'étoit occupé que de ses intérêts et de son bonheur. Aussi, parfaitement indifférent sur tout ce qui n'avoit point de rapport à mademoiselle d'Entragues, reçut-il avec une tranquillité impossible à peindre, la nouvelle de la faillite de l'armateur sur lequel étoit placé tout ce que lui avoit laissé George Delmord. Il ne savoit pas que cet or qu'il méprisoit eût assuré l'indépendance de la pauvre Rosine, qui n'avoit que lui sur la terre, et qui se trouvant sans appui et sans fortune, seroit livrée à des scélérats qui la conduiroient au dernier dégré du malheur . . . . . .
Mais il ne soupçonnoit pas même son existence ; et il fut le premier à engager sa mère à prendre un parti qui la condamnoit à l'abandon.

CHAPITRE VII.

M. de Mercour.

La Vicomtesse, qui s'étoit raccommodée avec Robert, entretenoit l'illusion dont il se berçoit, afin de contenir ses bouillans transports, pour qu'il ne nuisît point à l'exécution du plan qu'elle avoit formé depuis long-tems de marier Agathe au marquis de Mercour. Ce projet l'occupoit uniquement. La position du Baron avec le Roi lui en faisoit paroître l'exécution plus nécessaire que dans tout autre instant.

M. d'Entragues avoit cru qu'il pourroit écrire sans danger avec sa liberté ordinaire, à Louis XV, sur sa passion pour madame Dubarri, et tandis que son propre exemple

eût dû lui apprendre l'empire que prend une jeune et jolie femme sur un homme beaucoup plus âgé qu'elle, il vouloit que son auguste ami fût exempt des foiblesses humaines. Quelques lettres plus froides du Roi ne purent le guérir de la manie de moraliser. Aussi on finit par ne plus lui répondre ; et à l'époque dont je parle, il étoit dans une disgrace complète. Sa douleur, ses inquiétudes, étoient inimaginables. Il étoit presqu'impossible de vivre près de lui, et ma tendresse pour Agathe me faisoit seule supporter son humeur, d'autant que Delcroix qui, comme on sait, me détestoit, étoit toujours prêt à enflammer son courroux contre moi, toutes les fois que quelques-unes des démarches qu'il tentoit venoient à manquer ; ce qui, depuis quelque tems, arrivoit sans cesse. Las de ce que rien ne lui réussissoit, il vouloit aller passer l'hiver à Paris avec Agathe pour la marier à un homme en faveur ; car il étoit toujours persuadé que du moment où elle paroîtroit à la cour,

son empire y seroit assuré. Mais ce plan n'étoit point celui de la Vicomtesse : elle prétendoit marier mademoiselle d'Entragues, et la marier à un de ses parens, soit pour que le Baron lui dût son élévation, soit pour arriver sans lui à la cour : aussi fit-elle si bien, que secondée d'Agathe qui, par mille raisons, redoutoit ce voyage, elle empêcha M. d'Entragues de quitter Vermur.

Madame de Launoi, depuis la mort de Jerville qu'elle se figuroit qu'Agathe avoit aussi promptement oublié qu'il étoit sorti de sa mémoire, engageoit le marquis de Mercour à venir chez elle. Elle ne ne doutoit point que mademoiselle d'Entragues ne plût au Marquis, et elle pensoit que celle-ci ne feroit pas la folie, dans sa position, de le refuser, d'autant qu'il ne pouvoit plus être question de lui donner Rosine, mais seulement de lui laisser ignorer son existence : les vertus, la fortune, le beau nom et la figure régulière de M. de Mercour lui pa-

roissoient des motifs déterminans, et il ne falloit, suivant elle, pour réussir, que réunir Agathe et le Marquis à Launoi. Elle craignoit que le Baron menant sa fille à Paris, il ne prît quelqu'engagement qui ne lui convînt point ; aussi employoit-elle tout ce qu'elle pouvoit trouver de plus pressant pour engager M. de Mercour à se rendre à son invitation. Elle se gardoit bien de parler dans ses lettres au Marquis de ses projets ; elle connoissoit sa résolution de fuir à jamais le joug de l'hymen : c'étoit au nom de leur ancienne amitié qu'elle le supplioit de lui donner quelques instans. Le Marquis, fatigué de la Cour où sa faveur avoit toujours été croissant depuis que je l'avois quitté, surtout du moment de l'élévation de madame Dubarri qui étoit fort reconnoissante de ce qu'il respectoit en elle le choix de son souverain, voulant goûter quelques instans de repos et jouir du charme de l'amitié, car il daignoit en avoir beaucoup pour moi, se détermina enfin à venir passer les der-

niers jours de l'automne à Launoi. La Vicomtesse qui n'avoit point parlé à Agathe de M. de Mercour depuis le jour où elle lui avoit proposé de l'épouser, ne fit part à personne du voyage de son cousin, et ne me remit pas même une lettre de lui qui étoit dans la sienne; persuadée que mademoiselle d'Entragues avoit un esprit très-romanesque, elle se figura que la surprise qu'elle lui ménageoit auroit un grand effet; aussi elle arrangea un souper chez elle où elle invita Agathe pour l'arrivée du Marquis. Mademoiselle d'Entragues, qui ne se permettoit jamais de paroître importunée des devoirs de la société, étoit venue de bonne heure à Launoi, et je ne lui avois point encore vu autant d'éclat que ce jour-là : sa beauté, relevée par la parure la plus brillante, avoit quelque chose de surnaturel; j'osois à peine la regarder. Son père la fixoit avec l'air de l'orgueil satisfait. La Vicomtesse sembloit s'applaudir de l'idée que tant de charmes seroient sacrifiés à son ambition. Julie

soupiroit et se disoit : si elle eût été moins belle, Jerville existeroit encore !

On venoit de commencer les parties quand le bruit des fouets des postillons se fit entendre. Bientôt on ouvrit les grilles. La Vicomtesse joua l'étonnement et me pria d'aller voir quel étoit le voyageur qui arrivoit à cette heure sans être attendu. Je lui obéis et comme je descendois le perron j'aperçus, à la lueur des flambeaux, le Marquis qui sortoit de sa voiture. Mon premier mouvement fut celui de la joie. Je n'avois pu oublier les bontés dont il m'avoit comblé, mais quand j'en eusse été capable, l'affection avec laquelle il se précipita dans mes bras lui eût mérité toute ma reconnoissance. J'ai une grande joie à vous revoir, mon cher Saint-Fal, me dit-il, et je rends grace à la Vicomtesse de me procurer en arrivant ce bonheur.—Elle nous avoit caché, monsieur le Marquis, celui qui nous attendoit. Mais vous allez trouver réunie chez elle une

nombreuse société, et surtout celle de Vermur, où, comme vous le savez, vous êtes très-sincèrement aimé avant même d'être connu. — C'est une trahison de me forcer à paroître en habit de voyage! Hortense ne veut pas que j'aie de succès, n'importe, entrons. Je le suivis.

Dès qu'il parut sa cousine vola à sa rencontre et l'accabla de marques de tendresse. Pour lui il n'y répondoit qu'avec une grande réserve; elle le présenta à tout ce qui étoit là, et particulièrement au Baron dont les expressions de la reconnoissance avoient acquis un degré de chaleur de plus en ayant appris la faveur où étoit le Marquis; M. de Mercour en eût souri intérieurement, si le premier regard d'Agathe n'eût changé tous ses sentimens. Son ame avoit en une minute perdu le calme dont il s'applaudissoit un instant avant. Il paroissoit étonné, confondu, il lui sembloit qu'Agathe étoit la première femme qu'il eût aperçue, ou plutôt que c'é-

toit une divinité descendue de l'Olympe pour troubler sa raison. Aussi ne pouvant lui exprimer tout ce qu'elle lui faisoit éprouver, adressa-t-il les choses les plus affectueuses à son père, et le Baron qui souhaitoit de trouver une occasion de se rapprocher sans bassesse du parti de la favorite qui avoit à ses yeux le grand mérite d'être opposée à Choiseul, en fut comblé de joie. Il eût voulu pour tout au monde pouvoir entretenir sur-le-champ M. de Mercour des intérêts qui étoient pour lui les plus importans de tous; mais le Marquis dans ce moment étoit hors d'état de l'écouter. Il supplia sa cousine de vouloir bien lui permettre de passer un instant dans son appartement pour reparoître au moins d'une manière convenable. Elle l'assura qu'il étoit à merveille, qu'elle ne le trouvoit pas changé de la moindre chose depuis le temps qu'ils habitoient tous deux Toulouse. Mais le Marquis ne voulut point croire à ses éloges, il eût fallu que c'eût été Agathe qui les lui eût adressés pour

le convaincre, et il sortit du salon malgré tout ce que l'on fit pour le retenir.

Je n'avois aperçu dans les traits d'Agathe aucune émotion ni de plaisir, ni de surprise, ni de crainte à la vue du Marquis, et ce calme profond m'avoit causé autant de joie que j'avois été affligé de l'impression qui s'étoit peinte sur la figure de M. de Mercour. Julie partageoit mon opinion, et tandis que chacun adressoit à Madame de Launoi des louanges sur son cousin, elle s'approcha de moi et me dit : voilà une arrivée qui va causer de bien cruels tourmens à notre Agathe.—Je crois bien que l'on formera des projets, mais l'extrême délicatesse du Marquis me répond que si Agathe y met de la fermeté, il ne souffrira pas qu'on la contraigne. — Il est déjà amoureux et ce sentiment fait taire tous les autres. — Oui, mais jamais ceux de l'honneur, et personne ne les porte plus loin que le Marquis. Il rentra à ce moment. Sa simplicité

habituelle avoit fait place à une recherche que je ne lui avois jamais connue dans sa toilette. La Vicomtesse le remarqua et sourit. Ce sourire, ce soin pour sa parure dans M. de Mercour, rappelèrent à mademoiselle d'Entragues les anciens projets de madame de Launoi, et elle devint pâle comme la mort. Des larmes bordèrent sa paupière : je m'en aperçus et fus, je crois, le seul qui le remarquai.

Elle venoit de reprendre un piquet qu'elle faisoit avec l'Intendante et l'évêque de Tournai, au moment de l'arrivée du Marquis, et comme elle m'avoit appelé pour lui donner mon avis sur un coup très-difficile, j'en profitai pour lui demander très-bas la cause de son trouble.—Comment seroit-il possible que je fusse tranquille quand tout doit me faire prévoir les plus cruelles persécutions, mais je saurai y résister pour garder ma promesse ; nous ne pûmes en dire davantage. Ce peu de mots me fit un grand plaisir. J'étois ja-

loux jusqu'à la fureur du Marquis, et tandis qu'il me regardoit comme son meilleur ami, j'eusse donné ma vie pour qu'il ne parvînt pas à toucher le cœur d'Agathe, que j'aurois cru perdre encore une fois, si elle eût pu oublier Jerville.

Je fus placé à souper auprès de la grosse Comtesse. Le Baron s'étoit emparé de M. de Mercour, qui, intimidé par la froide politesse d'Agathe et n'osant à peine lui adresser quelques mots, étoit réduit à faire sa cour à son père en lui parlant de Versailles, des diverses factions, et en paroissant croire à tous ses droits au ministère. Convenez, me dit Madame d'Entragues en m'indiquant le Marquis, que c'est là un homme. Ce n'est point comme votre petit Jerville une jolie poupée. Quelle tournure noble et posée; ah! c'est vraiment le mari qu'il faut à ma nièce. — A mademoiselle d'Entragues! en vérité vous faites, madame la Comtesse, très-promptement des mariages, à peine si M. de Mercour

est arrivé.—N'importe, je m'y connois c'est leur lot à tous deux, et je suis sûre que la petite Vicomtesse est de mon avis, nous ferons la nôce avant un mois d'ici.—Votre volonté à toutes deux, mesdames, ne me paroît pas la seule chose à consulter dans tout ceci.—Je conviens qu'on n'écoute pas mes avis autant qu'on le devroit, mais si la Vicomtesse veut, comme je n'en doute pas, marier son cousin à ma nièce, elle saura bien faire croire au cher frère que c'est lui qui l'a voulu.—A merveille, mais Agathe?—Bah! Agathe, elle finira par trouver que nous avons raison, on se lasse d'être fille. Ma nièce n'est plus un enfant et n'espérant plus épouser Jerville puisqu'il est mort, elle sera fort aise d'être marquise de Mercour . . . . . Heureusement on se levoit de table car la patience m'eût échappé et je me serois trahi. Le Marquis fit si bien qu'il offrit la main à mademoiselle d'Entragues pour rentrer dans le salon. Je cherchai sur la figure d'Agathe l'expression du trou-

ble que j'y avois vu au premier moment. Je n'y trouvai plus que celle d'une profonde indifférence. Je ne pus savoir si je devois m'en affliger ou m'en réjouir.

Le premier salon et celui de musique avoient été pendant le souper transformés en salles de bals. Des orchestres qui y étoient placés invitoient à la danse et elle commença aussitôt. Agathe, qui depuis la mort de Jerville avoit évité autant qu'il lui avoit été possible de se livrer à cet exercice, ne crut point devoir refuser d'ouvrir le bal avec le Marquis. Que de sentimens pénibles vinrent assiéger mon ame aux premiers pas que je leur vis former. Ils me rappelèrent la première fois où Jerville avoit dansé avec Agathe, ils me firent souvenir du temps, où moins emporté par ma passion pour elle j'étois parvenu à jouir d'un vrai plaisir en les voyant danser ensemble : je crus sentir l'ombre de Jerville qui venoit me demander de le venger de l'injure que lui faisoit le

Marquis en osant presser cette main qui devoit n'appartenir qu'à lui, même dans la nuit du tombeau. Aussi dès que je pus m'approcher d'Agathe je lui reprochai la complaisance qu'elle avoit eue de ne danser depuis le commencement du bal qu'avec M. de Mercour qui sembloit un homme entièrement différent depuis qu'il étoit auprès d'elle. Elle répondit avec une douceur extrême à mes plaintes : que je devois assez la connoître pour être certain de la fermeté qu'elle savoit mettre dans les occasions importantes. Celle, ajouta-t-elle, qui a su vouloir être à Jerville saura se conserver à sa mémoire; mais il seroit ridicule d'irriter M. de Mercour s'il est vrai toutefois qu'il partage les projets de sa cousine, par des dédains qu'il ne mérite point, et une parfaite simplicité dans ma conduite, une constante froideur me donneront bien plus de moyens pour refuser de remplir ses vœux.

CHAPITRE VIII.

Où se développent les talens de la Vicomtesse pour l'intrigue.

ENFIN le jour venant à paroître on se sépara. La Vicomtesse vouloit que le Baron et sa fille restassent à Launoi, mais Agathe n'y consentit point. Le Marquis, qui avoit oublié et la fatigue du voyage et celle d'une nuit passée au bal, ce qui étoit pour lui une chose fort rare, au moment où l'on montoit en voiture, se trouva à cheval à la portière de celle d'Agathe, qu'il escorta jusqu'à Vermur. Il ne quitta le Baron qu'après avoir reçu de lui la permission de faire sa cour à ses dames, on pense bien qu'elle lui

fut accordée et il en profita dès l'après midi; depuis ce moment il ne passa pas un jour sans venir à Vermur. Quelqu'aimable qu'il fût, sa présence faisoit le tourment de la plus grande partie de notre société. C'étoit avec peine que je lui cachois ma jalousie et que Julie lui déroboit le sentiment pénible qu'elle éprouvoit lorsqu'il cherchoit à s'attirer la bienveillance d'Agathe; mais accoutumés l'un et l'autre à nous vaincre, nous y parvenions cependant, tandis que Robert qui n'avoit jamais su dompter les passions effrénées qu'il avoit reçues de la nature, ne pouvoit cacher au Marquis la sombre haine qu'il lui inspiroit. M. de Mercour incapable d'éprouver un semblable sentiment avoit cependant pour lui une antipathie invincible, et paroissoit inquiet lorsqu'il venoit à Vermur, ce qui causoit à la Vicomtesse un extrême embarras pour les ménager tous deux. Je ne puis comprendre par quelle ruse elle parvint à contenir Robert qui la menaçoit chaque jour de révéler au Marquis les secrets

d'Agathe, plutôt que de consentir à ce qu'il devînt son époux, et surtout comment elle resta son amie après les scènes qu'il lui fit pendant tout le temps que le Marquis rechercha Agathe en mariage. La Vicomtesse qui ne pouvoit douter que M. de Mercour ne fût amoureux fou de mademoiselle d'Entragues, s'en applaudissoit, mais cependant son impatience habituelle s'arrangeoit difficilement de la respectueuse réserve du Marquis. Il avoit déjà passé près de trois mois à Vermur, et ses soupirs, ses regards, des fêtes magnifiques qu'il avoit l'art de faire rencontrer sous les pas d'Agathe, sans paroître en être l'auteur, ses soins, ses prévenances pour tout ce qui l'intéressoit ou lui étoit proche, pouvoient seuls apprendre à celle qu'il idolâtroit le sentiment qu'il éprouvoit; sentiment dont il n'avoit jusqu'alors parlé à personne, pas même à moi qu'il combloit cependant de preuves d'amitié, et l'on juge combien je lui savois gré de ne pas me mettre dans la confidence

d'un secret que j'eusse voulu me déguiser. Au contraire sa cousine faisoit tout pour lui arracher l'aveu de ses sentimens, mais jusqu'alors cela avoit été en vain. M. de Mercour avoit voulu non étudier le caractère d'Agathe, car en se livrant à l'amour il avoit renoncé à la prudence, mais mériter son cœur et son estime avant d'oser faire paroître sa tendresse pour elle. Madame de Launoi qui étoit bien sûre qu'il finiroit par avouer son amour, et qui avoit amené le Baron à désirer que M. de Mercour lui demandât sa fille, n'étoit occupée que de déterminer Agathe à accepter la main du Marquis dont elle saisissoit toutes les occasions de lui vanter les précieuses qualités et les tendres sentimens. Agathe répondoit en plaisantant qu'elle ne croyoit point à la passion du Marquis pour elle, et assuroit très-sérieusement la Vicomtesse que quand même elle y croiroit et qu'il rechercheroit sa main, elle le refuseroit parce qu'il lui inspiroit trop d'estime pour l'accepter. Quelle

folie, lui disoit la Vicomtesse; c'est positivement parce que vous l'estimez qu'il faut l'épouser, si vous ne faites pas un choix qui vous assure une existence indépendante, que voulez vous donc devenir? — Passer mes jours dans la retraite, employer tous mes moyens pour assurer à Rosine un sort brillant et heureux. — Vous voudriez la reconnoître? — Non, ce n'est point là mon projet, en perdant ma réputation je nuirois à son bonheur plutôt que je n'y contribuerois; mais lorsqu'elle aura passé dans l'élysée les premières années de l'enfance, je la ferai conduire, sous un nom suposé, dans une abbaye où elle recevra l'éducation la plus soignée, et d'où elle ne sortira que lors de son mariage. — Et vous croyez que les soins que vous donnerez à cet enfant seront ignorés. . . . . ! Votre obstination à ne vous point marier suffiroit pour apprendre votre secret. — Je saurai me conduire avec une telle réserve que lors même qu'on diroit que Rosine est ma fille

on ne le croiroit point.—Tant de gens sont dans votre confidence ! — Ces gens, madame, dépendent de vous, et votre intérêt m'assure de leur silence. — Dites ma tendresse, mais c'est à cause que je vous aime, Agathe, que je veux vous marier et cela parce que, je le répete, c'est le seul moyen de vous mettre à l'abri des sots propos d'un public toujours malin et envieux; ce mariage sera d'autant plus facile à faire que vous n'aurez point à vous occuper du sort de Rosine, dont je me chargerai entièrement. — Jamais je ne confierai ma fille à qui que ce soit.—Vous me refuseriez cette chère enfant?—Oui, madame. — Je ne puis le croire, je suis certaine que vous ne me feriez pas cette injure.—Je ne doute pas de votre tendresse pour Rosine, mais j'ai juré à Jerville de ne remettre sa fille à personne, comme je lui ai promis de ne me jamais marier.—Vous conviendrez un jour, Agathe, que ces sermens sont parfaitement ridicules, et le Marquis vous les fera oublier, quand vous le verrez à vos pieds vous

offrant sa main, sa fortune et son cœur. — Quelque chose qui puisse arriver je ne manquerai point à ma parole.

La Vicomtesse certaine, d'après cette conversation, qu'il seroit très-difficile de vaincre l'obstination d'Agathe, ne fut plus occupée que d'empêcher le Marquis de s'adresser à mademoiselle d'Entragues pour lui demander d'assurer son bonheur, car la Vicomtesse ne doutoit point, d'après la connoissance qu'elle avoit du caractère de son cousin, que si Agathe lui ôtoit l'espoir d'obtenir sa main, il ne renfermât son secret au fond de son cœur, et, dût-il en mourir, il ne feroit aucunes démarches auprès du Baron pour l'obtenir. Mais comment faire prendre au Marquis une route opposée à celle que lui traçoit l'honneur. C'étoit ce qui eût paru impossible à tout autre qu'à la Vicomtesse, d'autant qu'elle avoit trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir que son cousin n'avoit pour elle que les simples égards de la pa-

renté. Mais loin de se laisser effrayer par tant d'obstacles, elle mit sa gloire à les vaincre, et n'espérant point de gagner la confiance du Marquis qui étoit en garde contre elle, elle crut qu'il falloit l'arracher de vive force et elle ne se trompa pas dans ses conjectures. Le seul tort de M. de Mercour étoit une très-grande foiblesse qui tenoit à la douceur de son caractère; il sentoit tout le danger de ce défaut dont il convenoit de bonne foi, et il mettoit tous ses soins à se garantir de l'empire que des gens peu estimables eussent pu prendre sur lui; mais en vain il s'en défendoit; quand on avoit l'art de s'emparer de son esprit, il se laissoit conduire même en sentant qu'il eût mieux fait de suivre les lumières qu'il avoit reçues de la nature. Il s'étoit, comme on l'a vu, prémuni jusqu'alors contre le danger de confier à la Vicomtesse la passion qu'il ressentoit pour mademoiselle d'Entragues. Il craignoit ses talens pour l'intrigue, mais il ne put se taire lorsque sa cousine fut la première à

lui parler d'Agathe, et une fois qu'il en eut parlé il se laissa, pour son malheur et celui de mon amie, conduire par cette femme aussi artificieuse que mésestimable.

Un jour qu'il étoit revenu de Vermur plutôt qu'il n'avoit coutume, il trouva madame de Launoi seule dans son cabinet. Embarrassé de ce tête-à-tête, car il craignoit et souhaitoit de parler de ce qui l'occupoit entièrement, sa physionomie prit l'expression de la tristesse et de la contrainte : sa cousine s'en aperçut et en profita pour paroître affligée du changement qui s'étoit opéré dans sa manière d'être depuis son arrivée à Launoi.

M. DE MERCOUR.

Je vous jure, ma chère Hortense, que vous vous trompez, et que je me trouve plus heureux que jamais.

LA VICOMTESSE.

Je sais que si vous vouliez me

croire, vous pourriez arriver à une félicité dont, jusqu'à ce jour, vous n'aviez point eu d'idée ; mais dans ce moment, vous êtes malheureux, très-malheureux, et cela, parce que vous manquez de confiance en votre meilleure amie.

M. DE MERCOUR.

Que voulez-vous dire Hortense ?

LA VICOMTESSE.

Ce que vous chercheriez en vain à me dissimuler, mon cher Marquis; vous adorez mademoiselle d'Entragues.

M. DE MERCOUR.

Qui vous le fait penser ?

LA VICOMTESSE.

Tout me l'a prouvé ; et je m'en réjouirois, si je ne vous voyois point prêt à suivre une marche qui vous

perdra. C'est d'Agathe que vous voulez obtenir le don de sa main.... !

M. DE MERCOUR.

S'il étoit vrai, comme vous le prétendez, Vicomtesse, que j'aimasse mademoiselle d'Entragues, il me semble que je ne devrois me permettre de la demander à son père qu'autant que je serois certain de ne point lui déplaire.

LA VICOMTESSE.

Monsieur est modeste ; je croyois qu'il n'avoit pas dû être accoutumé à éprouver ce malheur ; et je puis l'assurer que loin qu'Agathe ait pour lui le moindre éloignement, elle est parfaitement disposée en sa faveur.

M. DE MERCOUR.

Quoi ! la divine Agathe daigneroit m'aimer, lorsque depuis trois mois j'éprouvois tous les tourmens

de l'amour le plus ardent en même-temps qu'il est le plus timide. Ah, ma chère Vicomtesse ! confirmez-moi cette douce espérance ; que j'aille tomber à ses pieds . . . . !

LA VICOMTESSE.

Là, là, quelle vivacité ; et qu'est devenue cette sagesse si exemplaire, cette modération si vantée dans la société ; au moins, après ces transports, vous ne nierez point, mon cher cousin, que vous êtes amoureux, et amoureux jusqu'à la folie.

M. DE MERCOUR.

Puis-je chercher à le nier, lorsque vous m'en avez ôté la possibilité, cruelle Hortense, en me présentant l'idée qu'elle pourroit m'aimer ; dites-moi que ce n'est point une chimère, ou vous me verrez réduit au désespoir.

LA VICOMTESSE.

C'est vraiment trop plaisant, et je

n'aurois jamais cru que je fusse obligée de calmer les emportemens du sage de Mercour.

M. DE MERCOUR.

Ah ! par pitié, Hortense, ne vous raillez point d'un infortuné qui ne peut vivre, si vous ne lui confirmez l'espérance d'être chéri d'Agathe.

LA VICOMTESSE.

Vous en demandez trop. Je vous ai dit que je ne doutois pas que vous ne convinssiez à mademoiselle d'Entragues, mais voilà tout ; et s'il faut pour vous rendre heureux que je vous assure qu'elle partage votre amour, vous êtes bien à plaindre ; car je n'ai jamais rien connu de si froid qu'Agathe. La seule pensée qu'on pût imaginer qu'elle seroit capable d'écouter son cœur, lui paroîtroit une injure ; et elle se fait un tel honneur de ne suivre que son devoir, que malgré que je sois sûre qu'elle désire intérieurement que

vous deveniez son époux, elle rejeteroit votre hommage, si vous osiez vous adresser à elle. Rapportez-vous en donc à la connoissance que j'ai acquise de son caractère, et ne cherchez point à lui faire entendre vos soupirs qu'elle n'écouteroit pas. C'est du Baron seul qu'elle veut recevoir un époux. M. d'Entragues est lui-même si jaloux de ses droits, que s'il avoit quelqu'idée que vous eussiez pu douter que sa fille eût une autre volonté que la sienne, vous perdriez tout le fruit des soins que je me suis donné pour le disposer en votre faveur.

Cet insidieux discours n'eut d'abord d'autre effet que d'affliger le Marquis sans le convaincre. Son cœur souffroit de l'idée que celle qu'il aimoit ne se donneroit à lui que pour obéir à la volonté paternelle ; et s'il n'osoit suivre son premier plan, il ne pouvoit se déterminer à parler au Baron. Il se flattoit encore qu'il attendriroit celle qu'on lui avoit peint comme ayant

un cœur de glace ; Agathe toujours réservée, toujours polie, lui montrant infiniment d'égards et rien qui pût lui prouver ni affection, ni antipathie, le désespéroit, quoiqu'il crut trouver dans sa manière d'être la confirmation de tout ce que lui avoit dit madame de Launoi ; mais il eût voulu être aimé comme il aimoit, et ne pouvoit l'espérer. Pour la Vicomtesse, qui ne doutoit point que dès que le Marquis auroit parlé au Baron, celui-ci ne forçât Agathe à accepter sa main, elle employoit toute son éloquence pour le déterminer à demander mademoiselle d'Entragues à son père. Mais quelle que fût l'ardeur dont il étoit consumé, il ne cédoit point à ses avis.

Madame de Launoi jugeant que la crainte de perdre Agathe seroit seule capable de terminer les irrésolutions de son parent, feignant une profonde affliction, lui dit un jour les larmes aux yeux, qu'elle venoit d'apprendre une nouvelle très-affligeante pour lui. Quelle

est-elle, demanda le Marquis ému au dernier point? — M. d'Entragues m'a dit hier que l'on lui demandoit sa fille en mariage, et le parti qui se propose paroît lui convenir: ainsi, grace à toutes vos incertitudes, vous vous verrez enlever l'objet de votre affection. Ces mots furent un coup de foudre pour le Marquis. Il sentit que s'il perdoit Agathe, il ne pourroit vivre. La Vicomtesse, satisfaite de l'impression qu'elle avoit produite reprit aussitôt : cependant si vous vouliez me croire, il seroit peut-être possible que tout ceci fût encore réparable. Le Baron n'a pas pris d'engagement, et certainement il vous préféreroit à tout autre; mais il n'y a pas une minute à perdre, sans quoi il ne vous restera que des regrets; car Agathe, qui sûrement est étonnée que vous n'ayez rien fait pour l'obtenir, ne résistera pas un seul instant à son père. Dieu, quelle affreuse image, dit le Marquis! plutôt mourir que de la voir passer dans les bras d'un autre; je ne saurois supporter ce malheur, quelque

chose qui puisse en arriver, je cours la demander à son père ; et faisant mettre les chevaux, il arriva à Vermur au moment où l'on finissoit de déjeuner.

CHAPITRE IX.

Le Marquis la demande en mariage.

Le trouble qui paroissoit dans toute la personne du Marquis lorsqu'il entra dans la chambre d'Agathe, où nous étions réunis, m'inquiéta infiniment ; et mon tourment fut doublé, lorsqu'il s'approcha du Baron, et le pria de lui donner quelques instans d'audience. M. d'Entragues se leva aussitôt en souriant, et l'invita à monter avec lui dans sa bibliothèque. Robert, qui étoit à Vermur, en les voyant sortir ensemble, montra le front le plus chagrin, Julie pâlit, la Comtesse se mit à rire aux éclats, et sa nièce n'eut pas l'air de s'apercevoir de notre agitation à tous, et encore

moins d'entendre les mots fins et spirituels que lui adressoit madame d'Entragues sur le plaisir qu'elle espéroit goûter en dansant bientôt à sa nôce. Pour moi, mécontent de ce qu'Agathe ne paroissoit point aussi affligée que je l'eusse souhaité, je me sentois très-mal à mon aise. J'eusse voulu pouvoir m'éloigner; et j'étois prêt à sortir, lorsque mademoiselle d'Entragues se mit à son clavecin, et me pria de lui accompagner une sonate nouvelle. Impossible de la refuser; car jamais je ne m'étois trouvé la force de la contrarier. Le Marquis et le Baron rentrèrent comme nous étions à l'*andante*; nous voulions interrompre: Le Marquis, qui paroissoit plus calme, ce qui augmenta mon agitation, nous supplia de continuer. Agathe n'avoit jamais eu une exécution plus brillante, tandis que je ne pouvois jouer un seul passage de suite; mais sans pitié pour moi, elle me fit faire de la musique toute la matinée. Ce qui me consoloit de cette contrariété, c'est que j'étois

certain qu'au moins pendant ce tems, le marquis ne pourroit trouver d'occasion de parler à Agathe. Effectivement l'on servit le dîner sans qu'il lui eût adressé un mot, et sans que le Baron eût cherché à entretenir sa fille. Je voulois me persuader que j'avois eu des craintes vaines. Les regards de Julie interrogeoient les miens pour savoir ce qu'elle devoit penser ; et me voyant l'air moins triste, elle reprit quelque sérénité. Hélas! espoir trompeur, vous futes bientôt détruit, et je perdis encore une fois la douce idée que si Agathe ne pouvoit couronner mes feux, au moins je ne la verrois jamais dans les bras d'un autre.

Lorsque le Marquis fut prêt à quitter Vermur, il me demanda si je voulois venir le reconduire, parce qu'ayant renvoyé ses chevaux, il avoit le projet de faire le trajet à pied. Je ne pus m'en défendre, et je le suivis en silence. Nous marchâmes quelque temps sans qu'il le

rompît. Je voyois qu'il brûloit de parler, et que les paroles expiroient sur ses lèvres. Enfin, par quelques mots entrecoupés, il chercha à exciter ma curiosité, mais ce fut inutilement. Je devinois ce qu'il avoit à m'apprendre et redoutois de l'entendre. Il est des malheurs que l'on prévoit, et dont cependant on sent qu'il seroit impossible de supporter la confirmation. Aussi je ne voulois point que le Marquis me dît : j'ai demandé Agathe à son père qui me l'a promis ; car ces mots eussent renfermé pour moi, soit l'arrêt de son infortune, si elle résistoit au Baron, ou celui de mon malheur, si par un parjure elle se rendoit indigne de mon amour.

Cependant le Marquis ne pouvant me forcer à lui faire aucune question, m'adressa ces mots, dont je sens encore le douloureux retentissement. Vous souvient-il, Saint-Fal, me dit-il, du tems où je vous assurois que jamais aucune femme ne pourroit me faire perdre ma liberté.

Un signe approbatif fut ma réponse. Hé bien! cette indépendance dont j'étois si fier, est perdue pour toujours; et il me raconta l'histoire de sa passion pour mon amie, dont je n'avois que trop bien suivi les progrès. Il est inutile de dire quelle fut mon indignation, lorsqu'il me rapporta tout ce qu'avoit fait madame de Launoi pour se rendre maîtresse de son secret et lui persuader qu'Agathe étoit prête à recevoir sa main; j'allois la faire éclater quand je réfléchis qu'il pourroit reconnoître dans mes observations le caractère du malheureux sentiment qui troubloit mon ame; encore une fois, amant et ami infortuné, l'excès même de ma tendresse pour Agathe m'ôta les moyens de la servir; et je n'osai point montrer au Marquis à quel point je trouvois qu'il s'étoit éloigné de la délicatesse en demandant Agathe à son père sans avoir consulté son cœur : il n'étoit que trop vrai qu'il avoit adressé au Baron ses vœux pour Agathe. M. d'Entragues m'a paru les recevoir avec

plaisir, mais, ajouta-t-il, il ne m'a promis de réponse que demain pour faire part à sa fille de ma demande, et m'a engagé à ne lui rien dire de mes sentimens avant qu'il ne l'en eût instruite. C'est donc demain que je viendrai apprendre si je puis espérer le bonheur. Dites-moi, Saint-Fal, vous qui avez formé son cœur, qui dirigeâtes ses premières années, s'il est vrai que je puisse me flatter de ne lui être point odieux. — Jamais, repris-je, je n'ai cherché à deviner quels pourroient être les sentimens de mademoiselle d'Entragues, et ne puis rien vous dire à cet égard : son respect pour ses devoirs, et surtout l'autorité absolue que son père exerce sur elle, sont les seules choses dont je puisse vous assurer. — Dieu, Saint-Fal ! vous me faites trembler : si elle ne m'aimoit point, et que la crainte l'engageât seule à me donner sa main, quel horrible avenir pour elle et pour moi ! Ah ! que de mal la Vicomtesse m'auroit fait en me trompant ! Mon ami, que ne vous ai-je parlé plutôt, vous eussiez

lu dans l'ame d'Agathe : vous eussiez mis vos soins à me la rendre favorable ; mais il n'en est plus temps. Il faut m'abandonner à mon sort. Plaignez votre ami, si elle rejette mes vœux, et plus encore, si elle les reçoit et ne répond pas à ma tendresse. Cette conversation m'embarrassoit au dernier point ; j'étois honteux des témoignages d'amitié que me donnoit le Marquis. Sa haine m'eût fait moins de peine ; aussi j'aperçus avec un grand plaisir le Vicomte et cinq ou six chasseurs déterminés qui entroient dans l'avenue de Launoi par une route opposée à celle que nous suivions, et qui vinrent à nous aussitôt qu'ils nous virent. J'en profitai pour quitter le Marquis, qui fut aussi contrarié de cette rencontre que j'en fus satisfait.

Une soirée aussi triste que pénible et agitée, précéda le jour que je redoutois, et au moment où je sortois de mon lit, où j'avois en vain invoqué le sommeil, Legris vint, de la

part du Baron, me dire de descendre chez Agathe. Que me vouloit-il ? pourquoi me demander chez sa fille ? Je m'y rendis, saisi du sentiment le plus pénible. Comme j'arrivois à la porte d'Agathe, son père entroit dans sa chambre. Mademoiselle d'Entragues n'étoit point encore levée ; qu'elle me parut belle dans ce doux abandon ! Son étonnement à notre vue, la rougeur qui couvrit son front, l'embellit encore, et je jurai de fuir, plutôt que d'être témoin de son union avec M. de Mercour. Son père s'approcha, s'assit sur le pied de son lit, et après lui avoir donné un baiser sur le front, et m'avoir fait signe de prendre un fauteuil qui étoit à quelque distance, il lui adressa ces mots :

Jusqu'à ce jour, je n'ai point cru devoir, mon Agathe, te parler des différens partis qui se sont présentés pour toi ; sans chercher à te rappeler un douloureux souvenir, j'ai pensé que tu redouterois des nœuds qui t'enlèveroient jusqu'à la

douceur des regrets ; mais il est temps que tu remplisses mon attente, qu'un heureux hymen assure ton bonheur et le mien. M. le marquis de Mercour, dont j'ai étudié le caractère, dont je connois les rapports à la cour, dont la faveur paroît parfaitement établie, qui t'aime de l'amour le plus tendre, m'a demandé ta main ; certain de ta soumission, je n'ai cependant point cru devoir lui donner ma parole sans te consulter, et il me sera doux d'obtenir comme preuve de tendresse, ce que j'aurois le droit d'exiger. Agathe vouloit parler, mais son père, sans lui en donner le temps, ajouta, je connois ta confiance et ton amitié pour Saint-Fal, ce qui m'a fait désirer qu'il fût témoin de ce que j'avois à te dire ; personne, mieux que lui, ne peut te faire sentir tous les avantages du mariage que je te propose ; parlez, Saint-Fal, connoissez-vous un homme qui joigne à des qualités plus aimables des vertus plus solides que le Marquis ; sa grande fortune, la considération dont il jouit

dans la société sont les moindres avantages qu'il possède.

Le Baron eût pu parler long-temps sans que j'eusse songé à l'interrompre ; j'étois anéanti en voyant à quel point le sort me persécutoit ; en effet, est-il rien de plus affreux que d'être obligé de témoigner en faveur de celui que la passion vous rend odieux. Le Baron, étonné de mon silence, me demanda ce qu'il devoit en penser : auriez vous, mon cher, quelque sujet d'imaginer que le Marquis ne fît pas le bonheur d'Agathe ? Tout ce que je viens de dire n'est-il pas de la vérité la plus exacte ? Aurois-je été trompé par de feintes vertus ? Repondez franchement, et songez que, malgré l'amitié qu'il vous inspire, vous me devez infiniment plus qu'à lui. Malheureux que j'étois, le devoir me forçoit de dire la vérité, et elle ne pouvoit qu'être à l'avantage du Marquis, dont, pour mon désespoir, je fus obligé de faire l'éloge le plus complet.

Agathe m'écoutoit attentivement, et lorsque son père l'interrogea sur ce qu'elle pensoit de l'offre du Marquis, j'entendis, avec douleur, ces mots sortir de sa bouche : l'homme auquel mon père et mon instituteur accordent une si haute estime, ne peut que mériter la mienne, aussi M. de Mercour la possède tout entière ; mais je ne suis point encore parvenue au point de croire que ce sentiment suffise pour celui auquel on veut s'unir ; il me faut donc le temps de m'en convaincre, et je demande six mois pour m'accoutumer à l'idée que l'on peut être heureuse sans éprouver d'amour pour son mari ; si au bout de ce temps je puis me le persuader, j'accepterai, avec reconnoissance, la main de M. de Mercour, sinon, j'espère que, satisfait des efforts que j'aurai fait pour lui plaire, mon père me pardonnera et me permettra de vivre dans la retraite. Ce n'étoit point là ce refus positif dont je m'étois flatté ; on laissoit de l'espoir au marquis, et c'étoit pour l'ombre de Jerville, et

surtout pour mon amour, une injure impardonnable. Au milieu du chagrin que j'en ressentois, je vis pourtant avec plaisir et un étonnement extrême, que M. d'Entragues, après quelques observations, accorda à sa fille le temps qu'elle lui demandoit, et je ne pouvois comprendre le motif de tant d'indulgence, lorsque j'eus l'explication de ce mystère.

Le Baron, après avoir promis à sa fille de rendre sa réponse au Marquis, et d'obtenir qu'il ne lui parlât point de ses sentimens jusqu'au moment où elle se seroit décidée à recevoir sa foi, m'emmena dans son appartement, et m'apprit que, par un effet du hasard, ce que madame de Launoi avoit cru ne faire qu'imaginer pour décider le Marquis à parler, étoit on ne peut plus vrai; il y avoit deux jours que M. le duc de N***, avec lequel M. d'Entragues étoit toujours en rapport, lui avoit écrit pour lui proposer un de ses parens pour Agathe. Il me mon-

tra sa lettre, et ajouta : je n'en ai parlé à personne, pas même à la Vicomtesse, parce que je veux ménager, en même temps, le Marquis et le cousin du Duc ; ils tiennent tous deux à des partis opposés, mais également ennemis de Choiseul. Celui dont la faction aura le dessus, obtiendra ma fille, qui, en me demandant six mois, a parfaitement servi mes vues. Je fus chargé de répondre au Duc de façon à ne pas lui ôter l'espérance, et cependant à ne l'assurer de rien ; et cette dépêche terminée, on me laissa libre enfin, de me livrer à mes méditations sur tout ce que je voyois. Le Baron trompant sa fille par sa feinte douceur, et mademoiselle d'Entragues, son père, par une soumission que je voulois croire qu'elle n'auroit pas pour lui, étoit fait pour en fournir de bien profondes, et cependant j'ignorois encore à quel point la position d'Agathe étoit extraordinaire.

CHAPITRE X.

Ruses contre ruses.

Comme on l'a vu, j'étois extrêmement mécontent de la réponse d'Agathe à son père ; malgré que je voulusse croire que ce ne fût qu'un moyen d'obtenir du temps, ce moyen me paroissoit éloigné de la franchise que je me figurois être la base de son caractère. Puis d'après la conversation que je venois d'avoir avec le Baron, je savois qu'elle ne gagneroit rien à ce subterfuge. Certain qu'au moment où ce dernier seroit décidé en faveur du Marquis ou du parent du Duc, il ordonneroit à mademoiselle d'Entragues de nommer son époux celui qui serviroit ses vues, j'étois saisi du douloureux

pressentiment qu'elle ne résisteroit point à sa volonté. Cependant, elle fit tout au monde pour me le persuader ainsi qu'à Julie, que je trouvai dans l'appartement de son amie, au moment où je descendis chez elle pour lui donner, comme j'en avois l'usage, une leçon d'astronomie. Je m'aperçus, en entrant, que mademoiselle Delcroix avoit pleuré, et que c'étoit avec peine qu'elle retenoit les soupirs qui gonfloient sa poitrine. Je vis aussi qu'Agathe avoit perdu, en partie, le calme que je lui connoissois, et malgré elle, on apercevoit son trouble. Elle cherchoit avec inquiétude à lire mes pensées dans mes yeux, mais je les détournois, et fuyois une explication que je craignois autant que je la souhaitois. Lorsqu'Agathe me vit placer, sans proférer un mot, sur la table devant laquelle elle étoit assise, une sphère céleste et les œuvres de Cassini, elle me lança le regard le plus touchant, et me dit douloureusement : je vois que Saint-Fal aussi m'accuse et me condamne. — Je n'ai

point le droit, mademoiselle, de vous juger. — Ne savez-vous pas que, depuis long-temps mon amitié vous l'a donné à tous deux, reprit-elle en me montrant mademoiselle Delcroix, mais, au moins, il faudroit m'entendre; Saint-Fal paroît ne point le vouloir, et Julie méconnoît la voix de la raison, — qui n'est, di son amie, bien souvent que celle de la dure insensibilité, et je répéterois devant Saint-Fal ce que je vous disois, Agathe, avant qu'il entrât, que l'on ne peut composer avec le devoir. — Le devoir, Julie. . . . . ! — Oui, le devoir! garder ses sermens est le plus saint de tous. — Voilà, mon amie, quelle est votre injustice, pourquoi vous imaginer que je veux les violer? Je me permettrai de dire, repris-je, qu'on pourroit le penser. — Vous aussi, Saint-Fal : je le vois, Jerville peut seul lire dans mon cœur, et savoir que c'est pour me conserver à sa mémoire, que j'ai pris le parti de dissimuler, sans quoi il eût fallu m'exposer à la fureur de mon père,

qui eût fini par me contraindre à lui obéir. Ce n'est pas vous, Julie, dit Agathe, qu'on peut jamais contraindre. — Je redoute les propos que pourroit faire tenir ma résistance ; on se ressouviendroit peut-être de ce que je souhaite qu'on oublie, au lieu qu'en ayant obtenu six mois, je pourrai amener mon père à me laisser libre. — Vain espoir, dit Julie. — Hé bien ! alors, comme je te l'ai dit, un cloître me défendra contre son despotisme ; et si cette promesse ne vous suffit point, je suis prête, pour vous prouver, à tous deux, à quel point je souhaite de mériter votre approbation, à prendre sur-le-champ ce parti, si vous le croyez plus convenable. — Convenable ! quelle idée ! vous oubliez donc, dit mademoiselle Delcroix, les devoirs qui vous restent à remplir. — C'est à vous, Julie, que je demanderai ce que vous entendez par ces mots, reprit Agathe, en fixant son amie avec l'air de la colère, et quel devoir, je vous prie, s'oppose au projet que je forme de

m'ensevelir pour jamais dans la retraite. A ces mots Julie, désespérée de s'être laissée entraîner par son attachement pour Rosine dont chaque jour le sort l'intéressoit plus vivement, à tenir un discours qui eût pu me faire deviner le secret de son amie, ne fut plus occupée que de l'appaiser. Oh ! ma chère Agathe, dit elle, en se jetant à ses pieds, pardonne si j'ai pu appeler un devoir la tendresse que je te demande pour prix de celle que je t'ai vouée depuis que j'existe : c'est cette tendresse qui me fait voir avec horreur l'idée d'une séparation éternelle. Oublie donc de grâce tout ce que j'ai pu te dire, et sois certaine que les seuls malheurs que je ne pusse supporter seroient la perte de ton amitié et de l'espoir de vivre près de toi. C'est ainsi que par un pouvoir magique l'incompréhensible Agathe savoit forcer tous ceux qui la chérissoient à ployer leurs opinions à la sienne. Car je suis certain qu'il n'y a pas un lecteur qui, sans attendre l'aveu de ma foiblesse, n'ait deviné que saisi de terreur à la

pensée qu'Agathe avoit l'intention de prononcer des vœux qui mettroient d'éternelles barrières entre nous, je ne vis plus que cette douloureuse image qui effaça de mon esprit toute autre crainte; il est vrai, je le répete, que j'ignorois qu'elle étoit mère. Si j'en eusse été instruit je veux croire que, bravant tous les dangers, j'eusse su l'empêcher de trahir à la fois l'hymen et la nature!

Tandis que Julie ne pouvoit calmer ses craintes sur l'avenir de Rosine, tout se réunissoit pour tramer la perte de cette malheureuse enfant. Le Marquis, lorsque je l'eus quitté auprès de Launoi, se hâta d'y arriver pour apprendre à la Vicomtesse ce qui s'étoit passé entre lui et M. d'Entragues, et tout jusqu'à la fureur de Robert qui étoit venu pendant que le Marquis étoit à Vermur, faire les reproches les plus sanglans à madame de Launoi de l'avoir trahi, en lui enlevant celle qu'elle lui avoit promis de rendre sensible à ses feux, persuada à cette femme qu'il n'y

avoit plus de doute qu'enfin Agathe seroit sacrifiée à ses vues ambitieuses. Aussi dit-elle à M. de Mercour qu'elle vouloit l'accompagner le lendemain à Vermur pour être témoin de son triomphe ; qu'on se figure donc sa colère lorsque le Baron apprit devant elle au Marquis qu'Agathe avoit demandé six mois pour réfléchir sur sa proposition, et qu'il n'avoit pu refuser à sa fille ce temps pour sonder son cœur. Ce fut avec peine qu'elle n'éclata point. Elle ne pouvoit concevoir d'où venoit au Baron tant d'indulgence, et elle étoit presqu'aussi furieuse contre le père que contre la fille, d'autant qu'elle se persuadoit que le Marquis, désespéré d'une réponse qui prouvoit qu'Agathe étoit loin de ressentir pour lui les sentimens dont madame de Launoi l'avoit flatté, ne manqueroit point de lui reprocher de l'avoir trompé ! mais elle le connoissoit mal. M. de Mercour démêlant dans cet instant, par quelques mots qu'elle laissa échapper, la ruse dont elle s'étoit servie pour le forcer à prendre

une route opposée à celle qu'il s'étoit juré de suivre et le motif qui l'avoit guidée, crut au-dessous de lui de s'en plaindre et se promit seulement, s'il obtenoit Agathe, d'éloigner d'elle la Vicomtesse comme un être aussi dangereux que mésestimable. Mais qu'il étoit loin désormais d'être certain qu'elle consentît à couronner ses feux, et que cette incertitude étoit affreuse pour lui depuis que l'espérance dont il avoit savouré les trompeuses douceurs lui avoit ôté la force de résister à sa passion. On eût vainement alors cherché en lui l'homme froid et modéré que j'avois connu autrefois; il vouloit, à quelque prix que ce fût, devenir l'époux d'Agathe, et celui qui, avant que la Vicomtesse l'eût égaré, eût cru commettre un crime en se servant de l'autorité paternelle pour obtenir mademoiselle d'Entragues, étoit étonné et presque offensé que le Baron ne l'employât pas pour la forcer à lui donner sur-le-champ sa main. M. d'Entragues s'en aperçut et se promit de profiter de l'es-

pèce de délire qu'éprouvoit le Marquis pour lui faire exécuter ses plans pour lesquels jusqu'à ce jour il s'étoit plaint de lui trouver trop d'indifférence ; il y réussit en partie.

M. de Mercour, condamné par l'ordre d'Agathe à lui cacher sa flamme, ne vit rien de plus important que de gagner l'affection du Baron ; et changeant entièrement de conduite, il passa de ce moment sa vie sur la route de Versailles à Vermur : on l'eût pris pour l'ennemi le plus zélé de Choiseul, tandis que l'amour l'intéressoit seul à sa perte. Le sort m'avoit condamné à devenir le confident de mes rivaux, et le Marquis versoit dans mon sein toutes ses craintes et toutes ses espérances. Combien de fois cet esprit du mal, qui cherche sans cesse à nous faire abandonner le sentier de la vertu, ne m'inspira-t-il point le desir de lui apprendre que le Baron, se jouant de sa tendresse pour Agathe, entretenoit l'espérance que le duc de N**

avoit conçue de marier mademoiselle d'Entragues à son jeune parent; et que loin que le Baron eût pour lui l'amitié qu'il lui témoignoit, il ne le regardoit que comme un instrument de ses plans, et qu'il seroit prêt à le sacrifier si la fortune du Duc avoit le dessus. J'étois fortement tenté de lui montrer Agathe, qu'il se figuroit qu'aucun sentiment n'avoit encore agitée, pleurant Jerville, tant j'étois certain qu'il eût alors renoncé à sa main plutôt que de s'exposer à la rendre malheureuse; mais l'honneur m'imposoit silence, en me rappelant que je ne pouvois disposer des secrets qu'on m'avoit confiés, et je me décidois à supporter plutôt le plus cruel supplice que de manquer à ses lois. Hélas! qu'étoient les douleurs que je redoutois pour moi, si Agathe consentoit à épouser le Marquis, auprès de celle qui attendoit et Rosine et sa mère, si cette dernière pouvoit méconnoître la voix sacrée de la nature.

Tout étoit fait pour lui rendre

précieux et doux les devoirs qu'elle impose. Sa fille prenoit chaque jour des graces nouvelles. Cette pauvre petite, dit Julie dans ses fragmens, « a, dans ses manières enfantines, » le charme de celles de son malheureux père ; son esprit est incomparable, et on voit qu'elle peut à » peine exprimer la foule de pensées qui se pressent dans sa jeune » imagination. Quand Agathe arrive dans le souterrain, tout peint » dans sa physionomie la joie la plus » vive. Elle lui apporte tout ce » qu'elle croit pouvoir lui plaire, » afin, dit-elle, que sa bonne amie, » car Agathe ne veut point qu'elle » lui donne le titre de mère, comme » si ces murs souterrains pouvoient » renfermer des témoins dangereux, » ne pense pas à la quitter ; et quand » elle s'aperçoit qu'elle va sortir, » elle pleure aussi amèrement que » si elle ne devoit jamais la revoir. » Dieu ! seroit-elle destinée quelque » jour à ce malheur ! Que deviendroit-elle si sa mère pouvoit l'abandonner ! Agathe vient moins sou-

» vent qu'autrefois à l'élysée ; lors-
» qu'elle y est, elle paroît inquiète,
» agitée ; ses yeux ne s'arrêtent
» qu'avec l'expression du trouble
» sur le portrait de Jerville. Le par-
» jure seroit-il déjà dans son cœur !
» Elle paroît avoir plus de plaisir à
» causer avec le Marquis ; elle cher-
» che à étudier son caractère ; qu'en
» a-t-elle besoin ! Doit-il y avoir
» aucun rapport entr'eux ! Elle me
» jure qu'il n'en existera jamais.
» Mais alors pourquoi se refuser à
» prendre le seul parti qui lui reste ?
» car tout me prouve qu'elle ne
» pourra se conserver pour sa fille,
» et se soustraire, ainsi qu'elle, à
» la Vicomtesse, qui ne lui par-
» donne point d'avoir été préférée
» par Jerville qu'en fuyant en Corse
» avec moi et Rosine. Le prix de ses
» diamans et celui des contrats que
» m'a laissé ma mère suffiroit pour
» assurer notre existence dans cette
» île, où nous pourrions goûter
» encore quelques jours de bonheur.
» Mais elle repousse cette idée, et
» se refuse à croire que si elle attend

» le moment où elle a promis au
» Baron une réponse définitive, elle
» ne sera plus libre de ses démar-
» ches. Trop d'ennemis de ma Ro-
» sine ont juré son malheur pour
» qu'à ce moment fatal on n'em-
» ploie pas tout pour le consommer.
» Les caresses que prodigue ma-
» dame de Launoi à cet enfant, me
» font mal ; il me semble voir un
» tigre flattant la victime qu'il veut
» déchirer. Je tremble qu'elle ne
» profite de la liberté avec laquelle
» elle entre chaque jour dans le sou-
» terrain pour enlever Rosine à sa
» mère. »

Cette idée prouve que Julie connoissoit mal madame de Launoi ; elle avoit très-réellement le projet de s'emparer de Rosine. Mais ce n'étoit point ainsi que le pensoit mademoiselle Delcroix, par des moyens violens : elle vouloit qu'Agathe la lui confiât pour pouvoir, si elle avoit à se plaindre d'elle, dire : elle m'a remis sa fille, celle de Jerville ; et surtout, l'intimidant par

cette crainte, l'associer en quelque sorte à ses plans, à ses intrigues. Mais il n'étoit pas facile d'entraîner Agathe dans un piége ; du moment où elle avoit reconnu les intentions perfides de la Vicomtesse, elle s'étoit promis de les déjouer, et elle crut long-temps y avoir réussi ; elle ne savoit pas que la haine est implacable, et que si elle semble s'assoupir, ce n'est que pour se réveiller ensuite avec plus de fureur.

La Vicomtesse avoit pris le parti de dissimuler à quel point elle avoit été outrée du retard apporté dans le mariage dont elle se flattoit de tirer un si grand parti ; et persuadée qu'Agathe et le Baron lui sauroient gré de sa modération, elle n'avoit jamais prodigué plus d'expression de tendresse à mademoiselle d'Entragues. Tout étoit employé pour se rendre utile, et Agathe paroissoit sensible à ces procédés, tandis que, dans le vrai, elle supportoit avec impatience l'obligation où sa position la mettoit de ménager la Vi-

comtesse, et qu'elle n'étoit occupée que du désir de s'en affranchir. Mais madame de Launoi ne pénétrant point au fond de son cœur, et lui trouvant avec elle le ton le plus aimable, se persuadoit qu'elle finiroit par être sensible à l'amour du Marquis, d'autant qu'Agathe, sans paroître décidée en faveur de M. de Mercour, montroit à sa cousine bien moins d'éloignement qu'autrefois pour ce mariage; et la Vicomtesse lui disoit souvent, je vois que vous vous rendrez enfin à la raison, et alors, mon cœur, nous passerons des instans délicieux. Quittant cette terre, je viendrai m'établir à Paris. Le Marquis me fera attacher à la femme d'un des jeunes Princes dont on parle des mariages (1); car vos lenteurs sont cause que l'on ne peut

(1) Louis-Stanislas-Xavier de France, comte de Provence, marié le 14 mai 1771 à Marie-Joséphine Louise de Savoie, et Charles-Philippe de France, comte d'Artois, marié à Marie-Louise de Savoie le 16 novembre 1773.

plus espérer d'être auprès de la Dauphine (1), dont la maison est formée. Mais il faut bien s'en consoler, d'autant que, de quelque manière que j'arrive à la Cour, je suis sûre de mes succès dans ce pays, où nous aurons, si vous voulez vous laisser conduire par moi, d'ici à peu, la plus grande influence. Pour prix de ce service, j'éleverai votre Rosine, dont je ferai une femme charmante. Vous la verrez chaque jour, et nous la marierons facilement. Le silence d'Agathe lui paroissoit une approbation à ce plan, que, jusqu'à cet instant, elle avoit rejeté avec la plus grande fermeté. Agathe ! Agathe ! quel chemin vous aviez fait dans l'art de la dissimulation !

Le temps dont les vœux des mortels ne pouvoient ni ralentir ni presla marche, amena le moment que mademoiselle d'Entragues avoit fixé

(1) Marie-Antoinette d'Autriche, mariée au Dauphin le 14 mai 1770.

pour accepter ou refuser la main du Marquis. On ne doute pas que chaque habitant de Vermur ne mît la plus haute importance à cet événement, qui étoit aussi vivement désiré par une partie de nous, qu'il étoit redouté par l'autre. Le respectable Delmord, qui avoit reporté sur mademoiselle d'Entragues la tendresse qu'il avoit pour son neveu, étoit le seul des amis de l'infortuné Jerville, qui crût qu'Agathe devoit se montrer soumise à la volonté de son père : c'est qu'il n'avoit point pour elle une passion indomtable, qu'il ne savoit pas qu'une innocente créature lui devoit le jour, et qu'elle seroit perdue si sa mère consentoit à s'unir au Marquis.

CHAPITRE XI.

Qui peut faire suite au précédent.

Le sort paroissant servir M. de Mercour, avoit donné le dessus au parti auquel il tenoit; et la faction du duc d'Aiguillon l'ayant emporté sur celle du duc de N***, le Baron rejeta entièrement la demande de ce dernier. Le Marquis auquel ces événemens eussent paru, dans tout autre instant, fort peu importans, malgré qu'il ignorât le fait dont je parle, les vit alors avec la plus grande joie.

Les six mois, comme je l'ai dit, étoient écoulés, et on l'attendoit depuis trois jours à Vermur. Nous n'étions occupés, Julie et moi, que

de fortifier Agathe dans le dessein où nous la croyions de le refuser. La Vicomtesse, la Ricard, l'Abbé, la grosse Comtesse, et même le Major qui craignoit, tant qu'Agathe seroit libre, que son fils, dont il ne pouvoit contenir les transports, fît quelqu'extravagance qui le perdît auprès de son protecteur, employoient tout-à-tour la prière et la menace pour la déterminer à épouser le Marquis, lorsqu'il arriva, apportant enfin au Baron la nouvelle de la disgrace de Choiseul. Le Roi, lui dit-il, conserve dans ce moment le porte-feuille qui vous est promis; mais j'ai sa parole de vous le donner avant trois mois. Il a encore des ménagemens à garder, et ce n'est que pour rendre votre retour à Versailles plus agréable qu'il le retarde. M. de Mercour parloit-il de bonne foi? fut il dupe des apparences? ou, cédant à son amour pour Agathe, s'abaissa-t-il au point de tromper le Baron pour obtenir sa fille? Les événemens qui suivirent pourroient le faire penser. Je n'ai jamais cru

devoir chercher à démêler la vérité de ce fait ; mais ce qui ne fut que trop certain, c'est que le Baron, ivre de joie en apprenant que celui qu'il haïssoit mortellement étoit enfin abaissé, jura à M. de Mercour, qui étoit monté dans son cabinet, droit en arrivant de Versailles, qu'il seroit son gendre. J'étois auprès d'Agathe avec Julie au moment où l'on vint l'avertir que son père l'attendoit. Nous avions vu entrer dans la cour la chaise du Marquis, et nous ne doutâmes point du sujet pour lequel son père la demandoit. Tout mon sang se glaça à cette idée ; Julie fondit en larmes. Agathe, l'embrassant tendrement et me serrant la main avec affection, nous dit de nous calmer, qu'elle n'oublieroit point ce qu'elle devoit à la mémoire de Jerville, et elle sortit.

Arrivée chez son père, elle parut émue de trouver le Marquis avec lui ; mais, se remettant promptement, elle lui fit un salut plein de grace et de dignités. Il se crut au

comble de ses vœux, et ne douta point, quand le Baron demanda à Agathe ce qu'il devoit répondre au Marquis qui attendoit d'elle le bonheur de sa vie.

Il suivoit tous ses mouvemens, et cherchoit à lire sa pensée dans son ame. Tout son être s'émut lorsqu'elle en trouvrit les lèvres pour parler, et il vouloit recueillir avec soin chaque parole qu'elle alloit adresser au Baron. Lorsqu'Agathe, après avoir pris une contenance grave et modeste, dit à son père qui la pressoit de s'expliquer : M. de Mercour paroît l'homme du monde le plus fait pour assurer le bonheur de la femme qui lui sera unie. Si je pouvois ployer sous le joug de l'hymen, ce seroit pour lui que je m'y déterminerois; mais, loin de là, je me sens depuis quelque temps un dégoût invincible pour le monde, que je suis décidée à quitter pour toujours en prenant le voile à Fontevrault. Qu'on juge de la colère du Baron, de la douleur de M. de Mer-

cour. Les reproches, les plaintes et les plus tendres prières, car enfin le Marquis osa adresser à mademoiselle d'Entragues les expressions de sa tendresse, tout fut employé pour lui faire changer d'avis. Mais elle fut inébranlable, et se retira dans son appartement sans qu'ils eussent pu la faire varier. Le Baron, désespéré d'un caprice qu'il ne pouvoit comprendre, me fit appeler lorsqu'Agathe l'eut quitté. On imaginera facilement le chagrin que je ressentis en apprenant qu'elle n'avoit eu d'autre moyen que celui dont je viens de parler pour refuser le Marquis. Je me promettois de tout employer pour empêcher cet horrible sacrifice. Cependant je ne savois que répondre au Baron, lorsqu'il me demandoit en courroux de lui dire quel étoit le génie infernal qui avoit donné de semblables idées à sa fille. Je ne lui ai jamais connu un esprit foible, ajoutoit-il. Seroit-ce Julie, dont la dévotion est fort exaltée, qui auroit inspiré cette pensée à son amie! Malheur à elle si je l'appre-

nois ! Je l'assurai que mademoiselle Delcroix étoit incapable de rien conseiller de semblable à Agathe, qu'elle aimoit trop pour ne pas redouter d'en être séparée. Il parut me croire; et après quelques momens de silence, il s'écria : si c'étoit l'abbé Leroux ! Dites, Saint-Fal ; qu'en pensez-vous ? — Je ne sais rien, Monsieur, à cet égard : j'apprendrai bientôt s'il a pu lui donner ce conseil ; et sonnant de manière à casser toutes les sonnettes; il fit demander le pauvre Abbé. Dans toute autre position, je me serois réjoui de l'air interdit qu'il eut en entendant les menaces que lui adressa le Baron, si sa fille, renonçant à l'idée du cloître, n'acceptoit sur-le-champ la main de M. de Mercour. L'Abbé ne pouvoit comprendre d'où naissoit cet orage ; c'étoit la première fois qu'il entendoit dire qu'Agathe voulût se faire religieuse ; et cette idée qu'il eût pu trouver fort bonne sans la colère du Baron, car Agathe eût certainement été abbesse, se présentoit à lui jointe à celle d'un si grand danger, le Baron

ne parlant pas moins que de le faire chasser honteusement, qu'il jura de ne rien négliger pour faire sentir à Agathe que son premier devoir étoit de suivre la volonté paternelle. Peu content de sa promesse, le Baron en exigea une semblable de tout ce qui entouroit Agathe, et ainsi elle se trouva en bute à des persécutions impossibles à rendre. La Vicomtesse, la Ricard et l'Abbé la menaçoient de révéler son secret si elle ne cédoit à son père; mais loin de s'y montrer disposée, se renfermant dans son appartement, elle ne voulut point paroître à table ni recevoir aucun étranger, et le Marquis moins qu'aucun autre. Plus de quinze jours se passèrent pendant lesquels elle parut inébranlable. Julie et moi nous admirions sa fermeté; mais nous nous plaignions avec amertume qu'elle voulût nous abandonner. — Impossible, disoit-elle, qu'il en soit autrement. Il n'est que sous le voile que je puisse échapper aux malheurs dont je serois accablée si je restois dans le monde après avoir re-

jeté l'offre du Marquis. Voulez-vous que je passe ma vie entière en société avec la Vicomtesse, et que le mépris que je ne vois que trop qui s'attache sur toutes les femmes qui prolongent leurs erreurs au-delà de la durée de leurs charmes, se déverse sur moi? Songez qu'on pardonne bien plus les foiblesses que la complaisance qui les fait supporter. On m'a plaint jusqu'à présent, parce qu'on a senti que j'étois contrainte par mon père à la voir; mais dans peu on me blâmeroit de paroître dans le monde avec elle, surtout lorsque, par ma résistance aux volontés de mon père, j'aurois attiré sur moi l'attention du public. Il ne faut qu'on apprenne que je refuse le Marquis qu'en entendant annoncer ma prise d'habit. Quelque prière que nous pussions lui adresser, elle paroissoit entièrement résolue à se faire religieuse; et si j'eusse été dans sa confidence, je crois que j'aurois trouvé ce parti moins dangereux et plus digne d'elle que celui de s'unir au Marquis. Mais ne connoissant

qu'en partie sa position, et ne pouvant soutenir l'idée de le perdre pour toujours, je m'écriois dans ma douleur, lorsqu'elle me parloit de son projet : plutôt vous voir épouser M. de Mercour ! Julie restoit en silence ; mais on voyoit bien qu'elle étoit livrée au plus affreux des combats. Le Marquis étoit dans un état impossible à peindre : n'ayant pu obtenir d'être admis chez Agathe, il faisoit sa cour à tout ce qui l'aimoit. Le bon Delmord qu'il estimoit infiniment, et que le Baron avoit chargé spécialement de rendre Agathe à la raison, entendoit ses plaintes avec intérêt. Quant à Julie, elle ne pouvoit prendre sur elle de vaincre l'éloignement qu'elle avoit pour M. de Mercour, et ne répondoit que par une froide politesse à ses avances. Je m'efforçois de me ressouvenir de mon ancienne amitié pour lui, et tout ce que je pouvois faire étoit de contraindre mon horrible jalousie et de paroître m'intéresser à ses peines. Il adoroit Agathe ; il souffroit des tourmens que son père lui

faisoit endurer pour lui, et cependant ne pouvoit se résoudre à renoncer à elle. Mon ami, me disoit-il, c'est pour son propre bonheur que je veux lui être uni. Certain de ne point lui déplaire, car au milieu de ses refus elle montre pour moi une grande estime, je suis sûr de faire sa félicité. Je ne doute point qu'elle fût la plus infortunée des femmes si elle obtenoit de son père la permission d'entrer en religion. Une dévotion minutieuse ou une sensibilité exaltée peuvent seules rendre la vie suportable dans ces asiles; et Agathe, vertueuse par principe, n'est ni dévote ni passionnée : il faut donc l'empêcher de faire volontairement son malheur. Je ne répondois rien à ses discours, car le motif dont j'ai déjà parlé me forçoit au silence; mais il faut connoître mon cœur pour avoir quelqu'idée de ce que je souffrois.

M. d'Entragues, accoutumé depuis sa jeunesse à voir tout céder sous sa puissance, s'étonnoit qu'on osât lui

résister et s'en prenoit à la nature entière de l'obstination que sa fille paroissoit mettre dans son projet. Caresses, emportemens, tout avoit été employé sans succès. On lui avoit défendu d'écrire en la prévenant qu'aucunes de ses lettres ne partiroient. Un ordre positif lui interdisoit depuis quelques jours l'entrée de l'élysée où, disoit le Baron, elle avoit puisé son ridicule amour pour la retraite, et la Vicomtesse étoit dépositaire des clefs de ce lieu où se trouvoit renfermée la malheureuse Rosine. Qu'on juge de la douleur qu'en ressentoit Julie; mais une bien plus cruelle l'attendoit encore.

M. d'Entragues ne pouvant découvrir la source de l'extravagant projet de sa fille, quelque chose que je pusse lui dire, continua à en accuser Julie, et il enjoignit, je crois à l'instigation de la Vicomtesse, au Major de lui défendre de mettre les pieds à Vermur, jusqu'à ce qu'Agathe eût consenti à épouser le Marquis. Julie pensa mourir de cette cruauté. De-

puis qu'elle avoit perdu Jerville Agathe étoit redevenue le plus cher objet de sa tendresse et elle s'en voyoit éloignée, au moment où elle étoit au comble du malheur elle ne pourroit donner ses soins à la fille de Jerville dont on séparoit Agathe. Cet enfant et sa mère se trouvoient livrées à la Ricard et à la Vicomtesse. Quelle horrible pensée! En vain je lui portois chaque jour des nouvelles d'Agathe ; ne pouvant me confier ses craintes, il falloit qu'elle supportât seule tout ce que son sort avoit de plus cruel.

CHAPITRE XII.

Le parjure.

AGATHE paroissoit toujours inébranlable. Je voyois avec joie sa fidélité à la mémoire de mon malheureux ami. Mais je ne pouvois supporter l'idée de la perdre; ainsi quelle que fût sa résolution je ne devois attendre qu'infortune. La Vicomtesse, la Ricard et M. d'Entragues l'obsédoient, mais ils ne faisoient aucuns progrès sur son esprit. Les discours de M. Delmord sur la soumission due aux ordres d'un père n'avoit pas plus de succès; elle lui demandoit s'il croyoit que lorsqu'on avoit aimé Jerville on pût se déterminer à en nommer un autre son époux, et il ne savoit que répondre, lorsque Le-

gris apporta au Baron une lettre qu'elle adressoit à l'Abbesse de Fontevrault, parente de sa mère, qu'elle avoit envoyée par Fanny à Fanchette pour la faire mettre à la poste de Valenciennes, et dont cet homme s'étoit emparé. Elle demandoit dans cette lettre, à sa parente, de l'aider à sortir de chez son père pour se rendre auprès d'elle étant dans l'intention de prononcer ses vœux.

Rien ne peut peindre la fureur du Baron. A peine a-t-il fini de lire cette lettre qu'il monte chez sa fille écumant de rage. Il tonne, il éclate long-temps en vain ; cependant peu à peu Agathe paroît s'intimider, les larmes succèdent à la tranquillité qu'elle a d'abord montrée, et enfin elle dit d'une voix tremblante à son père : qu'elle ne peut résister plus long-temps à sa volonté. Ces mots changèrent tout à coup les dispositions du Baron ; il embrasse sa fille, la comble de caresses, la nomme sa libératrice, car il lui sembloit que chaque jour qui retardoit un hymen

qu'il se figuroit devoir assurer son élévation, lui ôtoit une partie de son existence. Agathe ne répond qu'avec modération à ses transports. C'est, dit-elle, un sacrifice qu'elle a fait de son bonheur au sien. Elle tremble de ne pouvoir s'accoutumer au joug qu'elle va s'imposer. Mais si le malheur devient son partage, elle sera au moins consolée en pensant qu'elle s'est immolée à son devoir. Le seul prix qu'elle en exige est que son père attende trois jours pour parler à qui que ce soit de sa nouvelle résolution que le Marquis doit seul apprendre. Dites lui que je me rends enfin, mais qu'il me laisse encore ces derniers instans de liberté. Ce n'est pas trop pour me préparer à mon changement d'état. Le Baron y consent, mais à condition que du moment où le mariage sera public une semaine au plus se passera sans qu'elle prenne le nom de Mercour. Elle le jure et elle ne frémit point en faisant ce serment ! Elle n'entend point l'ombre de Jerville qui s'élève du fond de sa tombe pour lui repro-

cher son parjure, elle ne pense point à la malheureuse Rosine qu'elle condamne à l'abandon! Elle ne songe pas à la douleur qui va nous accabler Julie et moi, en apprenant sa nouvelle résolution. Mais que lui importe de nous déchirer l'ame quand elle n'a pas craint de nous abuser par une ruse impardonnable, car mon cœur qui l'adore encore malgré la connoissance de ses torts, chercheroit en vain à la justifier. Il ne m'est que trop prouvé qu'elle n'a pas eu un instant le projet d'entrer dans un cloître, et qu'elle n'eut d'autre intention, en y paroissant déterminée, que de se donner à nos yeux le mérite de la résistance sans qu'elle lui fît rien perdre à ceux du Marquis dont depuis long-temps elle avoit résolu de couronner la constance; non qu'il lui eût inspiré aucun amour, Jerville seul avoit pu lui faire connoître ce sentiment auquel elle devoit renoncer désormais, mais parce que M. de Mercour lui paroissoit le plus estimable des hommes comme il en étoit le meilleur, et que

ses réflexions lui avoient persuadé qu'elle ne sortiroit de la position précaire et embarrassante où elle étoit qu'en se mariant, et ce qui paroîtra le plus extraordinaire c'est qu'elle s'étoit figuré que pour l'intérêt même de Rosine, elle devoit prendre ce parti.

Tout en aimant beaucoup sa fille que chaque jour rendoit plus jolie, plus intéressante, Agathe ne vouloit point lui sacrifier sa réputation. Si elle n'avoit point eu le projet de la reconnoître même dans le temps où Jerville existoit, à plus forte raison s'étoit-elle promis, depuis sa mort, de ne jamais faire une démarche qui la perdroit, et elle se figuroit qu'en veillant sur l'éducation de Rosine et lui donnant une fortune assez considérable pour faire un bon mariage, elle auroit rempli tout ce qu'elle lui devoit. Mais, pour parvenir à ce but, il falloit qu'elle fût libre de ses démarches et elle ne pouvoit obtenir cette liberté que par un mariage qui l'affranchiroit du joug où la tenoient

également la Vicomtesse, la Ricard et l'Abbé. Je le répète, M. de Mercour dont elle avoit étudié le caractère, étoit l'homme qui paroissoit lui convenir par excellence, et ainsi en ayant l'air de se ployer au devoir le plus pénible, elle ne faisoit que suivre sa volonté. Il ne lui restoit plus qu'à mettre à exécution le plan dont elle espéroit le repos et la considération qui désormais étoient l'unique but auquel elle prétendoit atteindre. Comme si l'un et l'autre pouvoient exister, lorsque l'on manque aux lois de la nature et que l'on se condamne à mentir constamment à celui auquel on remet son sort. Elle avoit long-temps hésité, mais enfin elle s'étoit décidée à ce parti ; et on a vu la ruse qu'elle avoit employée pour être certaine de conserver mon intérêt, mon attachement et celui de Julie.

Le succès le plus complet parut couronner ses projets, et elle crut, comme on va le voir, s'être mise pour toujours, elle et Rosine, hors

de la dépendance de la Vicomtesse et de la Ricard. Elle passa les trois jours qu'elle avoit demandés à son père, enfermée avec madame de Launoi et sa gouvernante, qui s'applaudissoient chacune en secret de l'avoir conduite à leur but, tandis qu'elles n'étoient que les instrumens aveugles de sa volonté. Ce temps lui avoit suffi pour exécuter ces grands desseins, et n'ayant plus besoin que la promesse qu'elle avoit faite à son père restât secrète, elle écrivit à Julie la lettre suivante qui donnera en partie l'explication de sa conduite.

Lettre d'Agathe à Julie.

Vermur, ce 20 janvier 1771.

« Ce n'est qu'en tremblant que je prends la plume, ma chère Julie, j'entends d'avance les reproches qui vont sortir de ta bouche, lorsque tu apprendras que j'ai promis à mon père d'accepter le marquis de Mercour pour époux. Ah ! Julie, plutôt que de m'en vouloir, aie pitié de

moi et songe combien il est affreux d'être contrainte par sa position à prendre un parti entièrement opposé aux vœux de son cœur. Je voulois pour jamais m'ensevelir dans une de ces retraites qui servent d'asile au repentir et à la douleur ; cette résolution seule convenoit à mon infortune et en même temps à ma réputation qu'il étoit impossible que je conservasse en restant ici. Je m'étois flatté que tu pourrois trouver le moyen de faire conduire ma fille dans l'abbaye où j'aurois pris le voile. Il m'eût été bien doux de pouvoir lui donner mes soins, sans craindre de perdre la considération sans laquelle la vie est insupportable, mais tout s'est réuni contre moi ; loin que toi et Saint-Fal ayez soutenu mon courage, votre douleur, à l'idée de notre séparation, m'a enlevé une partie de mes forces. On m'a séparée de toi, et j'ai perdu l'espoir que tu enlevasses ma fille de l'élysée. Elle s'y trouvoit dans la dépendance de mes ennemis, que n'avois-je point à craindre, tu ne sais pas ce que je

souffre depuis plus d'un an. J'ai épargné à ta sensibilité la peinture d'une partie de mes maux, tu n'eusses pu la soutenir. Je me voyois réduite, pour me conserver à Jerville, à trahir la plus sainte des promesses que je lui aie faite, celle de ne jamais abandonner ma fille aux soins de la Vicomtesse, promesse dont tu fus garant. Si j'eusse persisté dans la résolution de ne me point marier, il n'y avoit aucuns moyens d'ôter ma fille à cette femme, et mon déshonneur et celui de Rosine eussent été la suite de cette foiblesse. M. de Mercour, dont la prévention t'a empêché de juger les précieuses qualités, pouvoit seul me mettre à l'abri de tous ces malheurs. S'il n'est point, ainsi que Jerville, le modèle des amans, il est l'homme dont on doit le plus s'honorer de porter le nom. Celle qui a renoncé à tous les sentimens tendres peut encore espérer une existence douce en associant son sort au sien pour peu qu'elle ait la volonté de remplir tous les devoirs qu'impose le titre d'épouse, et je me suis promis

de n'en trahir aucuns. C'est donc sans crainte que je me suis décidée à lui donner ma foi d'autant que je connois le peu d'estime du Marquis pour la Vicomtesse, et que je suis sûre qu'il ne la servira jamais dans ses plans, car il craindroit plus que moi que je vécusse en société avec elle. Cette résolution formée il n'étoit donc plus question que de détruire pour jamais l'influence que la naissance de Rosine a donnée à madame de Launoi et à ses adhérens sur ma destinée et celle de cette enfant. Tu connoissois son projet pour cette pauvre petite; elle vouloit la faire conduire dans sa terre auprès de Toulouse où elle passeroit jusqu'à l'âge de dix ans; à cette époque, disoit-elle, je la ferai venir auprès de moi, et l'élèverai comme ma parente.

La Ricard et l'Abbé qui partageoient son désir de me voir unie au Marquis (Il est riche et en faveur, n'est-ce pas aux yeux de ces êtres, les premières de toutes les qualités)

s'opposoient cependant entièrement à ce que madame de Launoi s'emparât de Rosine, car ils craignoient d'être perdus si l'on apprenoit jamais qu'ils avoient aidé à cacher son existence, et ils vouloient qu'elle fût ensevelie pour toujours; pour moi également opposée aux vues astucieuses de la Vicomtesse et à celles de M. Leroux, je ne vis de moyens de les déjouer que de paroître consentir à ce qu'ils souhaitoient, et les trompant l'un par l'autre, persuader à la Vicomtesse que je cédois à ses avis, tandis que la Ricard et son directeur croiroient que je me conduirois d'après leurs conseils.

» Aussitôt que j'eus pris assez sur moi pour promettre de donner à un autre des droits que mon cher Jerville eût dû seul posséder, je l'appris à la Vicomtesse dont tu devineras facilement la joie, surtout lorsque je lui eus dit que je consentois à lui confier Rosine; ses transports à cette promesse m'eussent fait juger de ses intentions perfides si je n'en eusse

déjà été convaincue ; la seule chose que je lui demandai fut que la Ricard conduisît cette pauvre petite et Madelaine qui devoit l'accompagner jusqu'à Paris. Ma gouvernante, lui dis je, a un frère Inspecteur des chasses du prince de Conti qui habite l'Isle-Adam, c'est un homme très-sûr, elle s'arrêtera avec ma fille chez lui, et il se chargera de conduire la petite en Languedoc. Elle m'objecta que l'absence de mademoiselle Ricard pourroit paroître extraordinaire. Rien de si facile, repris-je, que de lui donner une cause très-simple ; engagez votre cousin à demander à mon père la permission de la charger d'aller à Paris pour acheter les présens de nôces. Il y consentira et son voyage paroîtra ainsi fort naturel. Elle en convint et me quitta en m'embrassant avec des protestations de tendresse et de reconnoissance impossibles à rendre.

» A peine fut-elle sortie que la Ricard, à qui elle avoit déjà appris que je m'étois rendue à ses désirs, arriva

chez moi. Elle avoit cet air doctoral que tu lui connois dont elle n'a pas changé depuis mes premières années, qui m'intimida si long-temps et, dans ce moment, convenoit si bien à mes projets. Quoi ! Mademoiselle, me dit-elle, il est donc vrai que, malgré mes avis, ceux de l'Abbé, vous voulez vous exposer à être perdue pour Rosine, dont vous serez bien loin de faire le bonheur. La Vicomtesse l'élèvera en demoiselle et puis l'abandonnera, car on s'ennuie de tout, et n'ayant que des goûts et des talens futiles, sans fortune . . . . ! elle finira on sait bien comment . . . .

» J'eus peine à me contenir en entendant cet insolent discours, mais il le falloit et j'y parvins. Elle continua : si Mademoiselle veut faire semblable sottise, qu'elle n'espere pas au moins que je la serve dans ce projet, je lui déclare que je ne me charge point de conduire Rosine à Paris. Bien sûre de ne rien obtenir d'elle j'essayai de l'engager à me donner cette preuve d'amitié. —

C'est positivement l'amitié que j'ai pour vous, qui fait que je ne puis consentir à ce que vous vous exposiez à être perdue. Pensez donc, si le Marquis savoit jamais . . . . . cela fait frémir . . . . . et je dirai toujours que s'il n'y a que les morts qui ne reviennent point, il n'y a que les enfans envoyés à la crêche dont on ne soupçonne jamais l'existence. — Mais supposons, ma bonne, que je puisse me résoudre à un parti qui révolte ma sensibilité, la Vicomtesse s'y opposeroit — Je connois son entêtement à ce sujet, cela pourroit donner à penser! et si j'étois de vous, Mademoiselle, ce seroit une raison de plus pour ne pas mettre la petite à sa disposition. — Mais comment faire, elle a ma parole? — La tromper . . . . . ! Après bien des difficultés je cédai à son avis . . . . . Julie, je te vois frissonner en lisant ces mots, mais de grace ne me hais point, écoute-moi avant de me juger et souviens-toi de ma tendresse pour Rosine. Je convins avec la Ricard

qu'elle s'arrêteroit comme je l'avois dit à la Vicomtesse chez son frère où elle laisseroit Madelaine tandis que pendant son sommeil elle emmèneroit Rosine pour la conduire à la crèche, qu'aussitôt qu'elle l'y auroit déposée elle reviendroit à l'Isle-Adam, d'où elle écriroit à madame de Launoi que la petite avoit été attaquée de convulsions en y arrivant, qui, malgré ses soins, l'avoient conduite au tombeau. Aussitôt que ce projet fut arrêté avec la Ricard, elle ne s'occupa plus que de le mettre à exécution. Tout a été bientôt prêt, et elle est partie ce matin à trois heures avec Madelaine et ma pauvre Rosine.

» Je ne chercherai point à te retracer tout ce que mes adieux à cette chère enfant que j'ai voulu presser encore une fois sur mon cœur avant de m'en séparer, ont eu de terrible pour moi. Je me suis cru prête à expirer quand j'ai vu la Ricard tenant dans ses bras cette innocente créature, dont les beaux yeux

étoient encore fermés par un doux sommeil, s'enfoncer dans ce même sentier où deux ans avant j'avois vu son malheureux père s'éloigner de moi pour toujours. Il m'a semblé qu'il m'apparoissoit, non comme au jour de notre tendresse, mais armé d'un front menaçant : je le voyois errer près de la porte du souterrain ; je suis tombée sans connoissance sur la terre, dont la froide humidité m'a enfin rendu le sentiment ; et j'ai retrouvé avec lui la force et le courage, en pensant que je ne paroissois sacrifier Rosine que pour assurer son bonheur, non comme l'entend la Ricard ; grace au ciel, je n'ai point un cœur de tigre ; et plutôt mourir, que d'abandonner ma fille : si tu as pensé que j'eusse ce projet, tu ne m'as jamais aimée.... ; le parti que j'ai pris, et dont à chaque instant je me loue davantage, me mettra hors de la dépendance de ceux que je regarde comme mes ennemis. La Vicomtesse croira Rosine descendue dans la tombe, et la Ricard et l'Abbé, à qui j'ai fait hon-

neur de ce qu'ils appellent ma conversion à cet égard, se persuaderont qu'elle est confondue pour jamais dans la foule de ces êtres infortunés qui n'ont aucune classe dans la société, tandis que libre de faire pour elle tout ce que mon cœur me commande, nous saurons bien l'arracher à ces tristes demeures; car tu penses bien que c'est sur ta courageuse amitié que je compte pour l'exécution de mon projet; c'est dire qu'il ne rencontrera point d'obstacles. Aussitôt mariée, je pars pour Paris, tu viens avec moi : tu iras ensuite retirer Rosine de la crêche, où elle aura passé au plus quinze jours, où ses graces et sa beauté lui auront sûrement fait des amies parmi les sœurs grises. Tu la conduiras sous un nom supposé dans la meilleure maison de sevrage que tu pourras découvrir; là, rien ne lui manquera, et elle y passera doucement les premières années de sa vie : ensuite, nous la mettrons dans un excellent couvent; je trouverai des moyens de me procurer le bon-

heur de la voir quelquefois. Je veillerai sur elle sans qu'elle se doute des liens qui nous unissent : lorsqu'elle sera en âge d'être mariée, nous lui trouverons un parti digne du nom que portoit son père ; et l'économie et l'ordre que je mettrai par amour pour elle, dans ma dépense, m'assure, d'après l'extrême générosité de M. de Mercour, que je pourrai la doter de manière à ce qu'elle n'éprouve point le chagrin de devoir sa fortune à son mari. Voilà, Julie, quels sont mes projets : tout m'assure qu'ils réussiront, puisque je suis sûre du zèle que tu mettras pour ta Rosine : viens me seconder ; viens me dire que ce n'est point à tort que j'ai compté sur toi : viens m'assurer que tu m'aimes autant que je te chéris, et que tu te consacreras à ma Rosine dont le sort barbare me sépare, malgré la tendresse que j'ai pour elle ».

P. S. « J'ai oublié de te dire que la pauvre Madelaine, qui n'a fait aucune difficulté de suivre ma fille,

sera conduite par M. Ricard dans un couvent en Xaintonge, où deux mille écus que j'ai donnés pour elle lui assureront une existence heureuse. Le peu d'intérêt que l'on prenoit à elle, fait que l'on croit, qu'elle a quitté l'Elysée pour reprendre son premier métier ».

Il est plus facile d'imaginer ce que Julie ressentit à la lecture de cette lettre, qui lui fut remise au moment où le mariage d'Agathe fut public, que de le peindre. Saisie de la pensée qu'Agathe avoit profité de leur séparation pour éloigner Rosine, bien sûre qu'elle n'y eût jamais consenti si elle lui eût demandé son avis, son premier mouvement fut de fuir à jamais celle qui avoit trompé son cœur, et qui, malgré ce qu'elle pouvoit dire pour sa justification, violoit tous les devoirs de la nature, de l'amitié et de l'amour; mais elle réfléchit que ses cruels projets étant exécutés, elle pouvoit seule sauver Rosine, Rosine que Jerville avoit confiée à ses soins,

et dont le danger la faisoit frémir ; elle se promit donc pour cet enfant de faire taire la haine qu'elle croyoit qu'Agathe lui inspireroit dorénavant. Elle la revit, et malgré les torts qu'elle lui trouvoit, elle sentit renaître toute sa tendresse pour elle, tant étoit puissant le charme qui forçoit à l'idolâtrer. Elle lui jura qu'aucun événement ne pourroit l'empêcher de retirer Rosine des Enfans-Trouvés. Agathe, sensible à cette promesse, retrouva avec une grande joie son amie ; car il semble qu'on ait perdu tout le prix de l'amitié dès qu'on dissimule avec ce qu'on aime ; et depuis un mois, Agathe étoit condamnée à ce supplice. Elle laissa Julie lire dans son cœur qui combattoit encore bien fortement contre les spéculations de sa raison ; et mademoiselle Delcroix, tout en la plaignant, vit avec un grand plaisir qu'elle conservoit au fond de son ame un souvenir bien tendre de l'infortuné Jerville, et qu'il falloit qu'elle se contraignît pour écouter les protestations de l'amour

du Marquis dont on ne peut se figurer l'ivresse, et pour répondre aux félicitations dont elle étoit accablée.

Le Baron qui d'abord avoit paru embarrassé avec Julie, profita de l'extrême bonté de la fille du Major, qui n'avoit rien changé dans ses manières avec lui, pour n'avoir point l'air de se ressouvenir de ses torts envers elle, se contentant seulement de lui donner d'assez grands témoignages d'amitié, pour lui faire oublier son injustice.

Agathe m'avoit tenu éloigné de sa présence depuis le moment où elle avoit promis au Baron d'épouser M. de Merçour, dans la crainte de ne pouvoir me cacher sa nouvelle résolution, ayant le plus grand intérêt que Julie l'ignorât tant qu'elle n'auroit pas exécuté son projet pour Rosine. Qu'on juge donc de ma douleur, lorsqu'à l'instant où je la croyois plus opposée que jamais aux vœux du Baron, celui-ci m'annonça que sa fille n'avoit pu lui ré-

sister davantage, et qu'avant huit jours, elle seroit mariée. Je balbutiai quelques mots pour l'en féliciter, mais le coup étoit porté, et je tombai sans connaissance à ses pieds. Il ne se douta point de la cause de cet accident et me fit transporter chez moi. Lorsque je revins de mon évanouissement, me sentant hors d'état de voir ni Agathe, ni M. de Mercour, je profitai de cette indisposition subite pour rester enfermé dans mon appartement, dont je comptois sortir en secret la nuit qui précéderoit leur mariage, pour aller me retirer, comme j'en avois eu souvent l'intention, dans quelques-unes des vallées les plus solitaires des Alpes, et y pleurer à loisir et Jerville et celle que j'avois cru digne de son amour et du mien.

En vain, M. de Mercour, qui vouloit verser dans mon sein la joie qu'il éprouvoit, me faisoit demander de me voir; en vain Agathe, qui étoit très-affligée de l'idée que j'étois affecté de son manque de con-

fiance, m'envoyoit Fanni pour savoir quand ma santé me permettroit de venir chez elle : je répondois que j'étois fort malade, et que je ne pouvois voir personne.

On n'attendoit pour célébrer le mariage d'Agathe et du Marquis, que le retour de mademoiselle Ricard. Déjà la Vicomtesse avoit reçu la lettre où la gouvernante de mademoiselle d'Entragues lui annonçoit la fausse nouvelle de la mort de Rosine, et sa douleur en avoit été extrême ; car elle avoit senti que de ce moment Agathe lui échappoit. Mademoiselle d'Entragues, malgré le succès de ses ruses, ne pouvoit se défendre d'un trouble mortel en voyant arriver l'instant où elle alloit consommer le sacrifice qu'elle faisoit de ses devoirs et de son bonheur à l'opinion publique. L'image de sa fille la persécutoit. Elle sentoit pour la première fois combien de dangers pouvoient atteindre cette enfant avant que Julie l'eût retirée de la crêche, et elle n'avoit pas une

minute de repos. Si ses yeux se fermoient, Jerville lui apparoissoit sous une forme vengeresse. Elle eût voulu fuir tous les regards, se délivrer surtout de la joie importune que lui montroit sa tante, et encore plus de ses propos à double entente sur Jerville, qui l'embarrassoient au dernier point. Il eût été affreux pour elle de s'immoler au besoin de jouir des biens que donne une réputation intacte, et de voir par les imprudentes plaisanteries de madame la comtesse d'Entragues, le Marquis instruit de ce qu'elle vouloit qu'il ignorât toujours, et dont, par une sorte de miracle, il n'avoit aucune idée.

Julie étoit profondément triste. Agathe craignoit de l'entendre, et elle ne savoit où trouver un instant de calme; car les transports du Marquis et ses assiduités lui paroissoient, dans la disposition où étoit son ame, presqu'insupportables. Un soir qu'elle s'y étoit dérobée, et que, malgré le froid, la neige, elle erroit

seule dans le parc, dont chaque site lui offroit des souvenirs pénibles, elle arriva sans s'en apercevoir auprès de l'Elysée. Elle en ouvre machinalement la porte, y entre et pénètre jusqu'au souterrain dont elle avoit conservé la clef pour la remettre à la Ricard à son retour; car c'étoit à elle qu'elle avoit donné tout ce que Jerville s'étoit plu à y rassembler pour sa fille. Elle revoit ces lieux qui lui furent si chers, et c'est avec une espèce d'horreur : les jouets, les robes et les meubles à l'usage de Rosine y sont encore épars. Elle les regarde avec stupeur, ses yeux s'en éloignent, et c'est sur le portrait de Jerville qu'ils se reportent. Dieu ! dit-elle, une main sacrilége viendroit-elle profaner cette image chérie! serviroit-elle de témoignage contre moi ! Non, plutôt la détruire ; elle ne doit exister qu'au fond de mon cœur dont, malgré le sévère devoir, elle fera toujours le charme et le tourment. La lampe qui avoit été disposée de façon à brûler plusieurs jours, sans qu'on eût à en

renouveler l'huile, n'étoit point encore éteinte : elle se saisit d'une bougie qui étoit placée sur une table, l'allume et met le feu au portrait de mon malheureux ami, qui bientôt est réduit en cendres. Cette destruction soudaine paroît à Agathe l'image de celle de la mort ; et cette idée la remplissant à la fois de douleur et d'une sombre crainte, elle sort en courant du souterrain ; mais la nature entière semble lui reprocher son parjure. Elle croit entendre dans le bruissement des branches que le vent de bise fait se heurter, la voix d'Alfred, et elle se jette à genoux sur un tertre couvert de frimas pour obtenir grace de son amant. Peut-être, pour la première fois, elle prie du fond du cœur ; elle en espère quelque soulagement aux maux qu'elle endure, quand elle se sent embrassée par deux bras vigoureux : sa terreur est extrême. Cependant elle regarde et reconnoît Robert, Robert que M. Delcroix n'avoit cru trouver le moyen de contenir, depuis le moment du retour

du Marquis, qu'en priant son colonel de le mettre aux arrêts. Il les respecta tant que la résistance d'Agathe lui donna l'espoir qu'elle n'épouseroit point M. de Mercour ; mais ayant appris qu'elle consentoit à s'unir à lui, il partit comme un furieux et arriva à Vermur le même soir. Il étoit entré dans le parc sans que personne ne vît, et comptoit s'y cacher jusqu'à la nuit. Son projet étoit de profiter de son ombre pour s'introduire dans l'appartement de celle qu'il aimoit, et jouir enfin, à quelque prix que ce fût, d'un bien qu'il desiroit en vain depuis plus de quatre ans. Il avoit aperçu Agathe de la retraite où il s'étoit caché, l'avoit vue entrer dans l'Elysée, et il l'avoit suivie. Qu'on se figure l'effroi de mademoiselle d'Entragues en se trouvant seule éloignée de tout secours, à la nuit presque tombante, dans les bras d'un homme qu'elle hait mortellement. Elle se débat, le repousse ; mais bientôt il la ressaisit ; ses lèvres osent presser ses lèvres ; ses mains sacrilèges s'appro-

chent de ce sein qui l'eût disputé à celui de Vénus. Agathe ne connoît plus rien ; elle pousse des cris lamentables ; mais qui les entendra ! qui viendra à son secours, personne n'est dehors à cette heure. Qui affronteroit volontairement la nuit et un tems affreux, si ce n'est un infortuné pour qui il n'est plus de repos en aucun lieu sur la terre !

Brûlé par l'ardeur de mes pensées, espérant que l'air me rendra un peu de calme ; sûr que je ne rencontrerai personne, j'étois sorti de mon appartement qui, comme on le sait, donnoit dans le parc que je parcourois plongé dans mes réflexions, lorsqu'elles furent interrompues par des cris douloureux. J'écoute, et j'entends qu'ils sortent de l'Elysée auprès duquel j'étois arrivé ; je reconnois la voix d'Agathe, et l'idée de son danger me rend tout mon intérêt pour elle ; je vole et j'arrive au moment où Robert alloit se porter à la plus affreuse violence. Je tire une épée que je portois dans

ma canne, et sans rien considérer, je m'élance sur lui comme sur une bête féroce. Agathe profite du mouvement qu'il fait en m'apercevant pour se dégager de ses bras. L'effroi, le saisissement, lui ôte toutes ses forces ; elle ne peut fuir et est forcée d'être témoin du combat qui se passe entre moi et Robert. Que ne m'eût pas fait vaincre sa présence ! Aussi le ciel se déclara-t-il bientôt en ma faveur, et je portai à Robert un coup dans la gorge qui le mit hors de combat. La rage dans le cœur, il fut forcé de se déclarer vaincu. Je l'engageai à se rendre chez son père, d'où après s'être fait panser, il retourneroit à son régiment. Agathe lui promit, à ces conditions, de garder le plus profond silence sur son indigne conduite, et il fut obligé de céder à sa volonté et de renoncer pour jamais à l'espérance de posséder des charmes qui, depuis si long-temps, faisoient l'objet de tous ses desirs ; mais ce ne fut pas sans jurer que la haine succéderoit à l'amour, et qu'il épieroit toutes les

occasions de se venger. Hélas ! il ne fut que trop fidèle à son serment.

Heureux, dans mon infortune, d'avoir pu servir encore Agathe avant de la quitter pour toujours, je me promettois cependant de ne pas lui dire un mot ; et si je ne pouvois, la voyant souffrante, presque sans force et encore tremblante du danger qu'elle venoit de courir, ne pas lui offrir mon bras pour la ramener au château, je me croyois assuré de ne point céder au combat que se livroient pour elle mon cœur et ma raison. Nous marchâmes d'abord en silence ; mais bientôt elle m'adressa les expressions de sa reconnoissance pour le service que je lui avois rendu. Il fallut lui répondre : elle me parla de son mariage avec M. de Mercour, et se justifia d'y avoir consenti.

Je n'ai pu, me dit-elle, résister plus long-tems au Baron. Vous ne pouvez avoir d'idée de sa fureur lors de notre dernière explication ; il m'a juré que

si je ne lui obéissois point, je ne sortirois jamais de Vermur ; qu'il obtiendroit une lettre de cachet pour m'y retenir, et que j'y vivrois séparée de tous ceux qui, par leur foiblesse pour moi, encourageoient ma résistance. La mort m'eût paru plus douce que d'exister ici séparée de vous et de Julie ; et j'ai consenti à épouser le Marquis, à qui je ne puis refuser mon estime, surtout d'après le jugement que je vous ai entendu porter sur son caractère. Mais que l'estime est un sentiment froid, et que j'aurai besoin d'un ami qui puisse recueillir les pleurs que je verserai souvent en secret. Touché de cette explication, et surtout de voir qu'elle me croyoit nécessaire à son bonheur, mon foible cœur lui donna raison. Elle me dit que le Marquis, dont l'amitié pour moi n'étoit pas à ses yeux un de ses moindres mérites, espéroit que je voudrois bien m'établir chez lui à Paris ; qu'il se faisoit fort d'y faire consentir le Baron, en lui persuadant que ma présence dans la capitale étoit né-

cessaire à ses intérêts. J'hésitai à lui promettre d'accepter ses offres ; mais elle me dit d'une voix si touchante : Saint-Fal, si vous ne m'aimez plus, vous me rendrez la plus infortunée des femmes, puisque je n'aurai pas un cœur qui puisse m'entendre, que je lui jurai que j'étois à elle pour jamais, et qu'elle pouvoit disposer de moi.

Sa joie, à cette assurance, me fit tout oublier, et je ne fus plus occupé que de ma tendresse pour elle. Nous étions arrivés auprès de son cabinet de toilette, lorsqu'elle me dit : je vais rentrer dans mon appartement par cette porte ; j'ai besoin d'y passer quelques instans pour me remettre du terrible effroi que j'ai éprouvé, avant de reparoître dans le salon ; mais, St-Fal, promettez-moi que je vous y trouverai. Mon père et le Marquis souhaitent également de vous revoir ; il faut avoir l'air de céder à leur empressement en quittant votre appartement, tandis que dans le vrai, ce sera pour moi que vous ferez cet effort.

Comment ne pas consentir à ce qu'elle desiroit ; aussi je me rendis à l'heure du souper dans la salle à manger où on étoit déjà réuni. Il y avoit déjà beaucoup de monde, mais je ne vis qu'Agathe. Une toilette extrêmement brillante avoit remplacé les vêtemens simples qu'elle portoit quand nous nous étions quittés : personne n'eût pu se douter, en la voyant, des émotions terribles qu'elle avoit éprouvées quelques heures avant ; mais elle eut cependant l'art, par un seul regard, de m'assurer de sa reconnoissance pour ma soumission à ses ordres. Le Marquis vint à moi les bras ouverts ; et il eût fallu être un monstre d'ingratitude pour n'être pas sensible aux témoignages d'amitié qu'il me donna. Sa joie étoit expansive : aussi eût-il voulu faire partager sa félicité à tout ce qu'il aimoit. Il saisit la première occasion qui se présenta dans la soirée, pour me parler de l'extrême desir qu'il avoit que je le suivisse à Paris. Je lui dis, comme j'en avois donné ma parole à Agathe, que je

me trouverois heureux de vivre près de lui. Mais hélas! je n'espérois plus de bonheur ; et il me sembloit que le mariage d'Agathe m'enlèveroit tout le charme de ma vie. Cependant je convins avec M. de Mercour des moyens à employer pour que le Baron fût le premier à desirer mon départ pour Paris ; et il n'eût pu se douter que j'étois son rival.

Il n'y eut que le major, qui étoit seul chez lui lorsque Robert y arriva, qui eut connoissance de la scène de l'Elysée. Robert repartit dès le point du jour pour Douai. Son père porta la fausseté au point de me remercier de la leçon que je lui avois donnée ; et il jura à mademoiselle d'Entragues qu'il n'oublieroit jamais la bonté qu'elle avoit eue de cacher à son père le crime de Robert. On verra de quel prix cet homme paya son indulgence.

La Ricard arriva deux jours après ; je savois qu'on l'attendoit, et je fus aussi désespéré de son retour que

si j'eusse pu me flatter que son absence se prolongeroit encore long-temps. Sa jeune maîtresse osoit à peine l'interroger sur sa fille ; mais elle fut la première à lui dire qu'elle avoit très-bien supporté la route et étoit arrivée en parfaite santé à Paris. Agathe un peu rassurée par ces nouvelles, se trouva moins à plaindre. Sa gouvernante, fidèle aux ordres du Marquis, avoit réuni tout ce que la capitale peut offrir de plus magnifique et de plus élégant ; et ces dons que M. de Mercour offrit à mademoiselle d'Entragues au moment où l'on signa le contrat, qu'il croyoit devoir assurer son bonheur, paroissoient au Marquis bien au-dessous de ce qu'il eût souhaité pour celle dont il eût payé un sourire d'une partie de son existence ; mais quelqu'effort que fît Agathe, elle ne pouvoit encore prendre sur elle de répondre à ses feux que par de froids témoignages d'estime, et une langueur mortelle l'accabloit. Julie et moi lui savions gré de cette tristesse ; et sans nous l'avouer, nous nous flattions

que peut-être son hymen ne s'accompliroit point. Mais rien ne pouvoit plus la rendre à elle-même. Le Marquis, le Baron et la Vicomtesse, qui trembloient qu'elle ne rétractât sa promesse, la pressèrent de nommer le jour où elle seroit irrévocablement engagée : et ce fatal hymen, que le ciel n'eût jamais dû permettre, fut fixé au jeudi suivant.

CHAPITRE XIII.

Le mariage.

Les jours qui suivirent celui où ma foiblesse me fit consentir à suivre Agathe, furent les plus douloureux de ma vie. Il avoit bien fallu me contraindre à rester dans la société; et tout ce que j'entendois me déchiroit le cœur. J'étois désespéré par les protestations d'amour du Marquis, les complimens de ceux qui venoient féliciter le Baron, les préparatifs de la fête auxquels la Vicomtesse présidoit; l'air pensif du Major, qui sembloit méditer des moyens de vengeance contre le Marquis, Agathe et moi; car j'ai toujours pensé que si Robert avoit réussi dans ses odieux projets, son père l'eût soutenu de tout son pouvoir

pour obtenir Agathe en mariage ; et qu'il étoit au fond du cœur vivement offensé que j'eusse soustrait mademoiselle d'Entragues à ses audacieuses entreprises : ses protestations de regret de mon départ ; ses prières de servir son fils auprès du Marquis, parce que, disoit-il, il me connoissoit assez généreux pour oublier ses torts, tout me prouvoit jusqu'à quel point de fausseté cet homme pouvoit aller. Julie seule et Fanchette, car la douce sensibilité de leurs ames rapprochoit la distance qui les séparoit, étoient seules dignes de m'entendre ; mais, hélas ! que pouvions-nous nous dire, le sort d'Agathe avoit été décidé du moment qu'elle avoit promis d'épouser le Marquis, et toutes plaintes nous étoient interdites. Mais ce qui pensa me faire révoquer l'engagement que j'avois pris avec M. de Mercour, ce fut une conversation que j'eus avec la Vicomtesse.

Il y avoit long-temps que nous nous fuyons l'un et l'autre ; la Vicomtesse

surtout, depuis deux ans, évitoit toutes les occasions qui pouvoient nous réunir, soit qu'elle craignît de trahir le secret qu'elle ne gardoit avec tant de soins, que pour disposer à son gré de la destinée de Rosine, soit qu'elle ne voulût point s'exposer à mes reproches sur sa conduite avec Robert. Je fus donc très-surpris de la voir un matin entrer dans ma chambre ; je me levai avec l'air si étonné, qu'elle en fut un moment décontenancée ; puis se remettant, elle me dit en riant : en vérité, votre philosophie a pensé me faire peur. Je ne reconnoissois plus l'aimable peintre de Launoi. — Ah, madame ! de quel tems parlez-vous ! S'il semble s'arrêter pour respecter vos graces, il n'en a pas moins appesanti ses ailes de fer sur ma riante imagination, et à peine m'a-t-il laissé le souvenir de mes jeunes erreurs. — Et ce n'est pas aussi de ces folies dont je veux vous parler. Si je vous les rappelle, c'est seulement pour vous dire qu'il m'a semblé qu'au point où nous en avons été,

vous ne devriez pas être si effarouché de me voir venir dans votre appartement. Soyez donc bien tranquille, ce n'est point pour troubler vos sages réflexions. L'amour n'a qu'un temps, mais l'amitié est éternelle et doit rendre les intérêts communs. — Moi, de l'amitié pour la Vicomtesse, grand Dieu, pouvoit-elle le croire ! De l'amitié sans estime, il n'y en eut jamais. Aussi j'avois pu forcer ma bouche à mentir pour louer des charmes que l'art seul conservoit; mais porter la fausseté jusqu'à lui dire que j'étois son ami ! Non : c'étoit impossible. J'attendis donc en silence ce qui suivroit de ce préambule; et voyant que je ne l'interrompois pas, elle continua : Je me suis échappée un instant pour vous dire qu'enfin la fortune a servi nos projets; et me faisant alors une longue énumération de tout ce qu'elle avoit fait pour déterminer Agathe à épouser le Marquis, elle me dit qu'elle se félicitoit bien d'avoir ménagé entre lui et moi des moyens de rapprochement, parce

qu'elle étoit sûre que son cousin la feroit placer dans les maisons que le Roi alloit créer. — Saint-Fal, nous passerons nos jours ensemble ; et sentez-vous ce qu'il y a de doux d'avoir pour ami dans sa vieillesse celui qui nous fut cher à un autre titre, au printems de la vie. Mais vous ne répondez point, Saint-Fal? — Que voulez-vous que je réponde, madame ; il me semble que le mariage d'Agathe ne change rien aux nœuds qui vous attachent ici. — J'ai sur cela un plan que je vous expliquerai, et je veux que le Baron lui-même soit le premier à s'y prêter. Quant au Vicomte, la grosse Comtesse me remplace si bien auprès de lui! Enfin, mon cher Saint-Fal, c'est un parti pris. Je vous rejoindrai dans la capitale avant trois mois ; et croyez, ingrat, que vous n'êtes pas le moindre objet qui me détermine à presser cette réunion. A propos, je voudrois que vous engageassiez le Marquis à demander pour Robert un bâton d'exempt dans la garde de monseigneur le comte de Provence ;

je ne veux point lui en parler, les hommes nous jugent si légèrement; mais cette demande faite par vous paroîtra à mon cousin parfaitement simple : il la prendra comme l'effet de votre ancienne liaison avec le major ; me promettez-vous, Saint-Fal, d'en parler à M. de Mercour?—Oui, d'en parler ; de réussir, non. —Rien ne lui sera si facile. Adieu, mon cher; que tout ceci soit entre nous ; et tendant sa joue, elle me força de lui donner un baiser que je n'eusse pu lui refuser sans l'outrager Elle me serra la main avec l'apparence de l'affection et me quitta. Voilà donc, me dis-je dès qu'elle fut sortie de mon appartement, le sujet de cette singulière visite ; elle veut se servir de moi afin d'obtenir pour Robert un avancement rapide et ne pas se séparer de lui. J'avois pu promettre d'en parler ; je savois assez ce que pensoit de Robert le Marquis et celle qui alloit être sa femme, pour être bien sûr qu'ils ne feroient aucunes démarches pour le rapprocher d'eux. La seule chose qui m'embarrassoit

étoit de garder le secret de la Vicomtesse ; mais d'áutres soins m'occupoient alors et je n'y songeai plus que long-temps après notre arrivée à Paris, où le hasard me servit de manière à ne manquer ni à mes principes, ni à ma parole.

Cette conversation, la crainte, il est vrai ridicule, qu'Agathe ne se laissât entraîner à suivre les plans de la Vicomtesse, redoublèrent mes chagrins, et je ne croyois pas qu'ils pussent s'accroître quand le jour à jamais funeste qui devoit éclairer l'hymen d'Agathe et du Marquis de Mercour arriva. J'avois inutilement fatigué le ciel de mes vœux pour qu'il fît naître un obstacle invincible à ce mariage. Je me trouvai dans un si grand trouble lorsqu'une décharge de mousqueterie des habitans de Vermur signala ce jour si redouté, que je fus, malgré ma promesse, au moment de partir sans dire adieu à qui que ce fût, quand un sentiment, que rien n'a détruit, éleva dans mon cœur une voix qui

disoit : je ne l'ai point quittée quand elle étoit heureuse, je respirois sa félicité ; ne puis-je point m'abreuver de ses larmes, non comme les méchans, mais comme n'y ayant que mon cœur digne de les recueillir. Je ne m'éloignai donc pas, et je descendis dans le salon où tout le monde étoit rassemblé pour se rendre à la chapelle.

Lorsque la plus brillante parure eut dérobé en partie le trouble de l'ame d'Agathe, on ouvrit la porte de sa chambre qui rendoit, comme on le sait, dans le salon. Je la vis se pencher sur le sein de Julie. Je lui entendis dire ; c'est donc sans retour. . . . . Julie lui répondit : tu l'as voulu ; il faut maintenant achever ton sacrifice..... Agathe ne répondit point et s'avança avec cette majesté que je n'ai vue qu'à elle, salua M. de Mercour, me jeta un regard plein de bonté, et alla tomber aux genoux de son père pour lui demander sa bénédiction, qu'il lui donna plus pour remplir

une formule d'usage, que pour attirer effectivement sur sa malheureuse fille les faveurs du ciel, auxquelles il mettoit moins de prix qu'à celles de la cour.

Madame la comtesse d'Entragues attacha la couronne virginale sur le front de celle qui avoit cru réparer sa faute en sacrifiant à son repos le fruit d'un amour malheureux ; mais que j'étois loin d'avoir de semblables pensées. Je vis Agathe rougir : je me dis en moi-même ; c'est qu'elle pense à Jerville ; elle rougit de l'idée qu'un autre que lui recevra le prix qui étoit dû à sa constance ; quand j'ai su ce que j'ai rapporté, je me suis dit : il n'est rien qui nous rabaisse à nos propres yeux, autant que les hommages que l'on rend aux vertus que nous n'avons pas. Agathe ne rougissoit pas de pudeur, mais de honte. La Vicomtesse, assise près du Baron, sembloit jouir d'avance des avantages qu'elle se promettoit de recueillir de cette union ; et le Major, malgré l'inquiétude que lui

causoit son fils, s'efforçoit de sourire.

Enfin, on partit pour se rendre à la chapelle. Une foule innombrable se pressoit afin de voir Agathe, car on étoit venu de Valenciennes et des environs pour assister à ce mariage : sa beauté étoit de celles que la pompe et l'éclat relèvent encore. M. de Mercour rayonnant de joie, remercioit par un regard caressant tous ceux qui louoient les charmes d'Agathe, et tous la louoient, jusqu'aux femmes qui ne pouvoient se défendre d'admiration pour elle. Arrivée aux marches de l'autel, Agathe chercha encore une fois les regards de Julie ; mais celle-ci qui craignoit que son attendrissement ne la trahît, ne leva point les yeux de dessus son livre, dont sûrement elle ne distinguoit point les caractères. M. l'abbé le Roux, comme aumônier, espéroit faire le mariage. Mais le Marquis qui aimoit infiniment M. Delmord, l'avoit prié de le célébrer.

Je ne pense pas sans un souvenir

déchirant à l'impression que me fit l'aspect de ce digne vieillard recevant au nom du Dieu de vérité un parjure. Mais tout devoit être bizarre dans ces tristes événemens. Il s'approche ; il a déjà demandé au Marquis s'il consent à unir son sort à celui d'Agathe. Celui-ci a prononcé avec transport ce oui d'où dépend sa destinée et celle de mademoiselle d'Entragues. M. Delmord interroge à son tour Agathe. Au moment où elle ouvre les lèvres pour lui répondre, le cri plaintif d'un enfant se fait entendre : il n'a pas plutôt frappé les oreilles de mademoiselle d'Entragues ; qu'elle tombe sur les carreaux qui sont placés devant elle, et y reste sans mouvement. La pâleur de la mort a voilé ses charmes ; ses beaux yeux semblent fermés pour jamais. Qu'on juge de l'effroi de tout ce qui l'entoure. Julie qui sait la cause de ce funeste accident, s'empresse de la secourir. Madame de Launoi, l'abbé le Roux, mademoiselle Ricard, éprouvent le plus grand effroi. Le Marquis croit

que c'est l'effet de la contrainte qu'elle s'impose : la cérémonie est suspendue. On est au moment de transporter Agathe hors de l'église ; la Vicomtesse s'y oppose, assurant que cet état n'aura aucune suite ; qu'un corset trop serré en étoit la seule cause ; elle coupe le lacet, et en effet Agathe ouvre les yeux comme si elle sortoit d'un profond assoupissement, demande ce qui est arrivé, s'excuse d'avoir causé tant d'inquiétude ; et combien n'en a-t-elle pas elle-même de s'être trahie ; mais j'ai su depuis que Julie la rassura.

M. d'Entragues qui avoit montré beaucoup d'humeur de ce dérangement, fut le premier à dire que dès que sa fille se trouvoit bien, on pouvoit continuer la cérémonie. Le Marquis, tout en brûlant de recevoir les sermens de celle qu'il adore, la supplie de ne rien faire qui puisse nuire à sa santé ; qu'on remettroit à un autre jour, pour peu qu'elle le

desirât. Non, monsieur, dit-elle, je me porte à merveille; et se levant aussitôt, elle attendit avec tranquillité qu'il plût au curé de l'interroger. J'avoue que ce que je venois de voir me persuadant de plus en plus qu'Agathe seroit profondément malheureuse, un coup de poignard ne m'eût pas fait tant souffrir que ce que je ressentis, lorsque j'entendis sortir de sa bouche le *oui* qui l'enchaînoit pour toujours au Marquis. Il fallut tout mon courage pour ne me pas trahir. Mes genoux se déroboient sous moi; mais imaginant bien tout ce que je donnerois à penser par cette nouvelle scène, je parvins à me commander. Ce ne fut cependant que plusieurs minutes après que j'eus la force de regarder madame de Mercour. Je croyois trouver dans ses traits le caractère du désespoir, ou au moins l'abattement de la douleur; je n'y vis que la plus parfaite tranquillité Elle parcouroit les formules de prières que l'église a consacrées pour l'union de ses fi-

dèles enfans ; elle paroissoit s'y unir sans aucune distraction. Elle reçut avec respect la bénédiction du digne Delmord, sourit à M. de Mercour, qui lui dit avant de quitter l'autel : ce n'est point une illusion, vous êtes à moi ; et elle laissa tomber sa main dans la sienne, non avec le délire de l'amour, mais comme elle l'eût donnée à un frère chéri. Quel changement ! me dis-je en moi-même ; est-ce donc une grace surnaturelle que son obéissance à son père lui aura méritée du ciel, ou Agathe a-t-elle appris dès ce moment l'art profond de la dissimulation ! Elle est femme, cela est possible. Mais voyant qu'elle n'étoit pas aussi malheureuse que je l'avois craint, mon cœur fut soulagé du poids qui l'oppressoit. On revint dans la galerie, où M. d'Entragues, fier d'avoir forcé sa fille à lui obéir, l'embrassa tendrement pour l'en remercier. M. de Mercour lui dit tout ce que l'amour heureux peut exprimer de plus passionné. Elle y répondit avec beaucoup de

grace ; je ne perdois pas un seul de ses mouvemens. Le repas fut magnifique ; elle ne mangea pas. Je me dis, elle souffre. Mais comment ne voit-on pas la plus légère trace de douleur sur son visage. Elle oublie peut-être les devoirs qu'elle s'est imposés, et le réveil sera terrible. J'attendis en frémissant plus pour elle que pour moi, la ridicule cérémonie du coucher de la mariée qui, en province, est encore plus insupportable qu'à Paris. L'heure approchoit ; elle n'avoit ni crainte, ni desirs. Le Marquis hâtoit la fin d'un pharaon où madame d'Entragues gagnoit beaucoup ; ce qui lui faisoit désirer de profiter de la chance. Elle changea heureusement pour M. de Mercour, et la grosse Comtesse consentit à cesser de jouer. Mesdames d'Entragues et de Launoi s'emparèrent d'Agathe. Julie étoit sortie sans qu'on l'eût vue, n'étant point mariée, elle ne pouvoit rester avec son amie.

Le Marquis qui trouvoit la toi-

lette trop lente, nous quitta ; et moi n'ayant plus de raisons de me contraindre, je me retirai dans ma chambre, et je me livrai à toutes les sensations que j'éprouvois. Elle est donc perdue pour moi sans retour ! me disois-je ; un autre la possède ! Pauvre Jerville ! c'est sur ta tombe encore entr'ouverte que ta maîtresse, que celle qui t'avoit juré de n'être qu'à toi, forme d'autres nœuds. Ah ! si j'avois pu savoir ceux qui l'enchaînoient à la mémoire de mon ami, je crois que je n'aurois jamais laissé prononcer ces odieux sermens. Mais quel calme ! me disois-je. Oh, plus jamais elle n'aura besoin de moi ; ce n'étoit pas assez de la voir passer dans les bras d'un autre, il falloit encore qu'elle m'ôtât la douceur d'essuyer ses larmes. Cruel que je suis ! ne devois-je pas bénir le ciel, en pensant qu'elle avoit pu vaincre une passion qui auroit fait son malheur. Mais, qui me dit que, fatiguée de la contrainte qu'elle s'impose, elle ne parlera pas encore

quelquefois de son ami. Ainsi m'affligeant et des maux réels et de ceux que mon imagination inventoit, je vis arriver le jour, sans que le sommeil eût rafraichi ma paupière.

Fin de la quatrième Partie.